



Comme un enfant perdu

Renaud Séchan

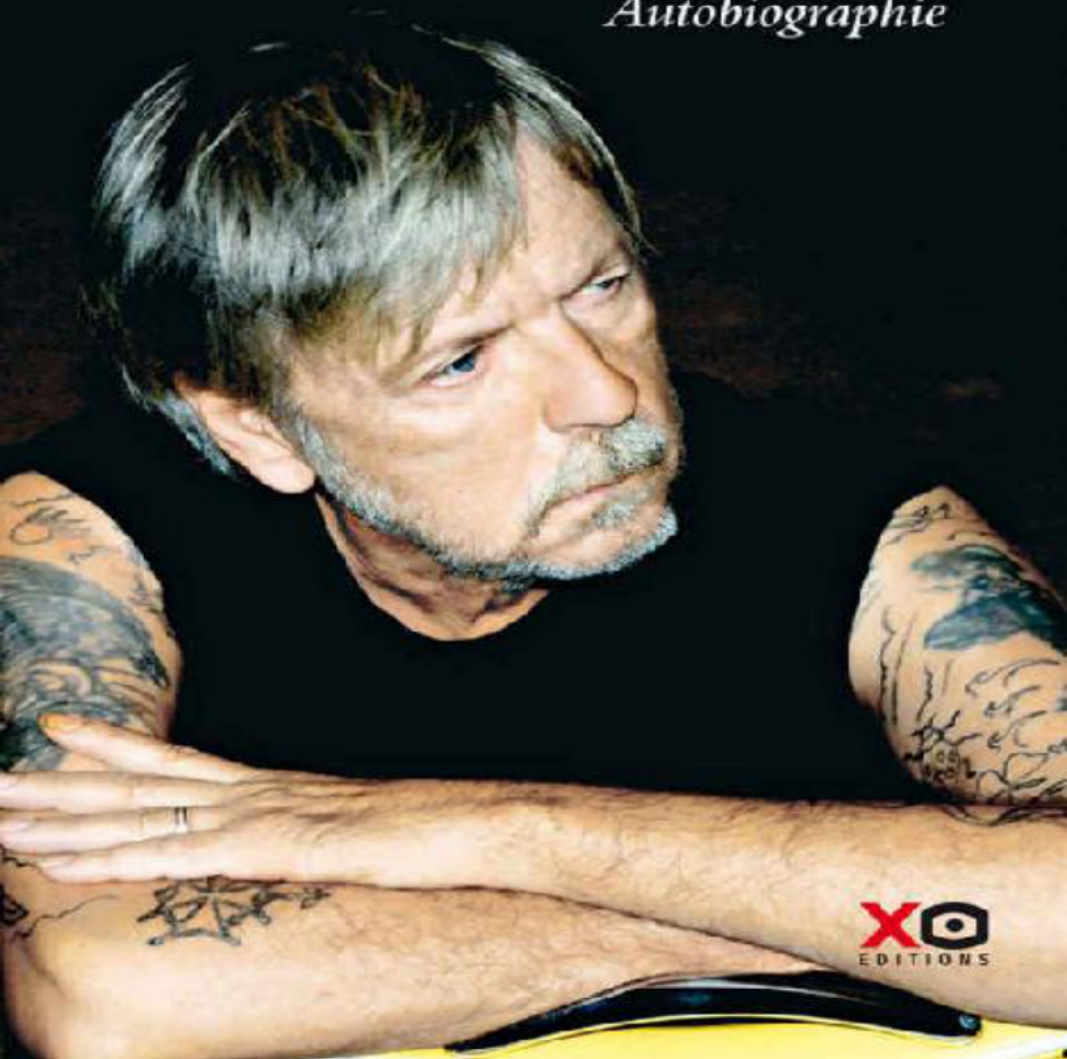
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Renaud Séchan

Comme un enfant perdu

Autobiographie



XO
EDITIONS

Renaud Séchan

Comme un enfant perdu



Pour Héloïse, Malone, Lolita, Dominique et Romane.
À tous ceux qui espéraient mon retour
et dont la fidélité me touche infiniment.

Je parcourais les rues,
Ma guitare sur le dos,
Comme un enfant perdu,
Je traînais des sanglots.
Ma vie n'avait pas de sens.

RENAUD, *Lucile*, 1969.

Sommaire

Titre

Dédicace

1 - Un sentiment d'éternité

2 - Attention, un Séchan peut en cacher un autre

3 - Entre les murs

4 - Crève, salope !

5 - Blessures secrètes

6 - Easy Rider

7 - « Ce serait bien si ce serait tous les jours »

8 - Amoureux de Paname

9 - Dominique, Dominique, Dominique

10 - Ma gonzesse, celle que j'suis avec

11 - Entre l'ombre et la lumière

12 - « Le succès de mon fils me tue »

13 - Lola, j'suis qu'un fantôme quand tu vas où j'suis pas

14 - Moscou me rejette, Tonton me pardonne

15 - Mon insolent succès

16 - Accroché aux mots pour ne pas tomber

17 - Moi, Étienne Lantier, petit-fils d'Oscar

18 - Le jour où je mourirai

19 - Dans le viseur des KGBistes

20 - Ici repose Renaud, chanteur à la con

21 - Romane, ma renaissance, mon printemps

22 - Malone, ton papa est bien là

23 - Christ sans croix

24 - Qui sait ce que les dieux nous réservent ?

Références des chansons citées

Cahier photos

Copyright

Un sentiment d'éternité

Je suis né dans une famille heureuse et dont j'ai longtemps ignoré les secrets. Ces secrets qui plus tard m'ont arraché des larmes, m'ont précipité dans la culpabilité sans que je parvienne jamais à trouver les mots pour les exprimer. Je suis né le 11 mai 1952, cinquième enfant d'une famille qui allait en compter six.

Au milieu des années 1950, à l'âge où je commence à lever le nez de mon nombril, tous ou presque sont déjà là autour de moi, aimants et rassurants, propres à me donner un sentiment d'éternité. Mon père, Olivier Séchan, écrivain, dont le crépitement de la machine, une valeureuse Underwood, accompagne mes premiers souvenirs. Ma mère, Solange, entièrement dévouée aux tâches de la maison, veillant à ce que nous ne manquions de rien et à protéger son mari de nos chahuts. Ma grande sœur Christine, peut-être quinze années de plus que moi, maman de substitution quand la première est débordée. Puis Nelly, Thierry, David, mon faux jumeau, et enfin Sophie, notre sœur cadette et souffre-douleur, que nous traitons de chouchoute et de petite pisseuse, frères cruels et indignes que nous sommes.

Nous habitons alors porte d'Orléans, au numéro 6 de l'avenue Paul-Appell, dans les immeubles en brique de la ville de Paris, ancêtres des HLM. À cent mètres de là, dans le même ensemble, vivent nos grands-parents paternels, Louis et Isabelle Séchan. Louis enseigne la poésie grecque à la Sorbonne tandis que sa femme est une illustre pianiste. Nous allons souvent déjeuner ou dîner chez eux, c'est dire si ce coin de la porte d'Orléans incarne à mes yeux tout ce qu'un enfant est en droit d'attendre de sa famille : l'amour, la protection et la permanence.

Dès mon deuxième album, *Place de ma mob* – rapidement rebaptisé *Laisse béton* –, en 1977, j'emboîterai d'ailleurs le pas aux Basques, aux Bretons et aux Corses pour réclamer l'indépendance de la porte d'Orléans, façon d'affirmer qu'elle fut pour moi une sorte d'île au trésor, le lieu clos d'un bonheur à jamais enfui, à jamais regretté :

Bah c'est décidé moi aussi

J'prends ma guitare et je crie bien fort

Que je suis le séparatiste

Du XIV^e arrondiss'ment,

Oui que je suis l'autonomiste

De la porte d'Orléans.

Rien d'extraordinaire pourtant, si ce n'est à perte de vue les terrains vagues qui séparent Paris de Montrouge, les anciennes « fortifs », devenues la « zone », sur laquelle on construira bientôt le boulevard périphérique et d'innombrables stades et courts de tennis. Pour l'heure, ce sont des vallons jonchés de ronciers, de baraquements et de carcasses de bagnoles qui constituent notre Jardin d'acclimatation. Nos fenêtres donnent dessus et notre mère n'a qu'à se pencher et crier pour nous rappeler à nos devoirs : « Thierry ! Les jumeaux ! Rentrez, maintenant, il faut faire les leçons. » Certains jours, elle aperçoit de la fumée s'élevant de derrière un bosquet – une Lucky Strike que je lui ai volée dans son paquet – et elle pique une grosse colère qu'elle oublie aussitôt : « Bande de petits chenapans, vous avez encore fumé ! Allez vite, au travail ! Et en silence, hein, papa écrit. »

Papa écrit sans arrêt, oui. Cependant, ses livres ne suffisent pas à nourrir toute la famille, et il doit conjuguer écriture et enseignement. À l'heure du petit déjeuner, on peut déjà entendre crachoter sa vieille Underwood. À quelle heure s'est-il donc levé ? Puis l'écrivain s'interrompt pour filer enseigner l'allemand aux élèves du lycée Gabriel-Fauré, dans le XIII^e arrondissement. Mais, aussitôt rentré, il se remet à son manuscrit, jusqu'à ce que notre mère l'appelle pour le dîner :

« Olivier, mon chéri, c'est servi ! »

L'homme que nous retrouvons alors a les traits creusés par la

fatigue. Il s'inquiète de chacun d'entre nous, mais on le sent souvent ailleurs, sans doute absorbé par le destin de ses héros. Quand notre mère est vive et spontanée, chantonnant du Tino Rossi ou du Charles Trenet du soir au matin, notre père est à l'image du protestantisme rigoureux hérité de ses ancêtres : austère et pudique, affectueux mais peu enclin à le manifester, même si nous le devinons d'une grande sensibilité.

Qu'écrit-il ? Des livres pour enfants dans la Bibliothèque rose que je dévorai bientôt, *La Cachee au fond des bois*, *Trois cousins dans un moulin*, *La Valise mystérieuse*, etc. Mais il suffit de pénétrer dans son bureau en son absence, attiré comme je le suis par la sombre Underwood, pour découvrir sur les murs les traces d'un glorieux passé : le prix des Deux-Magots pour *Les Corps ont soif* en 1942, le prix Cazes pour *Chemins de nulle part* en 1946, le prix du Roman d'aventures, en 1951, pour *Vous qui n'avez jamais été tués*, un fameux polar écrit en collaboration avec son ami Igor B. Maslowski.

Notre père est un grand écrivain, à n'en pas douter, connu et reconnu du monde des adultes, et, s'il se consacre provisoirement aux collections rose et verte de chez Hachette, c'est qu'il a un besoin grandissant d'argent pour élever ses six enfants. Du moins est-ce ce que nous déduirons, quelques années plus tard, d'explications parcimonieuses données par nos parents en réponse à nos questions.

Et il est vrai que si nous ne manquons de rien, nous ne sommes pas riches. Quand, au début des années 1960, la plupart de nos camarades de classe partent le week-end à la campagne – c'est le grand boum des maisons de campagne –, nous ne quittons la porte d'Orléans qu'à l'arrivée de l'été pour des vacances dans les Cévennes, berceau historique des huguenots. Chaque année, en juillet, nous louons une maison modeste et pleine d'araignées dans le petit village de Vialas, au pied du mont Lozère dont notre père connaît chacun des sentiers. Puis nous partons pour la Drôme provençale, à La Paillette-Montjoux, un village où nous retrouvons d'autres amis protestants. Vers la fin du mois d'août, je me souviens avec quelle impatience nous guettons l'arrivée de la moissonneuse-batteuse à La Paillette. Enfin, elle surgit, dans un boucan de tous les diables, occupant la largeur de la petite route de Dieulefit, soulevant des nuages de poussière sur ses flancs et nous soufflant à la figure son haleine brûlante.

« La batteuse ! La batteuse ! », hurlons-nous.

Au comble de l'excitation, nous l'accompagnons en cortège jusqu'aux champs de blé, à la sortie du village, et c'est un spectacle ahurissant que de voir le grain jaillir d'un côté tandis que de l'autre les ballots de paille solidement ficelés s'abattent à nos pieds. Notre travail, à nous les enfants, est de traîner ces ballots jusque sous un vaste hangar où nous les empilons. C'est sous ce hangar que j'ai embrassé pour la première fois Laurence sur la bouche – Lolo, ma petite Lolo, qui ne devait pas avoir beaucoup plus de huit ans –, et c'est également sous ce hangar que j'ai fumé ma première cigarette avec mon ami Françou, le fils d'un agriculteur du village. Françou que nous suivions à la tombée du jour jusqu'à l'étable de son père où nous le regardions, fascinés, traire d'énormes charolaises dans une odeur de bouse qui me fait encore secrètement pleurer aujourd'hui, un demi-siècle plus tard. Et quand je ne passais pas mes journées avec Françou, je les passais à la pêche au goujon ou au vairon dans le Lez qui coulait en contrebas de notre maison en rêvant à la friture du soir. « J'ai eu dix ans, je ne les ai plus, et je n'en reviens pas », chanterai-je en 2006 dans *Mon paradis perdu*.

Est-ce à Vialas ou à La Paillette que je me revois sur mon biclou sans freins descendant la côte à fond les ballons pour attraper mon *Spirou* à l'épicerie-tabac-journaux avant qu'il n'y en ait plus ? À Vialas, bien sûr ! C'est même Mme Fabrègue qui tient l'épicerie. Pour se garder des mouches, elle s'est confectionné un rideau avec des capsules de Pschitt Orange et de Vittel-Délices. Ça fait un joli son de clochettes quand on l'écarte et qu'il retombe.

« Bonjour, madame Fabrègue ! » Je crie bien fort pour voir si elle ne serait pas planquée dans sa cuisine, juste derrière.

Mais non, partie aux poules sans doute. Alors, je plonge une main leste dans les bocaux et je bourre mes poches de roudoudous, Carambar et autres bâtons de réglisse.

Quand elle revient, j'ai déjà posé mon *Spirou* sur le comptoir, près de la caisse.

« Ah, bonjour, mon petit Renaud ! Et tu m'attendais là bien sagement. C'est gentil. Toi, au moins, tu es bien élevé.

— Oui, madame Fabrègue (saligaud que je suis). Et voilà les 50 francs pour le *Spirou*. »

Ce que je préfère, c'est *Alerte en Malaisie*, une nouvelle aventure de Buck Danny. Une double page à lire torse nu au soleil, encore

essoufflé d'avoir dû pédaler dans la côte.

Mais tiens, j'entends crépiter la machine de notre père. C'est lui qui me donne cette idée d'écrire à mon tour. Mon premier polar, retrouvé dans les souvenirs de notre mère, remonte à l'année de mes huit ans peut-être – et n'atteint pas les dix lignes :

« Entrez », dit le commissaire.

Deux flics entrèrent, à côté d'eux il y avait...

Jeanne Bossuerie ligotée.

Dans sa poche il y avait le diamant volé à M. Clément. On la questionna, elle répondit à toutes les questions :

« Qui a poignardé votre femme de ménage ?

– C'est trois hommes (*sic*) sont-ils bien vos frères ?

– Oui. »

Etc., etc.

Tous les quatre furent condamnés à mort.

Arsène Lampion, Maigrelet et Wang reçurent une prime offerte par Clément (Maigrelet aurait préféré avoir quelque chose à manger).

FIN.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

À la rentrée, j'entre en 10^e, ou en 9^e, je ne sais plus, à l'école communale de la rue Prisse-d'Avennes où David et moi allons ensemble. La cour de récré est jonchée de marrons avec lesquels on se canarde en plein visage, enfants sauvages et inconscients que nous sommes. Pourtant, déjà, je n'aime pas la bagarre, je me méfie des gros costauds, j'ai des bras de fille et une tête de moins que David, mon faux jumeau.

Je me rattrape en calcul et en écriture où j'ai « Bien » partout, quand ce n'est pas « Très bien ». Je me rappelle combien notre mère était fière de montrer discrètement mes cahiers à notre père.

« Et regarde ça, Olivier. Conduite : 10/10 ! »

Qu'en est-il pour David ? Sans doute la même chose. Papa est confiant, il peut encore croire qu'il fera de ses fils de grands hommes, à l'image des Séchan, savants et professeurs d'université depuis la nuit des temps.

À partir de la 9^e, nous rentrons seuls de l'école par la rue du Père-Corentin, ce qui nous permet de faire une longue escale à la boulangerie avant de traverser le boulevard Jourdan et de débouler rue Paul-Appell.

C'est en me rappelant ces retours de l'école au printemps, ces moments de merveilleuse insouciance, d'éternité trompeuse, que j'écrirai vingt-cinq ans plus tard *Mistral gagnant* pour ma fille Lolita :

Te raconter un peu comment j'étais minot
Les bonbecs fabuleux qu'on piquait chez l'marchand
Car-en-sac et Minto, caramel à un franc
Et les mistrals gagnants.

Te raconter enfin qu'il faut aimer la vie
Et l'aimer même si le temps est assassin
Et il emporte avec lui les rires des enfants
Et les mistrals gagnants.

Attention, un Séchan peut en cacher un autre

Je me souviens comme si c'était hier du bouleversement de nos parents le soir du 8 février 1962. Les yeux rougis de notre mère, le visage blême et fermé de notre père. Ils viennent de participer à la grande manifestation contre l'OAS et pour la paix en Algérie, et ils ont été chargés par la police. Soudain, au milieu du dîner, maman ne peut pas retenir ses larmes. Nous devinons qu'ils ont été les témoins d'une chose effrayante dont ils ne nous diront que le lendemain la gravité : huit morts au métro Charonne, et une neuvième personne décédée des suites de ses blessures à l'hôpital.

Durant des jours, des semaines, nous les entendons évoquer ce drame. Ils quittaient pacifiquement le cortège, ils rentraient chez eux quand la police les a pris en tenaille. Paniqués, les gens se sont engouffrés dans la bouche du métro Charonne et, tandis que certains tombaient et se faisaient piétiner, des policiers avaient descellé les grilles autour des arbres et les avaient balancées sur cette foule piégée dans les escaliers du métro. La plupart des victimes avaient succombé à des fractures du crâne.

J'ai neuf ans et je prends subitement conscience, cet hiver-là, de ce que signifie l'engagement politique. Certes, je savais mes parents opposés à la guerre d'Algérie, mais dans mon esprit cette opposition se confondait avec la peur que nous ressentions tous pour Christian, le mari de ma grande sœur Christine, expédié dans les Aurès alors qu'il terminait juste ses études d'avocat. Il donnait peu de nouvelles, car ses lettres passaient par la censure, et nous redoutions d'apprendre qu'il avait été blessé, ou tué. Cette fois, nos parents disent autre chose, à

moins que ce ne soit moi qui entende différemment. Que devient la République, s'interrogent-ils, quand un président autorise sa police à frapper à mort des manifestants innocents ? Dans quelle société sommes-nous en train de basculer, se demandent-ils, quand le régime laisse impunis les crimes de l'OAS qui tue aveuglement au nom de l'Algérie française, et se retourne violemment contre ceux qui manifestent pour la paix ?

J'éprouve pour la première fois un sentiment d'injustice et de révolte qui dépasse mon propre intérêt pour englober celui d'une foule, celui de tout un peuple dans lequel je me reconnais. Mes parents sont de gauche, je le savais sans doute sans y prêter plus d'attention que cela, mais à présent j'en ressens la portée et aussi une forme de fierté. Être de gauche, c'est vouloir l'indépendance de l'Algérie, un peuple qui se bat depuis sept ans pour sa liberté. Être de gauche, c'est marcher contre les assassins de l'OAS qui ont failli tuer Jean-Paul Sartre, un écrivain qu'admire notre père, et qui viennent d'assassiner une petite fille de quatre ans avec une de leurs saloperies de bombes. Être de gauche, c'est appeler de ses vœux la justice et la fraternité, même si cela va à l'encontre de notre propre intérêt. En somme, être de gauche, c'est être généreux et honnête, quand être de droite revient, dans mon entendement simpliste d'enfant, à être malhonnête et profondément égoïste.

À la veille de mes dix ans, je me range donc résolument à gauche, comme mes parents, et je m'entends scander sous nos fenêtres, debout sur le capot d'une vieille Traction rouillée qui nous sert de refuge : « À bas de Gaulle ! À bas Massu ! », tandis que David, poing levé, aussi déchaîné que je le suis, hurle en écho : « À bas Papon ! Flics assassins ! » Si notre père se tait pudiquement devant notre exubérance, notre mère nous applaudit. Ni sa révolte ni sa colère ne se dissipent. Elle rapporte d'ailleurs à la maison les tracts du Parti communiste, du PSU (Parti socialiste unifié) et de tous les syndicats appelant à de nouvelles manifestations.

Ma sympathie pour le Parti communiste naît à ce moment-là, durant ces semaines où le monde s'ouvre et s'éclaire pour moi d'un jour moins ingénu. Il y a d'un côté les bons, les généreux, dont nous sommes, et, de l'autre, les méchants. Et parmi les bons, il y a mon grand-père, Oscar Mériaux, le père de notre mère. Le père de papa, Louis Séchan, est également un homme admirable et juste, mais,

professeur à la Sorbonne, il m'impressionne plus que mon pépé Oscar, toujours simple ouvrier ajusteur à la veille de sa retraite.

Oscar n'habite pas la porte d'Orléans, malheureusement, mais je m'initie très vite au métro pour aller lui rendre visite avenue Philippe-Auguste, dans le XI^e arrondissement. Au milieu des années 1960, l'homme est encore une force de la nature, large comme une armoire normande, un croissant de lune et une fleur tatoués sur l'épaule, le verbe haut et parlant une langue étrange dont un mot sur trois m'échappe. C'est qu'il est du Nord, mon grand-père Oscar, fils et petit-fils de mineur, expédié lui-même à la mine à l'âge de treize ans, fosse numéro 4 à Douchy, ou à Lens, peu importe, puis venu à Paris dans les années 1920 pour s'embaucher chez Renault, à Billancourt.

Surtout, surtout, Oscar est communiste, membre encarté du Parti, abonné à *L'Humanité*, ce qui fait de lui à mes yeux une sorte de modèle, de maître à penser. Je l'écoute avec passion me raconter ses souvenirs. « Galibot que j'étais », lâche-t-il en se roulant une papier maïs de gros gris. Et devant ma bouille perplexe, il m'explique ce qu'étaient les galibots, ces « p'tiots » employés à pousser les wagonnets de charbon dans les boyaux trop étroits pour les adultes. Puis soldat dans les tranchées en 14-18, revenu entier par miracle, la croix de guerre accrochée sur son grand cœur. Par la suite, c'est chez Renault qu'il se politise et se met à lire Marx, Engels et Lénine. Il aurait alors croisé Mao Tsé-Toung, qui travaillait également à Billancourt pour payer ses études.

J'ai dix ans, puis onze, et j'admire passionnément cet homme dont les mots me touchent, dont la fibre sociale rencontre mon attirance pour les gens simples, ceux qui vivent de peu et ont le sens du partage. Au début des années 1980, quelques années après sa mort qui me laissera longtemps orphelin, j'écirai une chanson à sa mémoire : *Oscar*.

Il était ch'timi jusqu'au bout des nuages

L'a connu l'école que jusqu'à treize ans

Après c'est la mine qui lui a fait la peau

Vingt ans au charbon c'est un peu minant

Pour goûter l'usine s'est fait Parigot

Dans son bleu de travail y m’faisait rêver
Faut dire qu’j’étais jeune, j’savais pas encore
J’pensais que l’turbin c’était un bienfait.

Par mon père, je suis donc issu de Louis Séchan, helléniste réputé, originaire des Cévennes ; par ma mère, d’Oscar Mériaux, ouvrier à l’âme ardente, autodidacte, originaire du Nord. À quel moment est-ce que je prends conscience de la différence sociale et culturelle qui existe entre mes parents ? Il me semble que je l’ai toujours sue, car d’une certaine façon notre mère nous la signifiait par l’admiration, voire la dévotion qu’elle consacrait à son mari. Et puis, quand elle raccommoait nos culottes en se laissant emporter par la voix sensuelle de son incomparable Tino Rossi, notre père, lui, corrigeait ses copies en écoutant Mozart ou Vivaldi, s’il ne jouait pas lui-même, éduqué depuis sa petite enfance à la musique classique. Aussi, quand elle parlait avec fougue de la solidarité chez les ouvriers, des grandes grèves, des luttes et des acquis, notre père, de son côté, vivait enfermé en lui-même, dans le silence de l’écriture. Aujourd’hui, j’ai bien conscience, tandis que j’écris ce livre, d’être fait de ces deux héritages, ayant passé ma vie à aller de l’un à l’autre, tantôt passionné par les mots et recherchant le silence pour écrire, tantôt rattrapé par le goût de l’engagement, le besoin de solidarité et la colère contre tous nos égoïsmes.

Dans mon souvenir, c’est l’année de mes douze ans que je commence à découvrir l’histoire de nos parents. Je ne la cherchais pas, je pensais comme tous les enfants que leur rencontre remontait à la Bible pour ainsi dire, qu’ils s’étaient vus et s’étaient aimés aussitôt d’un amour pur, à la fois unique et indestructible. Or voilà que mon frère Thierry m’annonce un matin que notre grande sœur Christine n’est pas la fille de notre mère, qu’elle n’est en somme que notre demi-sœur. Cela ne change rien à l’amour immense que je porte à Christine, mais quelque chose en moi commence alors à se détricoter. Quoi, notre père aurait donc connu et aimé une autre femme avant notre mère ? C’est d’abord impensable, inimaginable, et au fond pourquoi est-ce que je croirais Thierry ? Et pourquoi nos parents ne m’ont-ils jamais rien dit ? Mais Thierry ne plaisante pas, je vois ça.

Je n'ai pas le souvenir d'être allé interroger notre père, dont l'extrême pudeur m'intimide. Alors, suis-je allé parler à ma mère ? À ma sœur Christine ? Curieusement, je ne saurais pas dire aujourd'hui qui me révèle la suite, sans doute suis-je trop touché par les faits eux-mêmes pour prêter attention à celui ou celle qui lève le voile.

Oui, notre père a bien été marié une première fois avant d'épouser Solange Mériaux, notre mère. C'était avant la guerre, au tout début des années 1930, il avait alors à peine plus de vingt ans et cette femme répondait au joli nom de Renée Vincent.

Renée Vincent. Alors, c'est elle la mère de Christine ? Mais où vit-elle à présent ? Et pourquoi a-t-elle abandonné Christine ? Et pourquoi ne l'a-t-on jamais vue ?

« Parce qu'elle est morte, mon chéri. »

Il me semble entendre ma mère me le dire. Mais il se peut que ce soit plus tard, alors que, sachant presque tout déjà, je ne parvenais pas encore à y croire et voulais qu'elle me raconte de nouveau le secret depuis le début, avec ses mots à elle, et cette infinie tendresse qu'elle avait pour nous.

« Ah oui, c'est vrai, parce qu'elle est morte. »

— C'est bien pourquoi j'ai élevé Christine comme mon enfant, Renaud. Tu sais combien j'aime Christine, n'est-ce pas ?

— Oui. Et quand tu l'as vue pour la première fois, elle avait quatre ans. Et toi, tu lui as dit : "Je suis ta maman."

— Exactement. Et elle m'a tendu les bras, et je l'ai tout de suite aimée.

— Mais comment est-elle morte, sa mère ?

— Le 7 juin 1944, dans sa maison de Falaise, en Normandie.

— Bombardée par les avions américains.

— Oui, voilà, bombardée par les avions américains. C'était le lendemain du débarquement qui allait libérer l'Europe des nazis, mon chéri. Les Américains ne voulaient pas tuer les Français, mais la guerre tue parfois aveuglément.

— Et ils ont tué aussi Nicolas.

— Oui, la même bombe a tué Nicolas, le frère aîné de Christine, le premier fils de ton père.

— Il avait douze ans. L'âge que j'ai aujourd'hui.

— Il avait douze ans, mon chéri, oui. Cela a été un coup terrible pour ton père.

— Heureusement, Christine n'est pas morte.

— Elle était près de Biarritz, dans un sanatorium, soignée pour un début de tuberculose. C'est ce qui l'a sauvée.

— Et papa était avec elle ?

— Non, ton père était à Paris, il travaillait. Mais il prenait régulièrement des nouvelles de Christine. C'était la guerre, tu sais, la vie n'était pas facile. »

C'est un tel bouleversement dans ma tête d'apprendre tout cela que j'attendrai des années avant de chercher à savoir comment nos parents se sont rencontrés.

Et c'est aujourd'hui seulement, à soixante-quatre ans, tandis que je rassemble documents et souvenirs pour ce livre, que l'émotion et la curiosité mènent enfin mes pas jusqu'à Falaise, sur les traces de cette femme et de ce frère que je n'ai pas connus.

Ce lundi pluvieux de mars 2016, j'arpente seul les allées du cimetière de Falaise à la recherche de leur tombe. Sous des trombes d'eau, je m'agenouille devant chaque sépulture pour tenter de déchiffrer les inscriptions qui auraient pu résister au temps sous la mousse et le lichen. Le cimetière Saint-Gervais est en piteux état, beaucoup de croix se sont abattues et certaines pierres tombales disparaissent complètement sous la végétation.

Après deux heures d'errance, tremblant de froid, je me décide à téléphoner à la mairie.

« Bonjour, madame, excusez-moi de vous déranger, je vous appelle du cimetière, je suis Renaud, le chanteur...

— Si c'est une blague, ce n'est pas drôle. J'ai du travail, figurez-vous !

— Ce n'est pas une blague, madame, je suis vraiment Renaud.

— Ah, pardon, oui, maintenant, je reconnais votre voix. En quoi puis-je vous aider, monsieur Renaud ?

— Mon frère aîné est enterré à Falaise. J'aimerais retrouver sa tombe... »

Après quelques démarches à l'état civil et aux archives des Pompes funèbres, la femme me rappelle : elle est parvenue à localiser la sépulture. Les documents sont formels : Renée Vincent et Nicolas Séchan reposent bien ici, mais auprès d'eux est également enterrée une petite fille décédée prématurément. C'est ainsi que j'apprends la brève existence d'une autre sœur, Catherine, cadette de Christine,

emportée par une maladie infantile le 10 février 1939.

Entre les murs

Nous pensions être une famille de six enfants, tous également issus de nos parents ô combien aimants, or, tandis que nous nous découvrons soudain sept avec Nicolas (l'existence de Catherine nous demeurant cachée), nous apprenons que notre père a fondé une première famille avant la nôtre.

Pourquoi ne nous a-t-il jamais parlé de ce mariage et des enfants qui en sont nés ? Pourquoi ne nous a-t-il jamais parlé de la mort de Nicolas ? de la mort de sa première femme ? de l'histoire de Christine ?

Aujourd'hui encore, je suis incapable de mesurer les conséquences de toutes ces révélations sur nos vies d'enfants, nous qui entrons à ce moment-là dans l'adolescence. Le silence de notre père entame-t-il la confiance aveugle que nous lui vouions ? Ces informations, à la fois douloureuses et infiniment troublantes, fissurent-elles insidieusement le modèle familial qui nous avait sécurisés et comblés jusqu'à présent ?

C'est en tout cas à partir de là, si je regarde en arrière, que nous, les garçons de la famille, paraissions quitter la voie soigneusement balisée par notre père pour devenir des Séchan dignes de ce nom, si j'ose dire.

Le premier à manifester une forme de révolte est évidemment Thierry. Il était l'aîné des garçons, le premier fils, or le voilà devenu le second, chargé, pense-t-il, de remplacer le mort, d'être au moins aussi bien que lui pour satisfaire et consoler notre père. Thierry, sensible et tourmenté, voit dans cette équation impossible la raison pour laquelle il se sent depuis toujours le mal-aimé : il déçoit son père, croit-il, car il

ne parvient pas à égaler Nicolas. Et comment le pourrait-il ? Comment prendre la place d'un enfant à jamais regretté ?

Du coup, à quinze ans, Thierry choisit malgré lui de saboter sa relation avec un homme qu'il aime plus que tout, et il utilise tous les prétextes qui se présentent pour entrer en conflit avec lui. Quand nous crions « À bas l'OAS ! Vive l'Algérie indépendante ! », Thierry prend fait et cause pour les tueurs de l'OAS et vient hurler sous le nez de nos parents : « Vive Bastien-Thiry ! » Membre de l'OAS, le colonel Bastien-Thiry est l'homme qui a tenté d'assassiner le général de Gaulle au Petit-Clamart, le 22 août 1962, et qui sera condamné à mort puis fusillé le 11 mars 1963.

Provocation d'adolescent malheureux, bien sûr, puisque dans le même temps Thierry s'applique à marcher sur les traces de notre père, jurant à qui veut l'entendre qu'il sera écrivain comme lui – ce qu'il est en effet devenu après de brillantes études.

De mon côté, je tourne le dos à l'excellence qui me valait des dix sur dix à la petite école pour devenir, dès mon entrée en 6^e, un enfant terriblement dissipé et peu désireux de se couler dans le moule de l'Éducation nationale. Il est vrai qu'accédant au lycée, je découvre les filles (à l'école primaire, nous n'étions qu'entre garçons) et que, dès la première semaine, je tombe amoureux. Mais il est vrai aussi que le lycée qui m'accueille – avec David, de nouveau – est Gabriel-Fauré, celui-là même où notre père enseigne l'allemand. Je ne prétends pas que je me ferme à ce que racontent les professeurs dans le seul souci de m'opposer à notre père, et au passage de lui coller la honte, car bien évidemment tout cela n'est ni assumé ni même conscient, mais je me dis aujourd'hui que si je m'étais senti en harmonie avec lui, j'aurais sans doute eu le désir de lui donner satisfaction.

En CM1 et CM2, je rêvais de devenir instituteur. En 6^e et 5^e, je commence à me passionner pour les grandes causes soutenues par la gauche et on me croise dans toutes les manifestations contre la bombe atomique, contre la faim dans le monde, et surtout, dès 1965, contre la guerre que mènent les États-Unis au Viêtnam.

En somme, je commence déjà mes allers et retours du modèle des Séchan à celui des Mériaux.

Présent en tête de cortège aussitôt qu'un combat réclame de la voix, avec ma petite banderole originale – « Pour Nixon le glas », entre autres jeux de mots –, je retourne volontiers à la solitude pour écrire

ce que m'inspirent ces différents engagements – preuve que mon père, inlassable ermite, demeure un exemple fort.

J'ai treize ans, quatorze ans, et, tout en prenant conscience de la violence et de l'égoïsme des hommes, je ressens de la colère contre eux pour le triste monde qu'ils vont nous léguer. J'écris au milieu des années 1960 :

Mes frères, la fin du monde est proche !

La guerre, la bombe, la famine...

Luttez, mes frères, luttez pour vivre !

S'il faut tuer, tuons !

S'il faut mourir, mourez !

Moi ! Moi, je veux vivre.

Et je vis.

Mais vous, les grands, vous voulez tuer.

Tuez !

Mourez !

Vous voulez faire la guerre ? Faites, mes frères, faites.

Moi ! Moi, je veux faire l'amour, je ne le fais pas.

Moi, je vis, moi, et vous, vous tuez.

Vous mourez.

Dans le même cahier, je note des citations attrapées ici et là et susceptibles de justifier mes choix et de m'aider à supporter ce monde qui me heurte :

« Il vaut mieux gâcher sa jeunesse que de n'en rien faire du tout », de Georges Courteline.

« Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a », de Thomas Corneille.

« La politique est une guerre sans effusion de sang et la guerre une politique sanglante », de Mao Tsé-Toung.

« Les femmes ne sont que des organes génitaux articulés et doués de la faculté de dépenser tout l'argent qu'on possède », de William Faulkner.

Comment ai-je pu retenir cette ânerie de Faulkner, petit con que je suis, quand notre mère dépense pour nous chaque centime des

allocations familiales et reprise avec soin ses vêtements démodés pour les faire durer ? Et puis qu'est-ce que je connais aux femmes ? Ce qui m'intéresse en 6^e, en 5^e, en 4^e, c'est de séduire une fille, de la voir tomber amoureuse de moi, mais, aussitôt la partie gagnée, je ne fais rien, je m'en vais. Pour la charmer, j'écris des petits poèmes sur le modèle de Brassens que je fais glisser vers son pupitre pendant que le prof a le dos tourné. Puis par peur d'aller plus loin, je me désintéresse de la conquise et mon petit cœur d'artichaut s'enflamme pour une autre. Qui a dit : « Quand tu l'aimes, va-t'en », ou : « Si tu l'aimes, quitte-la » ? Je me demande si ce n'est pas moi, finalement.

Le samedi soir, avec mes trois copains, on déserte la porte d'Orléans pour filer s'encanailler dans le Quartier latin ou le XVI^e arrondissement. Quand on repère des fenêtres illuminées d'où s'envolent les accents de Johnny ou de Sylvie, on grimpe et on se présente :

« Bonsoir ! C'est bien ici la boum ?

— Ben oui. Vous êtes invités ?

— Par Jean-Christophe.

— Je ne connais pas de Jean-Christophe.

— Mais si, le grand avec les cheveux jaunes ! »

Et si elle ne voit toujours pas, on la pousse et on entre.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est de me frotter au jean d'une fille, de lui caresser discrètement le dos et les seins, et dans le meilleur des cas de lui glisser ma langue dans la bouche.

Ainsi s'écoule la première moitié de mon adolescence, entre découverte des filles et de la politique. Mes bulletins scolaires désespèrent mon père, ils sont noircis d'appréciations catastrophiques en provenance de ses chers collègues : « Aucun travail ! », « Ne s'intéresse pas aux cours », « Dors en classe », « Très insuffisant », « Pourrait mieux faire », etc.

Le seul professeur qui n'a aucun mal à éveiller mon attention est celui qui nous fait l'instruction civique. Clone de Lénine avec ses petites lunettes rondes cerclées d'acier et sa barbichette, il nous enseigne les droits de l'homme et du citoyen, le respect de l'autre, la morale, l'honnêteté, et je ne perds pas un de ses propos. Tout ce qu'il explique fait écho à ce qui me blesse et m'angoisse : l'oppression de l'homme par l'homme, la prééminence des petits égoïsmes sur l'intérêt

commun, la nécessité de s'engager contre l'indifférence, contre la faim, contre les guerres, contre la bombe, contre les dictatures de par le monde, pour sauver ce qui peut encore l'être.

J'ai découvert *Paroles*, de Prévert, et, tentant maladroitement de marcher sur ses traces, j'essaie de traduire avec mes mots le sentiment d'enfermement qui m'habite dans un poème titré *Les Murs* :

Une porte, un verrou, une fenêtre,
Des barreaux.
À gauche, un mur blanc, à droite,
Un autre mur blanc.
Devant, derrière, des murs...

Sentiment d'enfermement, mais également d'impuissance, dans un autre texte intitulé *C'est fait* :

Je m'y attendais, vous aussi,
C'est fait.
Les hommes ont péri, les cités rasées,
La vie est finie.
Plus de femmes, plus de fleurs,
Plus d'oiseaux,
La terre est enfer, la terre est
En feu.
De la fumée, des flammes,
Des pleurs et des cendres, des cris et des larmes,
Et des bruits
Bizarres.
Je m'y attendais, vous aussi,
La bombe est tombée,
Tout est fini...

J'ai quatorze ans, je sais aujourd'hui que ces textes ne valent rien, mais il n'empêche que ce sont mes premiers pas vers l'homme que je vais devenir. Ma mère le devine peut-être car elle s'extasie devant ma prose bégayante et s'empresse de montrer ces petites choses à mon

père :

« Olivier, regarde ce qu'écrit ton fils ! Vois comme il est sensible et intéressé par ce qui se passe dans le monde. »

Mais mon père ne voit pas, non. Mes mauvais bulletins scolaires semblent lui cacher tout le reste. Je ne suis sans doute rien d'autre à ses yeux qu'un mauvais élève, promis à une vie ratée, comme si un enfant se résumait à ce qui se joue pour lui à l'école.

À propos d'école, justement, j'ai retrouvé cet autoportrait, écrit le 7 février 1967 en classe de 3^e (à la veille de mes 15 ans), en réponse au sujet demandé : « Votre portrait moral et physique ».

Chez moi, je suis un martyr ! De tous les côtés je suis maltraité. Tantôt par mon père, tantôt par ma mère, ou par ma grosse brute de frère jumeau. Alors, je me venge sur ma petite sœur qui est plus faible que moi. Je suis un lâche ! Jamais je ne m'attaque à un plus grand que moi. Seulement aux plus petits, et encore, par-derrière.

Quand je m'ennuie chez moi (principalement les jours de pluie, les journées tristes), je m'enferme dans ma chambre et je fais des poèmes. J'ai une âme de poète. J'aime la solitude, la paix, la tristesse, la nuit, la nature, les animaux. Je n'aime pas les humains. Ils sont beaucoup trop intelligents pour moi. Je n'aime pas les chats non plus. Je suis allergique aux poils de chat. Les journées tristes m'inspirent beaucoup, et c'est aussi souvent dans mon lit, la nuit, quand je n'ai pas sommeil, que je fais des vers.

À l'école, je suis très rigolard. J'adore blaguer entre copains, faire rire la classe en jouant les innocents, les ahuris, quand on me fait une réflexion. Je ne suis pas du tout faux-jeton. Je ne chahute pas en sourdine. Je suis très franc. Je ne dénonce jamais un camarade qui vient de faire une bêtise, même si c'est moi qu'on accuse. Un autre point de mon caractère : je suis très bavard et, quand j'ai une idée fixe en tête, elle n'est pas ailleurs. Enfin quoi ! Je suis un fumiste. On me le dit si souvent que je commence à croire que c'est vrai. J'adore parler politique avec mes camarades, surtout

quand j'ai le dessus et quand j'ai des arguments pour défendre mes opinions.

Voilà pour le portrait moral. En ce qui concerne le physique, ce n'est pas brillant non plus :

Je me mets à la place d'un passant, dans la rue, qui se trouve à quelques mètres derrière moi et qui m'observe de la tête aux pieds :

« Que ce garçon a une démarche ridicule, on dirait qu'il est né sur une barrique ! Il a les jambes en parenthèses. Et puis il s'habille d'une drôle de façon. Ce tricot vert pâle tout râpé et pluchant de partout, ces chaussettes roses et cette gabardine bleu marine, cintrée, qui descend jusqu'aux chevilles. Eh bien ! Si c'est ça la jeunesse d'aujourd'hui... »

En effet, ma démarche n'est pas particulièrement gracieuse. Déjà, tout petit, j'avais les jambes en cerceau et on a eu beau m'envoyer à la mer, à la montagne, à la campagne ou chez le docteur, ma démarche ressemble toujours à celle du parfait cow-boy de western qui s'avance lentement vers un bar en roulant des hanches et des épaules.

Chez moi, on prétend que ma démarche est volontaire, que je marche comme ça pour me faire remarquer. On me traite de rachitique ! Quand, je me fais gronder (et Dieu sait si ça arrive souvent), je me retire dans ma chambre en accentuant cette démarche, en faisant le dos rond, en baissant les épaules. Alors on me dit qu'à vingt ans je serai bossu, que j'aurai des rhumatismes et que c'est dommage, car si je voulais... Que l'avenir me sourit... Et patati et patata... Et la leçon de morale commence.

Cependant, mes parents m'aiment, y compris mon père, en dépit de ses remarques parfois cinglantes. Il m'aime, je l'adore en retour, et nous ne décrochons pas l'un de l'autre. Il me laisse accéder à sa mythique machine à écrire pour taper mes premières œuvres, mes premières « œuvrettes », devrais-je dire. Je lis ses livres, je lui dis

maladroitement mon admiration, et je reçois son sourire et sa confusion comme un précieux cadeau.

Et puis parmi les belles choses qui nous lient l'un à l'autre figure la musique, en particulier les chansons de Georges Brassens dont il possède tous les disques depuis le premier, sorti en 1952, l'année de ma naissance.

Musicien et poète magnifique, Brassens m'accompagne donc depuis la petite enfance. Je me souviens de ma sidération, l'année de mes dix ans, quand, sortant de notre appartement, rue Paul-Appell, je le croise dans la cage d'escalier. Comment est-ce possible ? Et pourtant c'est bien lui, j'en suis sûr ! Aussitôt, je lui emboîte le pas. Il sonne et entre chez une femme qui habite au-dessus. Alors, je redescends chez nous, j'attrape son dernier disque et je trouve le culot d'aller sonner chez cette dame. Par chance, c'est lui qui m'ouvre.

« Bonjour, monsieur Brassens », dis-je en lui tendant mon disque.

Il comprend, me le signe, et sur un timide sourire me referme la porte au nez.

Ai-je l'espoir qu'à travers Brassens mon père accède un jour à l'artiste en herbe que je suis ? Sans doute. Et d'ailleurs, bientôt, je lui lancerai gentiment à la figure une chanson de Brassens, *Philistins*, comme pour lui signifier qu'on peut s'estimer mutuellement tout en étant profondément différents et en regardant le monde avec d'autres yeux :

Philistins, épiciers,
Tandis que vous caressiez
Vos femmes

En songeant aux petits
Que vos grossiers appétits
Engendrent

Vous pensiez : « Ils seront
Menton rasé, ventre rond Notaires »
Mais pour bien vous punir
Un jour vous voyez venir
Sur terre

Des enfants non voulus
Qui deviennent chevelus
Poètes...

Crève, salope !

Mai 68 arrive à point pour moi. Il était temps que tous les carcans volent en éclats, car sinon c'est ma petite personne qui se serait probablement brisée contre les murs de l'ordre établi, de l'intolérance et de la bêtise.

Depuis le début de cette année 1968, qui va marquer un tournant dans ma vie, les choses se sont aggravées.

À la maison, je suis condamné à prendre tous mes repas à la cuisine sous le prétexte que je porte les cheveux longs et refuse de les couper. Mon père voudrait voir ses fils la boule à zéro, façon militaire, or moi je commence à me revendiquer anarchiste, tendance baba cool, et j'affiche donc une frange qui me tombe largement sous le nez. David, qui est également révolutionnaire, mais plus malin, continue de pouvoir dîner en famille, car lui se plaque soigneusement les cheveux à la Gomina. Je devine que ma mère souffre cruellement de mon éviction, mais l'autorité du père fait loi et jamais, au fil de cette pénitence qui n'en finit pas, je ne l'entendrai protester.

Notre père, puritain, même à table, ne supportait pas que mes sœurs et nous mangions des bananes, et ce qui le mettait par-dessus tout hors de lui, c'était lorsqu'elles trempaient leurs bananes dans leur yaourt et les suçaient goûlument ensuite. Il y voyait une connotation sexuelle.

Au lycée Montaigne, où je redouble ma 3^e après mon exclusion de Gabriel-Fauré, ce n'est pas plus confortable. Je ne m'en sors à peu près qu'en composition française – « Des qualités, peut bien faire » –, sinon je croule sous les appréciations désastreuses, voire insultantes :

« Travail nul. Aucun intérêt au cours qu'il perturbe fréquemment », « Mauvais élément », « Élève très dissipé », etc. etc. On relève que c'est mal parti pour l'obtention de mon BEPC, le brevet d'études du premier cycle que le premier crétin venu décroche les doigts dans le nez, et c'est en effet bien vu puisque je vais le rater pour la seconde fois.

C'est qu'entre-temps est intervenue la « révolution » de Mai 68. Dès les premières manifestations, on me découvre en tête des cortèges, poing levé. Je suis à la veille de mes seize ans et je peux enfin donner libre cours à mon ardent désir de changement pour un monde plus ouvert, plus fraternel, plus solidaire. Au côté des militants de la LCR, la Ligue communiste révolutionnaire dont je me sens proche, je récolte argent et nourriture pour les ouvriers en grève. Je me rappelle cette première rencontre historique (pour moi) entre étudiants et ouvriers. Nous devons leur offrir de quoi tenir à travers les grilles de l'usine occupée et je m'y rends le cœur brûlant, croyant ainsi participer à la fondation d'une société nouvelle où nous serons tous égaux, tous unis par des liens de fraternité jamais vus encore dans la longue histoire de l'humanité. Quelle ingénuité, quand j'y songe ! La rencontre ne se passe pas du tout comme je l'avais prévue. Les ouvriers ricanent en nous voyant venir, ils n'en ont rien à foutre de nos saucisses et de nos miches de pain et il s'en trouve même quelques-uns pour me traiter de pédé et de tantouse parce que je porte les cheveux longs sur un visage imberbe.

Peu importe, ça ne me décourage pas, et je fête mes seize ans, le 11 mai 1968, sur une barricade de la rue Gay-Lussac. Je me suis éloigné de la LCR pour me ranger résolument dans le camp des anarchistes et j'arbore dans le dos un monumental « A » tracé au feutre noir sur ma veste verte des stocks américains. Comme ma musculature de fillette ne me permet pas de lancer un pavé à plus de cinq mètres, j'ai un sac rempli de petits cailloux avec lesquels je mitraille les CRS au lance-pierre. Pour me protéger des gaz lacrymogènes, j'ai un foulard rouge sur le nez, et pour bouclier un couvercle de poubelle.

Quand je ne suis pas sur les barricades, je suis à la Sorbonne où j'ai pris mes quartiers de printemps depuis le premier jour de l'occupation. J'ai été d'emblée accepté au comité de nettoyage, et je balaye avec entrain le sol du grand amphithéâtre après les assemblées générales, remplissant des poubelles entières de tracts et de mégots.

C'est aussi mon intérêt puisque je dors dans ce même amphithéâtre, à même le plancher mais confortablement enfoui dans mon duvet.

Puis, un matin, j'avise une affiche du CRAC – Comité révolutionnaire d'action culturelle – appelant tous ceux qui auraient des initiatives à proposer, à le rejoindre, escalier B. Je cours aussi sec à l'escalier B, frappe à la porte du CRAC, et tombe sur un type sympathique auquel j'explique que j'écris des poèmes et suis capable de déclamer par cœur du Brassens, du Prévert, et même du Bedos. Le gars s'appelle Jean-Michel Haas et je le retrouverai bientôt au Café de la gare aux côtés de Romain Bouteille, Coluche, Patrick Dewaere, Miou-Miou et quelques autres. Me voilà membre fondateur du CRAC, avec le même Haas et un autre lycéen qui récite magnifiquement des poèmes de tous les pays, Bruno Raimond-Dityvon, le fils du photographe Claude Raimond-Dityvon qui, pendant ce temps-là, immortalise le combat des étudiants sur les barricades.

Ainsi démarre ma petite carrière publique puisque le lendemain, ou le surlendemain, le cinéaste William Klein, qui réalise un documentaire sur les événements, me filme en train de réciter un texte de Guy Bedos, *Vive la vie !*

C'est également en tant que membre du CRAC – ou du Comité gavroche révolutionnaire, je ne sais plus trop –, que je vais écrire ma première chanson : *Crève, salope !*

Un jour, je vois débarquer dans nos locaux un certain Évariste (de son vrai nom Joël Sternheimer), chanteur, physicien déjà reconnu pour ses recherches. Il se balade dans la Sorbonne avec sa guitare, et sous mes yeux médusés, éblouis, entonne une chanson qu'il vient tout juste d'écrire et de composer : *La Révolution*.

Le père Legrand dit à son p'tit gars :

- Mais enfin bon sang qu'est-ce qu'y a
- Qu'est-ce que tu vas faire dans la rue fiston ?
- J'veis aller faire la révolution.
- Mais sapristi bon sang d'bon sang
- J'te donne pourtant ben assez d'argent
- Contre la société d'consommation
- J'veux aller faire la révolution.
- Mais enfin j't'ai payé l'école

C'est pourtant pas des fariboles.

– On nous apprend qu'des insanités

Et on nous empêche de contester.

– Ah si tu travailles comme ça j'ai peur

Qu'tu passes pas dans la classe supérieure.

– Les différences de classe nous les supprimerons

C'est pour ça qu'on fait la révolution.

Il voit comme je le regarde, séduit, enflammé, et à la fin il me demande si je sais taper à la machine. Il a vingt-cinq ans, il compose et chante merveilleusement, et cependant il y a une chose qui lui échappe et que je peux faire pour lui.

« Bien sûr que je sais taper !

— Et tu accepterais de taper le texte de ma chanson ?

— Laisse-moi le temps de rentrer chez moi et je te le rapporte. »

Je cours jusqu'à la porte d'Orléans où je n'ai pas remis les pieds depuis plusieurs jours. Paris est méconnaissable, il flotte sur la ville un air de fête en dépit des convois de flics et des barricades. À la maison aussi le climat n'est plus le même. Bardés de certitudes quelques semaines plus tôt, nos parents ne sont pas insensibles au vent nouveau qui se lève, à ce que réclame la jeunesse, à ce que revendiquent les ouvriers. Je les découvre seuls avec ma petite sœur Sophie, de quatre ans ma cadette. Tous les autres se sont envolés, engagés comme moi dans le mouvement, et, si nos parents tremblent pour nous, ils sont avides de savoir ce qui se passe et ce que j'en pense. Pour la première fois, peut-être, ils me regardent autrement que comme un mauvais élève, ils me considèrent, ils m'écoutent.

Mon père me laisse accéder à sa machine à écrire et, tandis que je tape la chanson d'Évariste, je leur raconte des bribes de ce que je vis à la Sorbonne, et pourquoi nous devons réussir la révolution.

Entendent-ils ? Comprennent-ils ? Ils acquiescent.

« Est-ce que tu manges à ta faim, au moins ? » s'inquiète ma mère.

Et mon père :

« Prends soin de toi, mon garçon. Et ne nous laisse pas sans nouvelles. »

Je promets.

Une demi-heure plus tard, je retrouve Évariste dans la fièvre folle

qui s'est emparée de la Sorbonne.

« Merci ! C'est parfait. »

Un sourire, il a déjà disparu. Mais pour moi, ce qui vient de se passer est immense : j'ai vu à quelle allure cet ange tombé de nulle part a créé cette chanson magnifique et quelque chose me dit que je saurai faire, que ce n'est pas si difficile. D'ailleurs, j'ai embarqué au passage la guitare de ma sœur Nelly sur laquelle je m'essaie parfois à chanter du Bob Dylan, du Hugues Aufray.

Ma guitare sur les genoux, un tract retourné pour bloc-notes, j'écris et je compose ce jour-là en une petite heure *Crève, salope !*

Je v'nais de manifester au Quartier,

J'arrive chez moi fatigué, épuisé.

Mon père me dit : Bonsoir, fiston, comment qu'ça va ?

J'lui réponds : Ta gueule, sale con, ça t'regarde pas !

Et j'ui ai dit : Crève, salope !

Et j'ui ai dit : Crève, charogne !

Et j'ui ai dit : Crève, poubelle !

Vlan ! Une beigne !

Le lendemain, comme tous les jours, j'vais au lycée,

Je rencontre dans la cour mon prof d'anglais.

Elle me dit : Bonjour, jeune homme, comment ça va ?

J'lui réponds : Ta gueule, sale conne, ça t'regarde pas !

Et j'lui ai dit : Crève, salope !

Et j'lui ai dit : Crève, charogne !

Et j'lui ai dit : Crève, poubelle !

Vlan ! Une beigne !, etc.

Le soir même, j'interprète ma chanson dans un des amphis bondés de la Sorbonne. On applaudit, on me réclame la musique, les paroles. La musique, je ne sais ni l'écrire ni la lire, j'ai emprunté trois accords à Hugues Aufray. Mais je distribue les paroles et quelques jours plus tard, j'apprends que *Crève, salope !* est reprise dans les lycées occupés et dans plusieurs universités. D'une outrance affligeante, ma chansonnette n'en devient pas moins un des hymnes de Mai 68.

Quelques jours plus tard, de passage à la maison, j'entonne mon

premier « succès » devant mes parents. Quand j'y songe aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, j'en ai les larmes aux yeux. Certes, j'ai l'excuse de mes seize ans, de l'ivresse dans laquelle je baigne nuit et jour depuis le début du printemps, mais quand même. Comment est-ce que j'ose assener de telles insultes à mon pauvre père ? Je le vois pâlir, se décomposer, alors même que dans ma naïveté j'attends qu'il me félicite pour cette première « œuvre », paroles et musique de son fils, n'est-ce pas ?

« C'est ignoble ! Une chanson de petit voyou ! Tu me fais honte », grince-t-il, avant de quitter la pièce.

Également consternée, ma mère lui emboîte le pas, et moi je me réfugie dans ma révolte pour trouver la force de sourire.

Outre cette pauvre chanson, Mai 68 m'inspirera un *Manuel du combattant de rue*, pas plus digne de passer à la postérité (vendu un franc, et dont aucun exemplaire ne trouvera preneur), mais dont je donne ici un extrait (toute honte bue) :

Camarades, voici, expliquées par un spécialiste, quelques tactiques de combat de rue :

1 – Cocktail Molotov : une bouteille (1 litre) remplie aux 2/3 d'essence et à 1/3 de savon en poudre, bouchée avec un chiffon imbibé d'essence. Prenez-la par le goulot, allumez la mèche et lancez-la en l'air et assez haut pour qu'elle se casse en tombant sur un casque de CRS.

2 – Quelques défenses : les choses les plus pratiques pour se défendre des coups sont :

a/ le couvercle de poubelle : prenez-en un tout neuf et assez léger ;

b/ contre les gaz : mouchoir sur la bouche et sur le nez : respirez plutôt avec la bouche. Imbibez ce mouchoir de citron. Mettez-vous du bicarbonate de soude autour des yeux. Mettez des lunettes de ski ou de plongée (ou un masque à gaz).

Etc., etc.

Blessures secrètes

En ce bel été 1968, je pénètre pour la première fois une fille.

Jusqu'ici, j'étais amoureux de Drida, une brune aux yeux noirs du lycée Montaigne qui baisait avec mon frère jumeau, David, cet enfoiré. Je passais de longues soirées avec elle. Elle n'aimait qu'une chose : qu'on lui caresse le ventre. Ça la faisait jouir. Je lui caressais l'estomac, l'abdomen, et ça la rendait folle de bonheur. Mais jamais crac-crac...

En vérité, j'étais amoureux de la fille et de la mère, une très belle femme. La fille m'invitait à venir passer la soirée chez elle jusqu'à pas d'heure et moi j'espérais chaque fois que sa mère serait là. J'avais déjà un goût immodéré pour les femmes mûres. Mais enfin j'étais toujours vierge quand la révolution promise s'est petit à petit dissoute dans les accords de Grenelle et les congés payés.

Fatigué, moi aussi, je décide de partir pour la Bretagne rejoindre mon ami Bruno Raimond-Dityvon, à Kerascoët, près de Brest, en autostop, bravant l'interdiction de mes parents. Et je peux mesurer là combien l'autorité parentale a fondu sous les slogans de mai (et sous les coups de boutoir de mon indigne *Crève, salope !*). La France d'alors n'en veille pas moins sur ses enfants : je me souviens que sur la route, tandis que je lève le pouce devant un café pour routiers, la patronne me tombe soudain dessus, tablier au vent :

« Dis donc, toi, qu'est-ce que tu fais là au bord de la route ? Où sont tes parents ? C'est pas la place d'un enfant, ici.

— Je ne suis plus un enfant, madame, j'ai seize ans.

— À seize ans, on ne traîne pas sur les chemins. Tu ne sais pas que c'est dangereux ?

— Je me débrouille très bien, j'arrive de Paris.

— Et tes parents sont d'accord ? Ils t'ont laissé partir ?

— Non. Mais je suis parti quand même.

— Eh bien, maintenant, tu vas faire ce que je te dis ! Tu vas les appeler et les rassurer. Allez, ouste, ramasse ton sac et viens par ici ! »

Je la suis, elle me colle d'autorité le combiné sur l'oreille, et deux minutes plus tard je reconnais la voix chantante de ma chère maman.

« Oh, mon chéri, quel bonheur de t'entendre ! Je ne vis plus. Ton père aussi va être rassuré. Remercie bien cette dame, surtout, et ne nous laisse pas sans nouvelles. »

J'ai promis de me reposer chez Bruno après des semaines de sandwichs et de nuits blanches, d'autant plus que le médecin m'a diagnostiqué une mononucléose (la maladie du baiser, contractée dans un amphithéâtre de la Sorbonne), mais le repos n'est pas ma première préoccupation.

La fête foraine de Kerascoët nous découvre excités comme deux jeunes coqs. Nous repérons deux filles que nous commençons à draguer. Bruno est un peu trop jeune, aussi ne s'intéressent-elles qu'à moi. Je me souviens d'avoir clairement choisi celle qui me paraissait la plus vulgaire, la plus portée sur le sexe, dans un souci d'efficacité, bien entendu, et alors même que l'autre était plus jolie. Je l'ai entraînée dans une ruelle et lui ai roulé une pelle, une bouteille de Cointreau dans une main, l'autre plaquée sur sa chute de reins. Après ça, nous sommes allés danser et nous nous sommes embrassés et pelotés dans tous les sens jusqu'à la tombée du soir.

« Le jeu dut plaire à l'ingénue », comme chantait Brassens, car elle finit par me souffler à l'oreille de la suivre. Je n'attendais que cela. Nous nous éloignâmes du village pour nous enfoncer dans une forêt au clair de lune, pleine de lutins. « Elle me tendit ses bras, ses lèvres, comme pour me remercier... Je les pris avec tant de fièvre qu'elle fut toute déshabillée » (Brassens, encore). Et c'est alors que j'introduisis mon sexe dans son vagin, cet outil viril censé symboliser la domination de l'homme sur la femme et qui force l'admiration des cons. Ce furent douze secondes inoubliables, mais pas une de plus, malheureusement, comme je devais l'écrire vingt-cinq ans plus tard dans une chronique pour *Charlie Hebdo* intitulée « Kerascoët, mon amour... ». J'ai oublié son prénom, peut-être même ne l'ai-je jamais

su. Quoi qu'il en soit, merci, Bécassine.

À la rentrée de septembre, je suis admis en classe de seconde au lycée Claude-Bernard, dans le XVI^e arrondissement. Un bahut plein de petits-bourgeois cravatés dont aucun n'a flambé sur les barricades, quand moi je demeure habité de tous nos rêves magnifiques (c'est d'ailleurs sur mon pupitre de Claude-Bernard que je rédige mon *Manuel du combattant de rue*, preuve que je crois encore à une révolution possible). Par chance, je repère assez vite, parmi tous ces enfants dociles, une espèce de beatnik dans mon style, gauchiste et chevelu. Ouf, ils ne m'auront pas ! Nous graffitons ensemble des *Crève, salope !* et des *Vive la révolution !* sur les murs des chiottes et, dès les premières semaines, nous sommes repérés comme des « éléments perturbateurs », selon la terminologie inimitable d'un corps professoral incapable d'intégrer les élèves qui n'entrent pas dans la photo.

Avant même les vacances de Noël, mon compagnon de révolte abandonne les études pour s'embaucher chez un marchand de fruits et légumes. J'admire secrètement sa décision, et je commence de mon côté à sécher de plus en plus de cours. Mais je n'envisage pas pour autant de tout plaquer, encore soumis, quoi que j'en dise, à l'autorité paternelle, et sans doute aussi « solidaire » malgré moi du modèle familial : les trois aînés ont eu leur bac, David compte bien le décrocher également, serais-je le seul à renoncer ?

Et cependant je vais abandonner, oui, mais sur un malentendu, un coup de frime, sans mesurer une seule seconde l'importance de ma décision.

Cet après-midi-là, je me trouve sur le trottoir, en train de discuter avec mon vieux pote devant les étalages de fruits et légumes de son employeur. Une fois de plus, j'ai séché les cours. Et c'est alors que survient mon professeur d'anglais, en chemin pour Claude-Bernard.

« Renaud Séchan ! Eh bien, qu'est-ce qui vous arrive ? Je ne vous vois plus en cours, vous êtes souffrant ? »

Sans doute aurais-je trouvé une excuse si mon ami n'avait pas été présent, guettant ma réaction, et ricanant probablement. Mais je choisis de fanfaronner et je m'entends dire :

« J'ai arrêté mes études, monsieur, c'est pourquoi vous ne me voyez plus au lycée. »

Sur le coup, je suis aussi sidéré que lui.

« Ah bon ! Mais vous avez bien réfléchi ? C'est une décision lourde de conséquences, n'est-ce pas ? En êtes-vous conscient ?

— J'ai bien réfléchi, oui. Je veux travailler, entrer dans la vie.

— Eh bien, alors, je vous souhaite bonne chance, mon garçon. »

Et voilà, en une petite minute seulement, sans avoir rien prémédité, je viens de donner un tour nouveau et décisif à ma petite vie.

Mes parents sont effondrés. Je me rappelle la tristesse de ma mère et l'accablement de mon père. Ils ont tremblé pour nous quand nous étions sur les barricades, notre révolte les a fait évoluer, ce sont des gens intelligents, sensibles et généreux, ils sont à cette période très engagés à gauche, du côté du PSU de Michel Rocard, et alors qu'ils se réjouissaient que tout soit rentré dans l'ordre, que chacun de leurs six enfants ait repris le chemin de sa vie, voilà que je leur annonce ma « désertion ».

« Il n'en est pas question ! réagit violemment mon père. Tu vas retourner au lycée et passer ton bac. Je suis là pour t'empêcher de foutre ta vie en l'air.

— Mon chéri, plaide ma mère, c'est une énorme bêtise, ne fais pas ça, je t'en supplie. »

Mais je m'accroche à ma décision, grisé par l'aventure qui s'ouvre à moi et, me remémorant aujourd'hui le désespoir de mes parents, j'en ai le cœur brisé. Bien plus brisé, à vrai dire, que sur le moment, où je ne suis pas mécontent de provoquer mon père et, cette fois, de l'emporter sur lui, sur ses « principes ». De le mettre en échec, en somme. « Tu m'imaginais menton rasé, ventre rond, notaire, et pour bien te punir, me voilà chevelu, poète... », lui envoyé-je à la figure du haut de mes seize ans, bientôt dix-sept. Oui, à mon tour de le punir, lui qui m'a condamné pendant des mois à manger seul dans la cuisine parce que je souhaitais porter les cheveux longs. Lui qui n'a jamais voulu entendre ma différence.

Et je l'emporte, en effet.

« D'accord, tu arrêtes tes études, finit-il par lâcher, à bout d'arguments. C'est un mauvais choix, mais c'est le tien, et tu en assumeras seul les conséquences pour le restant de ta vie. Cependant, en contrepartie du logis, du couvert et de tout ce que fait ta mère pour

toi, tu vas travailler et tu nous verseras une partie de ton salaire. »

Bien sûr que je vais travailler ! Je n'ai jamais eu l'intention de rester au lit à me tourner les pouces. Le marché me semble donc équitable et nous nous séparons froidement sur cet accord, lui retournant à ses chers romans, moi à la rue, ivre de ma liberté enfin conquise.

J'ai conservé un vieux copain du lycée Montaigne, Marco Panuzio, dont la mère tient une librairie sur le boulevard Saint-Michel, en plein cœur du Quartier latin. Une librairie où je me suis souvent réfugié durant les événements de Mai, dont je connais tous les rayons et même les coulisses. J'y cours. Et là j'apprends que Mme Panuzio cherche un magasinier. Deux jours plus tard, je suis embauché.

Notre père est écrivain, Thierry veut être écrivain, et pour mon premier travail je parviens à me faire embaucher... dans une librairie ! C'est dire combien, en dépit de notre révolte, nous respectons notre père et recherchons son estime. C'est d'ailleurs à ce moment-là de ma vie que survient un bouleversement qui va, paradoxalement, me rapprocher de lui. Par un cousin, qui nous traite un jour de « fils de collabo », nous apprenons que notre père a travaillé durant toute la guerre pour Radio-Paris, la radio de la propagande allemande.

Le détricotage de notre « famille parfaite et sans histoire » – commencé quelques années plus tôt avec la découverte que notre père avait été marié une première fois et que nous avions eu un frère aîné tué durant le Débarquement – se poursuit donc de cette façon, par cette insulte stupide qui réclame évidemment des explications. Qui nous les donne ? C'est assez confus dans ma mémoire, mais je dirais probablement nos deux parents, puisque c'est à cette occasion que nous en apprenons plus sur leur mariage, et donc sur l'origine de notre propre famille.

Ils se rencontrent durant la guerre, dans les locaux de Radio-Paris précisément, où notre mère est secrétaire et notre père employé comme traducteur puisqu'il parle l'allemand couramment. Il est alors en train de divorcer de sa première femme, Renée Vincent, et père de deux enfants, Nicolas et Christine.

Certes, Radio-Paris est une radio collaborationniste, quotidiennement vilipendée par Pierre Dac sur les ondes de Radio-Londres – « Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est

allemand », sur l'air de *La Cucaracha* –, mais notre père ne prend aucune part à la propagande, il se contente de traduire les dépêches en provenance d'Allemagne. Il a deux enfants, il lui faut nourrir sa famille et il a accepté ce travail sans soutenir pour autant la France vichyste. On peut lui reprocher de n'avoir pas été résistant – mais combien de Français l'ont été ? –, on ne peut pas l'accuser d'avoir collaboré. D'ailleurs, arrêté à la fin de la guerre comme la plupart des employés de Radio-Paris, il ne sera retenu qu'une seule journée et aussitôt blanchi de tout soupçon par le tribunal.

Sur le moment, c'est une douleur pour moi de le voir injustement sali, de deviner sa peine, et surtout son humiliation. Je crois que je cherche à enfouir tout cela, sachant combien notre père est à la fois bon pour nous et animé des idées généreuses de la gauche. Mais c'est une blessure qui ne va plus cesser de se creuser et, lorsque je rencontrerai le succès, j'éprouverai presque aussitôt un profond sentiment de culpabilité à son égard, comme si ma réussite contribuait un peu plus à le diminuer, à l'humilier, lui que j'ai toujours placé très haut.

Plus profonde, et plus blessante, est la découverte simultanée que notre grand-père Oscar fut membre du Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot durant la guerre. Comment est-ce possible ? Comment l'ancien mineur, communiste à vingt ans, de nouveau communiste au soir de sa vie, a-t-il pu se retrouver militant d'un parti fasciste sous l'Occupation ? être condamné à la Libération et emprisonné durant plusieurs mois ? Oscar, que j'aime et admire profondément, n'est-ce pas ? La révélation est si douloureuse, si choquante, que jamais je n'aborderai le sujet, ni avec lui ni avec sa fille, ma mère.

C'est donc à travers des bribes d'information, en provenance de Thierry pour la plupart d'entre elles, que je parviendrai à m'expliquer le parcours de mon grand-père. Non pas à l'excuser, bien sûr, mais à pouvoir continuer de l'aimer secrètement après sa mort, survenue en 1973, et jusqu'à aujourd'hui.

Ce serait un voyage en Russie soviétique, au milieu des années 1930, qui l'aurait poussé à abandonner le Parti communiste, tout comme Jacques Doriot. Il rentre de Moscou écoeuré par ce qu'il y a vu : la misère du peuple, la dictature, la politique du soupçon, la peur

au coin de chaque rue, les arrestations et les disparitions. Écœuré, du même coup, par le discours mensonger qu'on tient en France sur ces Républiques soviétiques prétendument exemplaires. Il le dit, l'écrit et, comme on refuse de l'entendre et qu'il se sent trahi dans ses convictions, il rejoint le parti de Doriot où bon nombre de ses anciens camarades l'ont précédé. Qu'a-t-il fait au PPF pendant la guerre ? Je ne le sais pas. Je peux seulement m'appuyer sur plusieurs attestations de résistants venus témoigner à son procès et qui tous assurent qu'il n'a jamais dénoncé qui que ce soit et qu'il n'était ni antisémite ni « pro-allemand », pour reprendre le terme employé en 1945. Nous savons à cet égard qu'il n'a pas servi dans la division Charlemagne, cette armée constituée de Français engagés volontaires sous l'uniforme des Waffen-SS.

À sa sortie de prison, il retrouve le Parti communiste, devenu le « parti des fusillés ». Je devine combien il a dû regretter son engagement dans le PPF puisqu'il mourra avec le quotidien *L'Humanité* bien en évidence sur sa table de nuit, comme pour nous signifier sa honte d'avoir trahi ses convictions profondes à un moment de sa vie.

« Renaud, fils de collabo, petit-fils de collabo », ai-je lu dans certains journaux. Je porte ces mots comme une croix sur mes frêles épaules, comme une blessure imméritée sur mon cœur. À la suite de ces accusations, j'ai reçu des dizaines de lettres d'amis et d'anonymes qui toutes m'expliquaient que je ne devais pas me sentir responsable d'actes que je n'avais pas commis, que dans la vie les enfants ne sont pas tenus d'endosser les erreurs de leurs parents et grands-parents. Sans doute, mais je sais trop ce qui se cache en France derrière ce mot de « collabo » pour ne pas me sentir profondément touché : serviteur de Vichy, artisan de la déportation des Juifs, de leur extermination... Accoler ce mot de « collabo » à notre nom est odieux, destructeur, et certains jours la douleur me semble insurmontable. Même si au fond de moi je suis certain que ni mon père ni mon grand-père ne peuvent être soupçonnés de tels crimes, que l'un et l'autre ont été des hommes justes, adversaires de la xénophobie et de toute forme de racisme, cette accusation me hante comme si je devais moi-même en répondre. Elle pèse sur mon âme de tout son poids d'horreur et m'accompagne depuis des années, à la fois comme une injustice monstrueuse et une menace obscure.

Sans doute est-ce cette menace que j'ai plus ou moins

consciemment mise en scène dans ce court texte, écrit en 1972, l'année de mes vingt ans, peu après avoir été mis au courant de ces secrets, et intitulé *Angoisse* :

Un type est assis dans un fauteuil en train de lire un journal, dans la pénombre. Ambiance sinistre, craquements de porte, etc. Un autre type surgit par-derrière sur la pointe des pieds. Il a un énorme couteau de boucher dans la main et le visage masqué. Il s'approche tout doucement. L'autre entend un craquement. Très tranquillement, il se retourne, regarde, jette un dernier coup d'œil à son journal, se lève, toujours en lisant, s'approche du type au couteau et, quand il est en face de lui, il lui soulève son masque et en retournant tranquillement s'asseoir, toujours lisant son journal, il dit :
« Ah, c'est toi ! T'es con, tu m'as fait peur... »

Easy Rider

Irascible et révolté au lycée, je me découvre du jour au lendemain souriant et comblé dans les allées de la Librairie 73. Certes, je ne suis que magasinier les premiers temps, mais c'en est fini des maths, de la physique, des sciences naturelles, toutes ces matières qui me tombaient des yeux. C'en est fini de l'autorité, de la pensée prémâchée, des notes, des « Séchan, taisez-vous ! », des « Séchan, à la porte ! ». Désormais, à condition de réceptionner les colis de bouquins, de les ranger, de réapprovisionner, je suis un homme disposant de son libre arbitre. Tandis qu'au lycée je refusais de lire les livres au programme, par esprit d'opposition, je me sers à présent dans les rayons avec une voracité d'affamé et je passe une partie de mes nuits à dévorer Vian, Sagan, Nimier, Camus, Sartre, avant de découvrir Raymond Chandler, James Hadley Chase, Dashiell Hammett et tant d'autres.

Je verse la moitié de mon salaire à mes parents, ce qui me laisse suffisamment d'argent pour m'acheter ma première mob. Jamais, depuis les étés à Vialas et à La Paillette, je ne me suis senti aussi libre et heureux. Au boulot, je suis irréprochable, et d'ailleurs bientôt Mme Panuzio me nommera libraire. La découverte des écrivains m'illumine. En me nourrissant de leurs mots et de leurs images, je retrouve le goût d'écrire des poèmes. Paris m'appartient au guidon de ma mob et, la librairie fermée, je vole m'enfermer dans une salle de cinéma sans plus avoir à demander la permission à qui que ce soit. Toutes les idées, tous les combats m'intéressent dès lors que je les découvre par moi-même et qu'ils ne me sont pas assenés comme des leçons à apprendre. En ce printemps 1969 où je fête mes dix-sept ans,

l'événement cinématographique est la sortie de Z, le film de Costa-Gavras qui explique magnifiquement le passage de la démocratie au fascisme à travers l'assassinat par l'armée d'un juge d'instruction. Nous sommes en Grèce, sous la dictature des colonels, même si le pays n'est pas désigné, et quand à la fin du film toute la salle applaudit – une chose que je n'avais jamais vue ! –, non seulement je me joins à l'ovation, mais encore je suis au bord des larmes. À la fois bouleversé et révolté. Oui, décidément, la justice et l'équité sont bien à gauche tandis que la peste brune surgit toujours de la droite. Quand je découvre Z, je viens justement de finir *La Peste*, d'Albert Camus, qui lui aussi décrit la montée du nazisme. Je suis un mec de gauche et s'il y a une chose qui me tient à cœur, c'est de porter cette parole, de dénoncer la bêtise, l'aveuglement, toutes les peurs et tous les égoïsmes qui pourraient peut-être un jour nous jeter dans les bras de prétendus hommes providentiels.

J'écirai bientôt *Hexagone*, mais déjà les mots sont là qui m'enflamment l'esprit et surgissent en désordre dans mes carnets :

Ils sont pas lourds, en février,
À se souvenir de Charonne,
Des matraqueurs assermentés
Qui figmolèrent leur besogne,
La France est un pays de flics,
À tous les coins d'rue y en a cent,
Pour faire régner l'ordre public
Ils assassinent impunément.

Ils commémorent au mois de juin
Un débarquement d'Normandie,
Ils pensent au brave soldat ricain
Qu'est v'nu se faire tuer loin d'chez lui,
Ils oublient qu'à l'abri des bombes,
Les Français criaient « Vive Pétain »,
Qu'ils étaient bien planqués à Londres,
Qu'y avait pas beaucoup d'Jean Moulin.

Ils font la fête au mois d'juillet,

En souv'nir d'une révolution,
Qui n'a jamais éliminé
La misère et l'exploitation.
Ils s'abreuvent de bals populaires,
D'feux d'artifice et de flonflons,
Ils pensent oublier dans la bière
Qu'ils sont gouvernés comme des pions.

Au mois d'août cette année-là, avec quelques vieux potes du lycée Montaigne, nous partons pour le mont Lozère, le lieu de mon enfance shootée aux bonbecs et aux *Spirou*, avec l'intention de fonder là-bas une communauté anarchiste. Nous nous approprions une ferme abandonnée sur les ruines de laquelle nous hissons un drapeau noir. L'idée est de tenter de revenir à notre liberté originelle, avant que le prétendu « progrès » ait tout perverti, à commencer par nos âmes. Pour pallier l'inconvénient de devoir partir sans copines (nous n'en avons aucune sous la main), nous ambitionnons de « faire l'amour avec la nature ». Et même, nous en théorisons le concept, tout en fumant force joints, estimant que cela nous permettra d'accéder à la paix du corps et de l'esprit. Tout cela aurait sûrement pu fonctionner si l'un d'entre nous, Stéphane, futur danseur chez Béjart, ne s'était pas ramené avec sa gonzesse, cet enfoiré. Pendant que nous faisons l'amour avec la nature, lui le faisait avec Véronique, et manifestement c'était plus intense. De sorte qu'en fait de paix, nous avons commencé à nous engueuler après seulement trois ou quatre jours. Je ne dirais pas que la venue des gendarmes nous a soulagés, mais enfin ils nous ont donné un bon prétexte pour décrocher le drapeau noir et rentrer chez nous.

À l'automne, je retourne à la Librairie 73 dont je suis désormais un pilier. Avec le père Panuzio, j'anime le théâtre de marionnettes aménagé au sous-sol. Panuzio est un être extraordinaire, d'une habileté démentielle dans le maniement des marionnettes, capable de passer de l'italien au français dans la même tirade, et avec cela la voix puissante et chaude d'un Pavarotti. Avec lui, j'apprends l'art de la comédie, et je réapprends à rire aussi. Mais j'ai bien conscience que quelque chose de mon enfance s'est déjà perdu, que je suis devenu

étrangement grave au fil de l'adolescence, comme si une sourde inquiétude me plombait le cœur. C'est ce qui me pousse à continuer de lire, et d'écrire. Dans les livres, je trouve le réconfort de n'être pas seul à douter, à souffrir, à m'interroger, à espérer. Dans mes poèmes, j'essaie de me projeter dans ma vie future, sans trop savoir ce qu'elle sera. Ainsi dans *Lucile* :

Je parcourais les rues,
Ma guitare sur le dos,
Comme un enfant perdu,
Je traînais des sanglots.
Ma vie n'avait pas de sens,
Et l'amour fuyait mes pas.
Je n'ai jamais eu de chance,
Je n'en aurai jamais, je crois.
Un jour, j'ai connu Lucile..., etc.

En attendant un bonheur dont je ne saurais rien dire, les mois s'écoulaient, et je deviens à la librairie le spécialiste des vitrines. J'aime mettre en scène un écrivain et on me félicite pour mon imagination. Je passe tout près du premier prix d'un concours de vitrines entre les librairies parisiennes avec une devanture entièrement consacrée à Simenon, mon idole. Je sculpte un Maigret en polystyrène plus vrai que nature, dans la bouche duquel je plante une pipe. On devine, dépassant de sa veste, un holster patiné d'où s'échappe la crosse d'un vieux P38. Devant lui, j'ai conçu un pupitre sur lequel j'ai posé une machine à écrire, genre la merveilleuse Underwood de mon cher papa. Et tous les livres de Simenon s'empilent autour de mon héros dans un joyeux désordre qui donne envie de s'asseoir dans un coin et de rester là à le regarder travailler.

Je lis, j'écris, je fréquente les cinémas, je prends plaisir à bavarder avec les clients et conseiller les auteurs que j'aime. Je me cherche. Le désir de devenir comédien m'amène à m'inscrire au cours d'art dramatique de la grande Tania Balachova. En Mai 68, je n'avais eu aucune difficulté à chanter en public, je n'éprouve pas plus de timidité à jouer, et il faut croire que je ne me débrouille pas trop mal puisque je serai bientôt approché par des réalisateurs tels que Michel Wyn et

Jean-Marc Barr, qui me proposeront des petits rôles dans des téléfilms – que j'accepterai.

J'ai dix-huit ans, je devrais partir au service militaire, moi qui suis viscéralement antimilitariste, mais j'échappe à la punition grâce à la mort de Nicolas, ce frère que je n'ai pas connu. L'État considère que Nicolas est mort pour la France le 7 juin 1944, ce qui donne le droit à mon père de dispenser l'un de ses fils du service militaire. Il n'a eu à utiliser cette prérogative ni pour Thierry, réformé pour des problèmes de surdité, ni pour David, réformé pour des problèmes (passagers) de drogue, et c'est donc moi qui en bénéficie. Mon père m'explique alors que c'est d'autant plus justifié, et mérité, que je gagne correctement ma vie tout en respectant mon engagement de lui verser la moitié de mon salaire.

À l'opposé de l'esprit militaire, je regarde vers tout ce qui me semble incarner la liberté et, au tournant des années 1960-1970, c'est évidemment *Easy Rider*, le film de Dennis Hopper, qui porte le plus haut ma révolte et mon espoir. Le film retrace le voyage de deux copains sur leurs motos, transformées en choppers, à travers l'Amérique profonde. Un magnifique rêve de liberté d'un côté, de l'autre la bêtise et les conservatismes. La confrontation, d'une violence inouïe et propre à entretenir ma révolte, me replonge dans l'esprit de Mai 68. La raideur de mon père, l'aveuglement de nos professeurs, et sur les barricades notre désir d'en finir avec ce vieux monde puritain, intolérant et amer. Bouleversé par *Easy Rider*, je m'identifie à ses héros et j'achète ma première moto, une BSA 350cc monocylindre dont je peins aussitôt le réservoir et le garde-boue avant aux couleurs du drapeau américain.

Puis on me la vole, et honte à moi qui rêvais d'être un véritable biker à l'image de Peter Fonda et de Jack Nicholson, j'achète une banale Honda 250cc toute neuve. C'est avec cette moto, et cinq ou six potes plus ou moins motorisés, qu'à l'été 1971 je me pointe à Belle-Île-en-Mer pour y passer les vacances. Nous avons loué une maison pour une quinzaine de jours et j'ai pris soin d'emporter ma guitare. Nous n'avons aucun programme, si ce n'est l'envie de passer quelques nuits sur la plage à la belle étoile, et je ne me doute pas une seconde que ce séjour à Belle-Île va m'ouvrir les portes d'un monde dont je rêvais confusément sans rien en connaître et où je vais enfin trouver l'espace

pour m'exprimer.

Un matin, en me promenant sur le port, j'avise un beatnik dont la dégaine est à peu près la même que la mienne.

« Salut, camarade, t'as pas une cigarette ? »

La fraternité entre les jeunes n'est pas encore retombée depuis 68 et on se lie facilement.

Le gars m'offre une cigarette et on commence à discuter de choses et d'autres sous le doux soleil d'août, puis très vite de politique, et bien sûr d'amour.

« Ce soir, je lui dis, on fait une bouffe à la maison, une spaghettis-partie, si tu veux venir...

— Je suis avec mon frère et ma fiancée.

— Ben, venez tous les trois !

— D'accord.

— On mange vers 22 heures. »

Il s'appelle Patrick Dewaere, et il nous présente ce soir-là sa fiancée, Catherine Sigaux, dite Sotha, et son frère, Dominique.

On mange, on boit, on fume, et finalement je vais chercher ma guitare et on se met à chanter. J'entonne *Crève, salope !* qu'ils ne connaissaient pas et ils sont morts de rire. Du coup, j'enchaîne avec *La Révolution*, d'Évariste, *Philistins* du grand Brassens, d'autres encore, et on se quitte vers 5 heures du mat'.

« Quand tu rentres à Paris, passe nous voir, me dit Patrick Dewaere en partant. On joue dans un café-théâtre, le Café de la gare, à Montparnasse.

— C'est quoi un café-théâtre ?

— Un bistrot où tu peux boire un coup tout en assistant à un spectacle.

— Ah bon ! Alors, vous êtes comédiens ?

— Un peu, oui. On écrit des trucs et on les joue. Sotha écrit pas mal. Mais on est plusieurs, hein. Enfin, tu verras.

— D'accord, je passerai peut-être.

— T'es pas forcé, mais si ça te dit, t'es le bienvenu. »

De retour à Paris, un soir où je n'ai rien de mieux à faire, j'ai soudain l'idée d'aller les voir. Je retrouve Dewaere et Sotha, qui me présentent vaguement les autres membres de la troupe, un certain Coluche, une fille qui se fait appeler Miou-Miou, Romain Bouteille et,

surgissant de je ne sais où... Jean-Michel Haas ! Mon camarade Jean-Michel, du CRAC, le Comité révolutionnaire d'action culturelle de la Sorbonne, sans lequel je n'aurais pas connu Évariste ni créé mon indigne chansonnette *Crève, salope !* Nous nous serrons chaleureusement la main, et du coup je passe avec eux le reste de la nuit.

C'est ce soir-là, ou le lendemain, qu'ils me proposent, comme si ça allait de soi, de remplacer un certain Gégé qui me ressemble étonnamment : visage famélique, cheveux longs, pas plus épais qu'un sandwich SNCF.

« Gégé veut partir pour l'Amérique, il en a plein le dos de la France, m'expliquent-ils, toi, tu nous as bien plu avec tes chansons, alors si tu veux, on t'engage à sa place. »

Comédien, c'est ma vocation première, du moins c'est ce qu'il me semble, aussi j'hésite, mais je ne dis pas non.

« Je ne suis pas certain de savoir jouer.

— Je t'ai vu chanter devant deux cents personnes, c'est pas plus difficile, prétend l'homme du CRAC.

— T'es fait pour ça, dit Dewaere, ça se voit tout de suite. Reviens voir le spectacle pour t'en imprégner et quand Gégé s'en va, tu le remplaces.

— OK, je veux bien essayer. »

« Ce serait bien si ce serait tous les jours »

Un soir, le téléphone sonne à la maison. J'habitais encore chez mes parents et j'étais même en train de m'endormir après ma journée de boulot à la librairie.

C'est ma mère qui décroche.

« Ah non, il ne peut pas, s'excuse-t-elle, il est déjà en pyjama et au fond de son lit. »

Un instant, je suppose qu'elle parle de notre père et je replonge tranquillement dans les limbes.

Mais non, la porte s'ouvre doucement.

« Tu dors, mon chéri ?

— Ben non, tu viens de me réveiller.

— C'est une certaine Sotha, du Café de la gare. Elle voudrait que tu la rejoignes immédiatement. J'ai dit que tu étais déjà au lit, mais elle insiste... »

Ma mère n'a pas fini son petit laïus que j'ai déjà sauté dans mon jean.

« C'est bon, maman, j'y vais. Dis-lui que je serai là dans un quart d'heure, enfin non, vingt minutes. »

J'enfile mes bottes, une chemise, mon blouson, et je fonce sonner chez mon voisin du dessous, Jérôme, un vieux copain de l'école communale.

« Dis donc, tu veux bien m'emmener rue d'Odessa, au Café de la gare ?

— Tout de suite ?

— Dans la seconde, oui. Tu vas voir, ils sont géniaux, et là ils sont

dans la merde, ils ont besoin de moi de toute urgence. »

On saute dans sa Volkswagen. À peine arrivé rue d'Odessa, on m'entraîne vers les loges, on me balance mon costume, celui de Robin des Bois, et j'apprends que j'entre en scène dans cinq minutes, pas une de plus, car on est déjà très en retard et que le public commence à siffler.

Du personnage de légende, Romain Bouteille a tiré un anti-héros jusqu'ici incarné par Gégé dans une pièce intitulée *Robin des quoi ?* Sachant que je remplacerai un jour Gégé, j'ai vu la pièce une bonne trentaine de fois et je connais approximativement mes répliques. Si les choses se sont précipitées, ce soir-là, c'est que Gégé s'est engueulé avec Coluche et qu'il a claqué la porte du café-théâtre à l'entracte, cet enfoiré. D'où la panique de Sotha et son insistance à me faire sortir du lit.

Je ne m'en tire pas si mal et j'ai droit aux félicitations de toute la troupe. Gégé, lui, profite de son esclandre pour s'envoler le lendemain vers l'Amérique en m'abandonnant le rôle.

Ma nouvelle vie m'enthousiasme : toute la journée à la librairie, et le soir rue d'Odessa, dans la peau d'un Robin des Bois famélique qui court après sa légende. Ça me va bien, moi qui voudrais prendre aux riches pour donner aux pauvres, laver le monde de toutes ses injustices, de toutes ses iniquités, et qui n'ai rien fait d'autre jusqu'ici que hurler ma révolte sur les barricades et écrire des chansonnettes qui n'ont pas inversé le cours de l'histoire (mais injustement blessé mon père).

Nous jouons tous les soirs, et le spectacle terminé nous nous partageons la recette. Pour moi, ce sont deux cents balles qui tombent quotidiennement du ciel en plus de ma paie de libraire et que je craque aussitôt à La Coupole, au Rosebud ou au Procope dans des dîners qui se transforment en parties de rigolade autour de Coluche, de Bouteille et de Dewaere.

Combien de temps est-ce que je tiens le rôle ? Deux ou trois mois dans mon souvenir. Puis Gégé rentre d'Amérique, déçu et penaud, et je lui rends son costume de Robin des Bois. À regret, mais ce n'est pas dans ma nature de piquer la place d'un autre. Il n'empêche qu'une porte s'est ouverte et que l'histoire n'est pas finie puisque, deux ans plus tard, je retrouverai Coluche, devenu entre-temps l'étoile que l'on sait, et qu'il me portera bonheur sans même le savoir, m'ouvrant

d'autres portes vers cette vie d'artiste qui me semble la seule véritablement enthousiasmante.

En attendant, à la veille de mes vingt ans, les choses paraissent de nouveau bégayer. Je quitte la librairie, je ne joue plus au Café de la gare et, pris soudain de vertige devant le vide abyssal de ma petite existence, je pars pour Avignon où je sais pouvoir être hébergé par Madeleine Séchan, la sœur cadette de mon père, qui exerce dans cette ville le beau métier d'obstétricienne. J'imagine Avignon comme la capitale de l'art et des artistes, je me figure qu'on va m'ouvrir les portes des dizaines de petits théâtres qui émaillent les rues, mais dès les premières semaines, je suis profondément déçu. Avignon me semble une ville morte où les gens s'ennuient, où il ne se passe rien, et où de nouveau, « ma guitare sur le dos, comme un enfant perdu, je traîne mes sanglots ». Voyant cela, ma tante me donne le judicieux conseil de profiter de cette oisiveté pour apprendre à taper à la machine avec les dix doigts – puisqu'elle m'entend chaque soir frapper laborieusement mes poèmes à deux doigts, comme les gendarmes – et je m'inscris donc chez Pigier. Voilà tout ce que je rapporte de six mois à me morfondre dans la ville des Papes : une dextérité au clavier qui fera sourire tendrement mon père et me vaudra les félicitations de ma mère.

De retour à Paris, je vais traîner au Bréa, le bistrot des parents de mon pote Michel Pons, à l'angle des rues Vavin et Bréa. J'ai ma guitare sur le dos, je ne m'en sépare plus, ce que voyant Michel va chercher son accordéon. Nous aimons tous les deux le grand Bruant, les merveilleuses Fréhel et Piaf, Léo Ferré, Brassens, Bob Dylan, Hugues Aufray... Pourquoi ne pas reprendre certains de leurs titres et y glisser mes quelques chansons ? Et commencer à chanter sur le trottoir ? On verra bien ce que ça donne. De toute façon, je dois me bouger, je n'ai plus un sou et, si je n'avais pas le gîte et le couvert chez mes parents, je serais à la rue.

Je n'avais jamais sérieusement songé à devenir chanteur – *Crève, salope !* fut un accident, un élan du cœur inspiré par Évariste –, mais en revanche ma passion pour la chanson française, et de préférence révolutionnaire, remonte à l'enfance et à Brassens, je l'ai dit. De Brassens, je passe à Hugues Aufray, dont je suis un fan absolu à l'âge de quinze ans. En décembre 1967, je me tiens d'ailleurs au premier

rang de son public pour son récital à Bobino. Je lui ai même écrit une chanson, *La Balade du Sicilien*, que je compte lui offrir après le spectacle, en le coinçant à la sortie des artistes. Il arrive, mais, au lieu de se diriger vers moi, il entre à La Belle Polonaise, le restaurant situé juste en face de Bobino. Je lui emboîte le pas et je commande un café parce que je n'ai pas d'argent. Quand le garçon me l'apporte, je lui demande de remettre mon texte à Hugues Aufray que je regarde dîner de loin.

Une petite heure s'écoule, puis mon idole se lève enfin, et avant de sortir s'arrête devant moi :

« C'est vous qui avez écrit ça ? »

— Oui, monsieur.

— C'est une très jolie chanson ! »

Mais, disant cela, il me postillonne sur le nez un machin gros comme une bille, et moi je fais comme si je n'avais rien vu, rien senti, alors que lui-même doit le voir. Je suis gêné pour lui. J'aimerais le remercier, lui serrer la main, mais ce postillon me paralyse, de sorte que je reste planté là comme un débile.

« Eh bien, il faut continuer à écrire, vous avez du talent. »

Et là-dessus il s'en va, et moi je respire. Merci, monsieur Aufray, c'est la première fois qu'on me fait un compliment sur mon écriture.

Michel Pons rigole de mon histoire. N'empêche que le grand Aufray m'a félicité ! Et si j'avais *vraiment* du talent ? Et si j'étais un chanteur en herbe ? Un futur Brassens ? Un futur Bruant ? Qui sait ?

Nous démarrons en faisant la manche sur le trottoir, Michel à l'accordéon, moi poussant la chansonnette en m'accompagnant à la guitare. J'ai emprunté une de ses gâpettes d'ouvrier à mon grand-père Oscar et retrouvé la silhouette du Gavroche que j'étais en 68 sur les barricades – foulard rouge autour du cou, blouson, futa les pattes d'éléphant. Entre Gavroche et poulbot, prolongeant ainsi la légende du héros des *Misérables*, ou encore du Rémi de *Sans famille*, le magnifique roman d'Hector Malot. Nous ramassons un peu d'argent, mais surtout des sommations à décamper de la part des flics, sous prétexte qu'il est « interdit de faire la manche dans les lieux publics ». Ah bon ! Et depuis quand ? Pourtant, au temps de Victor Hugo... Mais on ne discute pas avec un flic, et c'est alors que me souvenant des Gitans de mon enfance, j'ai l'idée d'aller chanter dans les cours d'immeuble.

Ils déboulaient dans notre cour, rue Paul-Appell, flanqués d'un

véritable ours tenu en laisse, parents, grands-parents, marmots, tous jouant de quelque chose, violon, accordéon, harmonica, et à la fin, on leur lançait des pièces depuis nos fenêtres, et on applaudissait, et on criait : « Encore ! Encore ! », et en partant ils nous envoyaient des sourires et des baisers en promettant de revenir.

« Les cours d'immeuble, Michel. C'est là qu'il faut aller chanter. »

Nous revoilà dans mon périmètre, du côté de la porte d'Orléans. Les immeubles en brique de la ville de Paris, leur cour silencieuse, et soudain nous deux : quelques notes d'accordéon et ma voix qui s'élève, qui monte, qui monte... L'écho est magnifique, on se croirait au Châtelet, mais que va-t-on recevoir sur la tête : des tomates ou des pièces ?

Des visages surgissant aux fenêtres, perplexes d'abord, puis des sourires, bientôt quelques applaudissements, et des pièces, des pièces, des dix centimes, des vingt centimes, qui pleuvent d'un peu partout. Un jour, deux de dix centimes, enveloppées dans un petit papier soigneusement fermé par un scotch. J'ouvre, et à l'intérieur ces trois ou quatre mots de la main d'un enfant : « Ce serait bien si ce serait tous les jours. » Je l'ai longtemps gardé sur mon cœur, celui-ci, avant de le ranger dans mes trésors.

C'est désormais notre quotidien, chanter dans les cours d'immeuble, et le soir aux terrasses des cafés de Montparnasse. J'ai quelques chansons personnelles qui me valent des applaudissements, en tête desquelles *Hexagone*, qui rencontre un succès que je n'avais pas prévu.

Mais aussi *Camarade bourgeois* :

Camarade bourgeois,
Camarade fils à papa,
T'as vraiment pas l'air con,
Quand tu sors le dimanche
Ton petit complet-veston
Et ta chemise blanche.
Regarde-toi ah ah ah
Regarde-toi ah ah ah.

Camarade bourgeois,

Camarade fils à papa,
Je sais, ton père est patron,
Faut pas en faire un complexe,
Le jour d'la révolution,
On lui coupera la tête.
Regarde-toi ah ah ah
Regarde-toi ah ah ah.

Ou encore *Gueule d'Aminche* :

Écoutez ça, les aminches,
Les escarpes et les marlous,
C'est l'histoire d'un drôle de grinche,
Tronche d'amour, gueule de voyou.

C'est l'histoire triste et sordide
D'un gigolo d'la Vache-Noire
Qu'aimait d'un amour stupide
Une bourgeoise des boul'vards.

Depuis qu'il l'a dans la peau,
C'est plus l'marlou qu'j'ai connu
Y parle de s'mettre au boulot,
De plus traîner dans les rues.

Pour y offrir des dentelles,
Y renonce même au fric-frac,
Aux coups d'surin et d'semelles,
Aux combines et à l'arnaque.

Les escarpes et les marlous
Qui traînez su'l'macadam,
Faites-vous plutôt couper l'cou
Qu'd'en pincer pour une grande dame.

Et voilà qu'un jour, près du parc Montsouris, alors que je vais

rejoindre mon ami Michel, ma guitare sur le dos, j'entends qu'on me hèle :

« Hé, Renaud, où tu cours comme ça ? »

Je me retourne : Coluche !

« Tu te souviens de moi ? On a joué ensemble au Café de la gare.

— Bien sûr ! »

Entre-temps, Coluche a décollé. Il occupe désormais tout seul la scène du nouveau Café de la gare, rue du Temple, avec son « Histoire d'un mec ».

« Passe me voir ce soir, et ensuite on ira dîner. »

J'y vais, et j'ai à ce moment-là une idée à la con qui va pourtant m'ouvrir les portes du paradis. Au moins quatre cents personnes patientent dans la cour du Café de la gare en attendant qu'on veuille bien les faire entrer. Pourquoi ne pas venir chanter là tous les soirs avec mon pote Michel ? Si les gens aiment Coluche, il y a de grandes chances pour qu'ils nous aiment aussi.

Et ça marche ! Le public rigole, applaudit, et nous file trois sous. Mais trois sous multipliés par quatre cents, ça finit quand même par faire une somme.

Un jour, un type nous aborde :

« Ça fait deux ou trois soirs que je vous écoute. C'est sympathique ce que vous faites.

— Merci de venir nous le dire !

— Mon nom est Paul Lederman, je suis le manager de Coluche. Ça vous dirait d'intervenir en première partie de son prochain spectacle ?

— Faut voir, mais pourquoi pas ?

— À la rentrée prochaine, j'ouvre un nouveau café-concert. Coluche y tiendra la vedette, mais en première partie j'aimerais avoir de jeunes talents, jongleurs, imitateurs, musiciens... Vous y seriez très bien, j'en suis sûr.

— Si vous le dites !

— Tenez, voici ma carte. Appelez-moi quand vous avez un moment. »

Amoureux de Paname

À l'automne 1974, nous voilà au Caf'Conc', à deux pas des Champs-Élysées, en première partie de Coluche. Paul Lederman nous a baptisés Les P'tits Loulous et j'apparais sur scène dans ma tenue habituelle de Gavroche – un peu plus raffinée tout de même que sur les trottoirs parisiens : gâpette, veste en velours côtelé à la Aristide Bruant sur une salopette ou un pantalon à carreaux, et l'incontournable foulard rouge autour du cou pour ciseler l'ensemble. Dix minutes en tout et pour tout, ce qui nous permet au mieux d'interpréter trois ou quatre chansons que nous puisons aussi bien dans mon propre répertoire, qui s'étoffe au fil des jours, que dans celui de mes vénérables prédécesseurs.

Puis Michel Pons est appelé au service militaire et, ne m'imaginant pas sur scène sans son accordéon, j'annonce à Lederman que j'arrête.

« Comment ça, tu arrêtes ? Il n'en est pas question.

— Chanter *La Java bleue* ou *Le Dénicheur* sans accordéon, sûrement pas.

— Tu vas continuer, mais cette fois en interprétant tes propres chansons. Elles sont formidables, et tu n'auras besoin que d'une guitare. »

D'accord, je continue. Un guitariste remplace Michel, et ainsi nous restons Les P'tits Loulous, au pluriel.

Je chante *Hexagone*, *Camarade bourgeois*, *Le Gringalet*, *Gueule d'Aminche*, et une dernière qui va me suivre ma vie durant, *Société tu m'auras pas* :

Y a eu Dylan avant lui,
Après moi qui viendra ?
Après moi c'est pas fini.
On les a récupérés,
Oui mais moi on m'aura pas,
Je tirerai le premier,
Et j'viserai au bon endroit.

Un soir, tandis je quitte la scène, une jeune fille aux cheveux flamboyants me fait signe de la rejoindre à sa table. Je reconnais Dick Rivers à sa droite, mais je n'identifie pas l'homme qui se tient sur sa gauche. Je feins de ne pas comprendre, mais, comme elle insiste, je m'aventure à petits pas timides jusqu'à eux.

« Venez donc vous asseoir avec nous ! me lance-t-elle joyeusement en me désignant un siège.

— Merci, c'est très gentil. »

Moi, bégayant, les épaules rentrées – *Au secours, qu'est-ce qu'ils me veulent ?*

« Dites-moi, c'est de vous ces chansons ?

— Heu... lesquelles ?

— Celles que vous venez d'interpréter !

— Ah, oui, oui. Non, parce que normalement un copain m'accompagne à l'accordéon et dans ce cas je peux chanter du Fréhel, du Piaf...

— Mais ce que nous venons d'entendre, ce sont vos chansons ?

— Ben oui. C'est moi qui les écris quoi.

— Et la musique ?

— La musique est aussi de moi. Je fais tout, paroles et musique.

— C'est vraiment très bien. Et je ne vous le dis pas pour vous flatter, hein, ce n'est pas mon genre.

— Bon, merci.

— Attendez, ne partez pas tout de suite. Je me demandais une chose en vous écoutant : vous avez déjà pensé à enregistrer ?

— Un disque, vous voulez dire ?

— Bien sûr !

— On me l'a proposé, mais j'ai refusé. Moi, mon truc, c'est d'être comédien, la chanson, c'est juste comme ça, pour manger. »

Quelques semaines plus tôt, Paul Lederman m'a en effet suggéré d'enregistrer un 45 tours, et je lui ai fait la même réponse : sûrement pas, je veux être comédien, pas chanteur.

La jeune femme sourit.

« Qu'est-ce qui vous empêche de faire les deux, jouer et chanter ? Si vous avez la chance d'avoir tous les talents...

— Ouais, je vais y réfléchir.

— Non, vous allez passer nous voir ! Tenez, voici notre carte, on vous attend demain après-midi, ça ira ? On parlera tranquillement de tout ça. »

Je découvre alors qu'elle s'appelle Jacqueline Herrenschmidt, et que l'homme sur sa gauche est un certain François Bernheim. Tous les deux sont producteurs sous un petit label récemment créé : HB, pour Herrenschmidt et Bernheim.

Le lendemain, j'y vais à reculons. Pour ne rien arranger, leurs bureaux se trouvent avenue Franklin-Roosevelt, un quartier que je méprise alors du haut de ma grandeur insignifiante. Je pense que je vais subir l'humiliation de ma vie et que j'aurais mieux fait de les envoyer paître.

François Bernheim me voit venir, assis derrière son bureau.

« Ah, c'est bien, tu as pensé à prendre ta guitare.

— Je ne m'en sépare jamais. »

Jacqueline Herrenschmidt apparaît alors, souriante, comme à son habitude.

« Merci d'être venu. Eh bien, chantez-nous ce que vous voulez, nous sommes là pour vous écouter. »

Je leur chante mes quinze chansons préférées, sur les vingt-cinq ou trente que compte mon répertoire.

« Formidable ! dit-elle. Vraiment formidable ! »

Et lui :

« On va carrément faire un album, douze ou treize chansons.

— Un album ! Mais je n'ai pas de public, pas de musiciens ! Je n'ai aucune formation musicale, je ne sais même pas lire les notes, j'écris des paroles approximatives, d'instinct, comme je le sens...

— T'inquiète pas, on s'occupe de tout. On va faire un petit bijou.

— Pourquoi pas commencer par un 45 tours ?

— Toi, tu chantes, et nous on s'occupe du reste. D'accord ? Fais-

nous confiance, et tu vas voir ce que tu vas voir. »

L'après-midi même, ils me font signer un contrat sur lequel je ne préfère pas m'étendre tellement je risque de passer pour une bille en affaires (ce que je suis, même si j'ai fait des progrès depuis dans le calcul des pourcentages), et la question se pose alors de mon nom d'artiste, celui qui figurera sur l'album. Séchan, c'est notre nom, celui sous lequel mon père signe ses livres, et je ne veux pas impliquer cet homme que j'aime et admire infiniment dans cette aventure extravagante et aléatoire. Par ailleurs, on m'a suffisamment charrié à l'école avec ce drôle de patronyme – « Tu sèches encore, Séchan ? », etc., etc. – pour que je ne saisisse pas cette occasion de m'en défaire.

« Ce sera Renaud, je dis.

— Renaud tout court ?

— Oui, comme Antoine. »

Et à ce moment-là j'entends secrètement mon grand-père Oscar qui me chantait dans mon enfance : « Le roi Renaud de guerre revient / Tenant ses tripes dans ses mains / Sa mère est à la tour en haut / Qui voit venir son fils Renaud. » Si j'aime mon prénom, est-ce que ce n'est pas grâce à cette chanson ? Au souvenir d'Oscar (qui vient de mourir) et à cette façon détournée qu'il avait trouvée de me dire combien il m'aimait, combien je comptais pour lui ?

« Oui, je répète, ce sera Renaud. Renaud tout court. »

J'ai vingt-trois ans et je pénètre pour la première fois dans un studio professionnel, les studios Damiens, à Boulogne-Billancourt. Les musiciens sont là, dont Alain Weiss, le batteur de Johnny à l'époque, et Slim Batteux aux claviers. Je ne prends pas le truc très au sérieux, et d'ailleurs mes deux producteurs non plus qui ne me font aucune remarque, si ce n'est de ne pas trop forcer sur cet accent parigot dont j'abusais sur scène quand la chanson s'y prêtait.

J'enregistre évidemment *Hexagone* qu'on me réclame pratiquement chaque soir au Caf'Conc', *Camarade bourgeois*, *Société tu m'auras pas*, et une chanson qui, avec le temps, finira par donner son titre à l'album (paru sans titre, avec dessus mon seul prénom : Renaud), *Amoureux de Paname* :

Écoutez-moi, vous les ringards,

Écologistes du sam'di soir,
Cette chanson-là vaut pas un clou
Mais je la chante rien que pour vous,
Vous qui voulez du beau gazon,
Des belles pelouses, des p'tits moutons,
Des feuilles de vigne et des p'tites fleurs,
Faudrait remettre vos montres à l'heure.

Moi j'suis amoureux de Paname,
Du béton et du macadam
Sous les pavés ouais c'est la plage,
Mais l'bitume c'est mon paysage,
Le bitume c'est mon paysage.

L'album fait un bide retentissant et dépasse péniblement les deux mille exemplaires après six mois dans les bacs (« Tu vas voir ce que tu vas voir », m'avait dit François Bernheim. Je vois, merci !). Ici et là paraissent quelques articles, plus ou moins sympathiques. On n'apprécie qu'à moitié ma voix de fausset, mon accent titi parisien, mais on aime les paroles et tous les critiques s'accordent pour trouver que ce Renaud a bien de la chance d'avoir déniché un auteur-compositeur merveilleux du nom de Séchan... Chaque chanson est en effet signée sur la pochette « R. Séchan », et nul ne se doute encore que Renaud et Séchan ne font qu'un.

Fort de cette première gamelle, je tourne beaucoup dans les MJC, les maisons de la culture, et les cafés-théâtres de banlieue. On me réclame invariablement les trois mêmes titres : *Société tu m'auras pas*, *Camarade bourgeois*, et surtout *Hexagone* qui fait carrément un triomphe parmi le public adolescent des MJC. Trois chansons dans l'esprit de Mai 68, stigmatisant à la fois les égoïsmes de la classe dirigeante et la docilité du peuple de France que l'on anesthésie à coups de congés payés, de côtes-du-rhône et de voitures à crédit : « La bagnole, la télé, le tiercé, c'est l'opium du peuple de France, chanté-je dans *Hexagone*, lui supprimer, c'est le tuer, c'est une drogue à accoutumance. »

C'est encore *Hexagone* que l'on retient sur les ondes radiophoniques, parmi les treize titres de l'album. Et c'est d'ailleurs

cette chanson qui va me propulser sur une nouvelle scène parisienne.

Lucien Gibara, le patron de La Pizza du Marais, un café-concert qui commence à avoir une petite réputation, l'entend par hasard à la radio. Il appelle aussitôt le studio.

« Qui est cet artiste qui vient d'interpréter cette chanson pas possible où il est question du "roi des cons sur son trône" ?

— Ah, c'est un nouveau, Renaud. La chanson s'appelle *Hexagone*.

— Vous avez son téléphone ?

— Non, mais vous pouvez appeler sa maison de disques. »

Deux heures plus tard, j'ai Gibara au téléphone.

« Ça me plaît bien ce que vous chantez. Vous seriez d'accord pour venir passer une audition ?

— Pourquoi pas ? »

Il me reçoit le soir même. Je lui chante tous les titres de mon album, avec en prime *Crève, salope !* parce que nous avons parlé de 68 et des barricades et que tout cela semble beaucoup l'amuser.

« Fabuleux ! Vous avez un style. J'adore ! »

Il est conquis, et moi je n'en reviens pas trop de l'entendre me proposer aussi sec la scène de La Pizza du Marais à la rentrée de septembre de cette année 1975. Certes, j'ai fait trois ou quatre chansons en ouverture du spectacle de Coluche, mais vu l'échec de mon album je pensais m'en tenir désormais aux MJC.

Et ce n'est pas tout : je partagerai le spectacle avec Yvan Dautin, qui me fait pleurer de rire avec son humour à la Bobby Lapointe et sa chanson *La Méduse* : « La méduse de la plage de Saint-Malo / Fait du vélo sur la plage de Saint-Malo / Les coquillages et les crustacés / En ont assez de se faire écraser / Sous les rayons d'un vélo majuscule / Et d'une méduse qui vous tentacule. »

Dominique, Dominique, Dominique

Automne 1975. Je chante tous les soirs à La Pizza du Marais, devant un public parfois très clairsemé, mais Jean-Louis Foulquier m'a entendu et je le retrouve sur les ondes de France Inter pour son émission Studio de nuit. Foulquier est un dénicheur de talents, curieux de tout ce qui monte de la jeunesse, et je croise sur son plateau des chanteurs encore confidentiels mais qui ne vont pas le rester longtemps : Alain Souchon, Jacques Higelin, Bernard Lavilliers, ou encore Hubert-Félix Thiéfaine et Yves Duteil.

C'est grâce à Foulquier que des chansons comme *Hexagone* et *Camarade bourgeois* sont bientôt fredonnées jusque dans les coins les plus reculés de notre beau pays. C'est grâce à Foulquier que ma petite réputation grandit, ce que je peux constater en direct à La Pizza du Marais, où les gens affluent de plus en plus nombreux au fil des semaines.

Dans le même temps, je change de vie, et de style. Par une petite fiancée, dont le frère habite Argenteuil, je me mets à fréquenter les loubards de banlieue. Je délaisse les trottoirs de Montmartre et le folklore titi parisien de *Gueule d'Aminche* ou de *La Java sans joie* pour un vocabulaire plus actuel. Je ne dis plus une gisquette ou une gigolette, comme au temps du Gavroche de Victor Hugo, mais une gonze ou une meuf. Tandis que je découvre le verlan, j'échange mes fringues de poulbot contre le blouson de cuir et les santiags. J'ai vingt-trois ans, je rêve confusément d'être un petit voyou, influencé par ceux que je fréquente, tout en fondant d'émotion quand je croise un enfant triste ou une vieille dame. J'en arriverai même à commettre

un hold-up minable pour décrocher mon brevet de petit dur, honte à moi, chez de braves gens à peu près aussi pauvres que mes parents et auxquels je volerais en tout et pour tout une montre Kelton sans aucune valeur (mais dont j'aimerais aujourd'hui leur restituer son poids en or tant je me sens coupable).

En dépit du bide qu'a fait mon premier album, Jacqueline Herrenschmidt et François Bernheim me proposent d'en enregistrer un deuxième. Ils sont à la fois séduits par mon récital à La Pizza du Marais et sensibles à ce qu'on commence à murmurer autour de mon nom grâce à Foulquier. Ils se disent sans doute qu'ils ne se sont pas trompés sur moi, mais qu'ils ont eu raison trop tôt et que cette fois-ci ça pourrait marcher.

L'histoire de la chanson phare de ce second album, *Laisse béton*, commence un soir d'hiver alors que je suis invité à dîner chez François Bernheim, qui vit à cette époque avec Agathe Godard, célèbre chroniqueuse de la vie mondaine à *Paris Match*.

J'arrive chez eux très en retard, Bernheim est donc furieux.

« Tu fais chier, Renaud, les nouilles sont froides ! »

Et moi, qui n'en ai rien à foutre :

« Hé, laisse béton !

— Comment tu as dit, là ?

— J'ai dit : laisse béton. Laisse tomber, quoi...

— Ah, ça, c'est un titre de chanson ! »

Par la suite, François Bernheim est allé raconter partout qu'il était l'inspirateur, ou l'initiateur, de ma chanson. Que les choses soient claires : il n'a pas fait plus que de me lancer : « Ça, c'est un titre de chanson ! » Merci à lui quand même.

J'ai écrit *Laisse béton* tout seul, le lendemain ou le surlendemain, sur une table de bistrot, au milieu de ma bande de potes d'Argenteuil, et sur l'intérieur d'un paquet de Gitanes parce que je n'avais rien d'autre sous la main :

J'étais tranquille, j'étais peinarde,
Accoudé au flipper,
Le type est entré dans le bar,
A commandé un jambon-beurre,

Puis il s'est approché de moi,
Pis y m'a regardé comme ça :
T'as des bottes, mon pote, elles me bottent !
J'parie qu'c'est des santiags ;
Viens faire un tour dans l'terrain vague
J'vais t'apprendre un jeu rigolo
À grands coups de chaîne de vélo,
J'te fais tes bottes à la baston !
Moi j'y'ai dit : Laisse béton !
Y m'a filé une beigne, j'y ai filé une torgnole,
M'a filé une châtaigne, j'lui ai filé mes grolles.

L'autre chanson forte de l'album m'est inspirée par un braquage de banque qui a mal tourné. Je suis dans une bagnole empruntée à un copain, sur les Champs-Élysées, quand j'entends que les mecs viennent de se faire coincer par les flics rue Pierre-Charron, à deux pas de l'endroit où je me trouve. L'un aurait été descendu, l'autre serait blessé. Je fais demi-tour et j'y vais.

Sur place, je vois le type mort allongé sur le bitume, et l'autre qui pisse le sang dans le caniveau, mais qui respire encore. Ce qui me retient sur place, à ce moment-là, ce sont les commentaires des badauds, hallucinants de haine : « Encore des Arabes ! Ils ont leur compte et ils l'ont bien cherché ! Salauds ! Fumiers ! Des ordures pareilles, ça ne devrait pas avoir le droit de naître », etc., etc. Je me rappelle m'être dit que si les braqueurs n'avaient pas été dans cet état, cette foule les aurait lynchés.

En rentrant chez moi, ce soir-là, j'écris d'une traite *Les Charognards* :

Il y a beaucoup de monde dans la rue Pierre-Charron
Il est 2 heures du mat', le braquage a foiré,
J'ai une balle dans le ventre, une autre dans le poumon.
J'ai vécu à Sarcelles, j'crève aux Champs-Élysées.

Je vois la France entière du fond de mes ténèbres.
Les charognards sont là, la mort ne vient pas seule.
J'ai la connerie humaine comme oraison funèbre,

Le regard des curieux comme unique linceul.

Sur cet album figure également *Le Blues de la porte d'Orléans*, dont j'ai déjà parlé en évoquant mon enfance heureuse entre zone et bonbecs (« J'prends ma guitare et j'crie bien fort que je suis le séparatiste du XIV^e arrondiss'ment, oui, que je suis l'autonomiste de la porte d'Orléans »), façon de chambrer les autonomistes de tous poils. Et puis *Je suis une bande de jeunes*, chanson écrite avec François Bernheim, *Germaine*, *Adieu minette* et quelques autres titres.

Cette fois, je suis moins paumé quand arrive l'enregistrement en studio, j'ai même une idée assez précise de ce que je veux : un album plus acoustique que le premier, dont je n'avais pas aimé les arrangements et les synthétiseurs, quelque chose qui me ressemble, quoi, avec guitares, contrebasse, banjo, harmonica... On me laisse travailler avec les musiciens que j'aime, tels Jean-Jacques Milteau à l'harmonica, qui accompagne Eddy Mitchell, Patrice Caratini qui a joué avec Brassens, ou encore Alain Le Douarin, un musicien de Maxime Le Forestier. Et puis je chante mieux, tout simplement, parce que je commence peut-être à y croire vaguement, quand j'avais pris le premier album pour une sorte de gag sans lendemain.

Enfin, j'ai un titre pour ce deuxième vinyle : *Place de ma mob*. Un graffiti que j'ai découvert sur un mur lépreux, avenue du Maine, et devant lequel je me fais photographier assis sur une mob de coursier, le cageot bien en vue sur le porte-bagages. Sur la droite de la photo, on devine la silhouette d'une jeune femme : Dominique. Elle vient d'entrer dans ma vie (comme elle entre dans le cadre de la photo) et c'est un bouleversement monumental, car pour la première fois je prends la mesure de ce que signifie « tomber amoureux » (d'ailleurs, pourquoi dit-on tomber, plutôt que s'élever, monter, s'envoler ? Si vous avez une idée, dites-le-moi).

Je la croise une première fois à La Pizza du Marais. Puis une deuxième, une troisième, et chaque fois j'ai le cœur qui s'interrompt une seconde, de sorte que la tête me tourne et que je suis au bord de la syncope. Tellement séduisante, tellement belle, tellement bien gaulée... Le problème, je l'ai bien compris, c'est qu'elle est la femme de Gérard Lanvin, qu'ils débarquent toujours ensemble, lui aussi beau

comme un dieu avec son bandana autour du cou, son Perfecto, son jean moulant et ses bottes à bouts pointus. Ils sont l'un et l'autre comédiens, attachés à la petite troupe de La Veuve Pichard, un café-théâtre situé rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, à trois pas de La Pizza du Marais (où je me produirai bientôt d'ailleurs).

J'aime Lanvin sans le connaître, il me fascine par son allure, mais il est un rival pour mon amour naissant et je sens déjà poindre la culpabilité. Ce que j'ignore, c'est que Dominique est venue m'écouter chanter à La Pizza du Marais et qu'elle aussi en a eu le cœur retourné. Ce que j'ignore encore c'est que Gérard Lanvin et elle ne s'entendent plus trop bien, au point d'envisager de se séparer.

Un jour que nous nous retrouvons en même temps à La Pizza du Marais – Dominique, seule pour une fois, attablée dans un coin, et moi devant mon verre à l'autre extrémité de la salle –, une ancienne copine à moi s'approche de ma table.

« Tu vois cette femme, là-bas ?

— Oh, oui, je la vois infiniment, je ne vois qu'elle, du fond des yeux, du fond du cœur.

— Parce qu'elle m'a demandé comment tu étais comme mec.

— Ah bon ! Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que tu étais un amant extraordinaire, un artiste merveilleux.

— Vraiment ?

— Puisque je te le dis. »

Alors, j'appelle le barman, je commande deux coupes de champagne et je lui demande d'en porter une à Dominique. Quand elle tourne la tête vers moi, je lève mon verre à nous deux, et pour la première fois nous nous sourions.

Quelques jours plus tard, je la revois au bar de La Pizza, avec une de ses copines. Cette fois, c'est elle qui me fait signe, j'apprends que c'est son anniversaire et je commande de nouveau du champagne. Déjà timide au naturel, l'amour me rend cruellement maladroit, mais malgré tout je parviens à lui exprimer combien je suis troublé, bouleversé, et je sens bien qu'elle aussi est touchée.

Notre manège se poursuit ainsi jusqu'au soir où j'ose lui proposer de la raccompagner chez elle. J'ai tout prévu, emprunté une Mini Cooper à un de mes potes de la porte d'Orléans, vérifié que le siège du passager est propre, que la bagnole ne pue pas la chaussette sale, et je me suis garé tout près du café-théâtre, histoire que ma princesse n'ait

pas trop à marcher.

Elle est d'accord, elle veut bien que je la raccompagne. Et quand je propose que nous allions plutôt chez moi, elle est encore d'accord. J'habite alors un studio rue Pascal, dans le quartier des Gobelins, et c'est là que nous commettons l'adultère.

Jamais je n'ai éprouvé autant de plaisir à faire l'amour. Deux fois, trois fois, le lendemain, le surlendemain, les jours d'après... C'est donc comme ça quand on aime ? Le désir ne s'épuise jamais ?

Et c'est à ce moment que débarque de New York une petite Espagnole rencontrée trois ou quatre mois plus tôt. J'étais alors en terrasse du Bréa, le café de mon pote Michel Pons où je passais une partie de mes journées à glander, affublé d'une veste de cuir noir et d'une panoplie de cow-boy – un ceinturon de simili-cuir d'où pendaient deux pistolets d'enfant.

Elle s'était plantée devant moi.

« Bonjour ! Vous tournez un film ?

Cela dit avec un accent espagnol qui m'avait aussitôt enchanté.

— Non, non, je bois juste un verre.

— Mais vous portez toujours de faux pistolets ?

— Ah, pardon, oui, toujours. C'est mon style. Vous voulez boire quelque chose ? »

Le soir même, nous avons fait l'amour, et ainsi pendant trois jours, jusqu'à ce qu'elle reparte pour New York retrouver son fiancé. Nous avons alors entrepris de correspondre, des lettres de plus en plus enflammées, jusqu'à ce qu'elle décide de rompre ses fiançailles sans m'en avertir et de venir me rejoindre à Paris.

Seulement, entre-temps, j'ai rencontré Dominique... Quand Maria débarque avec ses deux grosses valises, prête à s'installer chez moi et persuadée de me faire la surprise du siècle, je l'ai donc déjà oubliée et la surprise est de taille, en effet. Elle reste là deux jours, avant de repartir pour New York en larmes, m'abandonnant à mon infamie et à l'immense bonheur de retrouver Dominique. Un salaud ! La quintessence du salaud ! Toute ma vie, je porterai la honte d'avoir brisé l'enthousiasme de Maria, qui avait commis l'imprudence d'aimer un cow-boy de pacotille.

Dominique entre donc dans ma vie avant la sortie de mon second album – qui lui est dédié, et bien avant que je connaisse le succès. Elle

y entre sur la pointe des pieds, toujours attachée à Gérard Lanvin et donc le cœur déchiré. Pendant toute une période, elle dort avec moi une nuit ou deux, puis retourne dormir avec Gérard, avant de revenir vers moi.

C'est un cauchemar, je l'aime plus que tout, et je ne supporte pas l'idée qu'elle soit dans les bras d'un autre, fût-il son mari. Je suis malade de jalousie et les soirs où elle n'est pas là je me réfugie dans le bistrot de Mme David, Au Rendez-vous des amis, à côté de La Veuve Pichard, le café-théâtre des Lanvin. Je me confie à Mme David qui nous connaît tous, qui voit Dominique et Gérard tous les jours et qui peut donc mesurer dans quel dilemme, dans quelle souffrance je me débats. Je lui répète que je suis fou de Dominique, que je préfère mourir que de la perdre, et elle a l'infinie bonté de m'écouter jusqu'à pas d'heure, de me nourrir, de m'abreuver.

C'est en repensant à ces soirées sans fin, où je m'abrutissais à la bière, que j'écirai quelques années plus tard *Manu*, cette chanson qui porte mon troisième prénom – Renaud Pierre Manuel :

Eh ! Manu rentre chez toi
Y a des larmes plein ta bière
Le bistrot va fermer
Pis tu gonfles la taulière
J'croyais qu'un mec en cuir
Ça pouvait pas chialer
J'pensais même que souffrir
Ça pouvait pas t'arriver
J'oubliais qu'tes tatouages
Et ta lame de couteau
C'est surtout un blindage
Pour ton cœur d'artichaut

Eh ! déconne pas Manu
Va pas t'tailler les veines
Une gonzesse de perdue
C'est dix copains qui r'viennent.

Ma gonzesse, celle que j'suis avec

Dès son premier passage à la radio, la chanson *Laisse béton* rencontre un succès phénoménal. Le 45 tours va se vendre à trois cent mille exemplaires, propulsant l'album dans le classement des meilleures ventes. Du coup, *Amoureux de Paname*, dont les ventes stagnaient à deux mille deux cents exemplaires, décolle à son tour. Ça y est, les deux albums se vendent, et *Place de ma mob*, désormais rebaptisé *Laisse béton*, va dépasser les cinq cent mille exemplaires.

J'ai l'intuition que les choses vont bouger la première fois que je chante *Laisse béton* sur la scène de La Pizza du Marais. L'album est encore inconnu, il va sortir dans les prochains jours, et je rode mes nouvelles chansons devant le public. Ce soir-là, après la fin du spectacle, Lucien Gibara entre comme un fou dans ma loge et il hurle :

« Toi, tu es une star ! Tu es la star de demain !

— Ah bon, tu crois ?

— Tu n'as pas vu la salle ? Les gens étaient fous ! Ta chanson, *Laisse béton*, c'est de l'or. Tu vas voir ce que je te dis. »

Gibara est le premier mec à prétendre que je suis une star. J'ai vingt-cinq ans, je cours après trois sous pour me payer mon sandwich et ma bière, je ne demande qu'à le croire, mais franchement j'ai des doutes.

Trois semaines plus tard, j'en ai déjà moins. *Laisse béton* passe en boucle à la radio, des journalistes qui ne connaissaient pas mon nom la veille font le siège pour m'interviewer et savoir qui je suis, d'où je viens, on m'invite sur toutes les radios, on m'accueille sur les plateaux de télévision, on me reconnaît dans la rue et, pour la première fois, on me demande des autographes.

Ça représente quoi, le succès, quand il te tombe si brutalement sur la tronche ? Seulement un peu d'argent pour améliorer ton quotidien, une sorte de coup de chance, comme de gagner au Loto. Au début, je ne vois pas plus loin. J'habitais un studio, un appart' minuscule où me retrouvait Dominique une nuit sur deux. Dominique, ma beauté, mon amour. Du coup, avec mes premiers droits d'auteur, j'achète un grenier en ruine dans le Marais, une suite de chambres de bonne en réalité, rue des Quatre-Fils, et j'entreprends aussitôt des travaux pour faire de cet endroit un loft magnifique que j'espère partager un jour avec ma princesse.

Puis je continue à tourner quelque temps dans les MJC avant de comprendre que je peux désormais prétendre à des salles de mille ou deux mille places. Et avec un orchestre, dorénavant, alors que jusqu'à présent je me produisais seul sur scène avec ma guitare.

Cet orchestre, d'ailleurs, je le rencontre grâce au succès de *Laisse béton*. Un jour, je reçois un coup de fil à la maison. Le type me dit : « Bonjour, je m'appelle Mourad Malik, j'ai un orchestre, on aime bien ce que vous faites, on aimerait vous accompagner sur scène. » Pourquoi pas ? je me dis. Deux jours plus tard, je vais à Meudon, et je rencontre la bande à Mourad Malik qui va devenir mon pote, mon poteau, mon confident, l'un de mes plus fidèles compagnons de joie et de misère. Ils ne jouent pas comme des dieux, mais je les aime immédiatement pour leur enthousiasme. Ils ont tous les instruments qu'il me faut, à part l'accordéon, si bien que je m'adjoins sur scène les services de Gilou, l'accordéoniste de Pierre Perret.

Premiers récitals dans des grandes salles, puis tournée en France, en Suisse, en Belgique. Au Printemps de Bourges, je suis ovationné et je n'en reviens pas.

Oui, mais Dominique. À force de venir chez moi, on commence à s'installer chez elle. Elle et Lanvin ne sont pas encore séparés, mais lui n'est plus là. Il habite maintenant chez Coluche dont il est à la fois le complice et le secrétaire particulier. Coluche, qui est également mon pote, et chez lequel je croise donc Gérard Lanvin.

Je commence à croire que Dominique pourrait être ma femme, complètement ma femme, et plutôt que d'aller noyer mon chagrin au Rendez-vous des amis, sur l'épaule de Mme David, j'essaie de convaincre ma beauté de me rejoindre en juillet sur mon île bénie de

Patmos, en Grèce. « Ton île dont tu me parles tout le temps », dit-elle, avec l'air de ne pas vouloir y toucher.

J'ai découvert Patmos quelques années plus tôt, grâce à mon frère Thierry qui m'avait conseillé de l'y rejoindre. À l'époque, je travaillais à la librairie, je courais après le fric et je débarque donc sur l'île à 2 heures du matin après trois jours d'auto-stop, de Paris jusqu'à Brindisi, en Italie, la traversée sur le pont du ferry, et autant de nuits sans sommeil. J'erre dans les rues à la recherche de mon frère, mon sac et ma guitare sur le dos, la totale beatnik-routard quoi, et comme je ne le trouve pas, je finis par m'effondrer sur une terrasse, enfoui dans mon sac de couchage. Au premier rayon de soleil, j'ouvre un œil, et qu'est-ce que je découvre, posés là près de mon visage ? Une tasse de café et un verre d'eau ! L'hospitalité grecque qui n'a jamais cessé de me bouleverser. Un peu plus tard, je frappe à la porte de la maison pour remercier, et je tombe sur une vieille dame, habillée tout de noir, qui me conduit à un robinet d'eau dans un jardin qui déborde de bougainvilliers. Je me débarbouille, je la remercie, et ainsi commence mon histoire d'amour avec Patmos, île sur laquelle je vais retourner trente années durant.

Dominique se fait prier, oui, de peur sans doute d'être déçue. C'est vrai que lorsqu'on s'attend à découvrir le paradis...

« Bon, d'accord, finit-elle par lâcher, je te rejoins le 20 juillet. »

Je suis fou amoureux et l'attendre cette nuit-là, au bistrot du port, reste comme l'un des plus beaux moments de ma vie. Simplement l'attendre, rêver d'elle, être rempli d'elle, ne pas y croire et savoir cependant que dans quelques heures elle va m'apparaître. Si Dieu le veut, si la terre ne tremble pas entre-temps, si son bateau ne coule pas, si, si, si...

Je me souviens d'avoir deviné les lumières du paquebot aux environs de minuit, il arrivait du Pirée. Je me souviens de l'avoir vu entrer dans le port, se livrer aux manœuvres d'amarrage, et avoir cru que mon cœur allait se rompre quand je l'ai aperçue, elle, descendant la passerelle. Sa silhouette, sa grâce. Puis à son tour elle m'a vu et elle a couru se jeter dans mes bras. C'est une nuit inoubliable qui continue de me tirer des larmes près de quarante années plus tard.

Au retour, j'écris ma première véritable chanson d'amour : *Ma gonzesse*, dédiée à Dominique, bien sûr, où tout est dit de notre

intimité pour peu qu'on lise entre les lignes, ou plutôt les vers. Cette chanson, qui va donner son titre à mon troisième album, initie mon entrée dans cette poétique familiale douce et tendre qui me fera écrire bientôt *Mistral gagnant*, ou *Morgane de toi*.

Malgré le blouson clouté
Sur mes épaules de velours,
J'aimerais bien parfois chanter
Autre chose que la zone,
Un genre de chanson d'amour
Pour ma p'tite amazone,
Pour celle qui, tous les jours,
Partage mon cassoulet.
Ma gonzesse,
Celle que j'suis avec.
Ma princesse,
Celle que j'suis son mec.

Faut dire qu'elle mérite bien
Qu'j'y consacre une chanson,
Vu que j'suis amoureux d'elle,
Un peu comme dans les films
Où y a tout plein de violons
Quand le héros y meurt
Dans les bras d'une infirmière
qu'est très belle et qui pleure.

J'aimerais bien, un d'ces jours,
Lui coller un marmot.
Ah ouais, un vrai qui chiale et tout
Et qu'a tout l'temps les crocs.
Elle aussi, elle aimerait ça,
Mais c'est pas possible.
Son mari, y veut pas.
Y dit qu'on est trop jeunes.

Ben oui, j'aimerais un enfant de Dominique, mais j'imagine que

son mari... En attendant, je me moque gentiment de nous trois, plaçant Lanvin dans le rôle du père Fouettard.

Cet enfant, j'en rêve la nuit, et j'en arrive même à lui écrire une chanson, *Chanson pour Pierrot*, huitième titre de l'album, qui remportera bientôt le premier prix au Festival de Spa, en Belgique :

Depuis l'temps que j'te rêve,
Depuis l'temps que j't'invente
Ne pas te voir, j'en crève,
Mais j'te sens dans mon ventre.
Le jour où tu t'ramènes,
J'arrête de boire, promis
Au moins toute une semaine.
Ça s'ra dur, mais tant pis.

Pierrot,
Mon gosse, mon frangin, mon poteau
Mon copain, tu m'tiens chaud,
Pierrot.

Dans un coin de ma tête
Y a déjà ton trousseau :
Un jean, une mobylette,
Une paire de Santiago.
T'iras pas à l'école,
J't'apprendrai des gros mots,
On jouera au football,
On ira au bistrot.

Dominique est la première femme que je présente à mes parents, que je conduis avenue Paul-Appell, dans cet appartement à présent silencieux car les six oisillons se sont envolés. Et mes parents l'accueillent comme leur fille, mon père austère mais néanmoins souriant, avenant, ma mère débordante de tendresse. Je n'ai jamais rompu avec eux, en dépit de nos désaccords, de nos affrontements parfois violents, et à l'instant où j'entends mon père me féliciter de me découvrir en présence d'une jeune femme aussi sensible et raffinée, je

me remémore l'une des scènes familiales les plus terribles qui nous ont opposés. J'ai seize ou dix-sept ans, une fois de plus mon père me reproche de porter les cheveux trop longs, de ne rien apprendre au lycée, d'être bon à rien, de me préparer un avenir catastrophique, et comme ma mère semble lui donner raison, j'explose soudain et je leur lance au milieu du repas :

« Vous n'êtes vraiment que des cons !

— Quoi ! Qu'est-ce que tu as dit ? »

Mon père est blême.

« File dans ta chambre ! Je ne veux plus te voir à table ! »

Je ne demande pas mon reste et cours m'y réfugier.

Mais une minute plus tard, je reconnais son pas, et la porte s'ouvre comme sous l'effet d'un typhon :

« Comment oses-tu nous insulter, petit merdeux ! Comment oses-tu ! »

Il est hors de lui, les traits déformés par la colère. J'ai le temps de voir son regard, devenu fou, parcourir le décor de ma chambre. Et soudain il sait ce qu'il cherchait, il s'empare de ma guitare, la brandit par le manche et l'abat sur mes jambes. Mais une fois ne suffit pas à épuiser sa rage, et il recommence, recommence, jusqu'à ce que l'instrument éclate en morceaux. Alors, enfin revenu à la raison, il jette le manche contre un mur et disparaît.

Durant toute mon adolescence, j'ai désespéré mes parents, j'en suis bien conscient, et mon père plus que ma mère. Lui ne pouvait pas envisager qu'on réussisse sa vie en suivant un autre chemin que le sien, tandis qu'elle, si, comme si elle avait une forme de confiance aveugle en moi.

Quand je leur présente Dominique, le succès de *Laisse béton* est bien là, on commence à parler de moi sur toutes les radios, j'ai payé mon appartement avec mes droits d'auteur (honnêtement gagnés), je porte toujours les cheveux longs et n'ai rien renié de ce que je prétendais être à dix-sept ans – « T'iras pas à l'école », viens-je d'ailleurs d'écrire dans ma *Chanson pour Pierrot* –, et cependant mon père n'a pas un mot pour convenir que je ne me débrouille pas si mal finalement, comme si, au fond, il continuait de ne me croire aucun avenir. Ma mère, en revanche, me complimente et, en bonne fille de communiste, elle me dit combien elle aime mes chansons les plus engagées, comme *Hexagone*, *Camarade bourgeois* ou *Les Charognards*.

Ce troisième album, *Ma gonzesse*, connaît un beau succès (il se vendra à cinq cent cinquante mille exemplaires) et je suis en pleine tournée, à Belfort, quand Dominique et moi concevons enfin cet enfant tant espéré. Elle me rejoint pour une seule nuit, le 19 novembre 1979 à l'hôtel Mercure, où nous faisons l'amour ô combien passionnément. Neuf mois plus tard, le 9 août 1980, naîtra Lolita, sous le signe du Lion. Conçue dans la ville du Lion de Belfort, l'œuvre magistrale d'Auguste Bartholdi dont la réplique miniaturisée trône au beau milieu de la place Denfert-Rochereau, dans le XIV^e arrondissement, celui de mon cœur, Lolita ne pouvait pas être d'un autre signe.

Entre l'ombre et la lumière

Pendant que le ventre de ma princesse s'arrondit, tout me semble magnifique et lumineux d'un seul coup. Ce sont des semaines d'un bonheur intense. Je suis follement amoureux de Dominique et c'en est fini des incertitudes et des déchirements, puisque Gérard et elle ont décidé de divorcer et se sont séparés amicalement.

D'ailleurs, au moins trois fois par semaine, nous nous retrouvons tous chez Coluche pour dîner. Gérard et moi sommes devenus potes et Coluche, qui adore Dominique, surveille de près sa grossesse. Un soir, alors qu'elle entre dans le sixième mois, il la regarde un bon moment, puis il dit soudain en pointant son ventre du doigt :

« C'est une fille que tu attends, Dominique. Je suis certain que c'est une fille.

— Comment peux-tu en être sûr ? rétorque-t-elle. Tu te prends pour un devin ?

— Tu peux me croire, vous aurez une fille. Vous pouvez même commencer à chercher son prénom. »

Pour moi, ce moment est un tournant. Mon enfant, jusqu'ici, c'était un garçon, c'était le petit Pierrot de la chanson, et d'un seul coup je me mets à rêver que cet enfant soit une fille. *Nom de Dieu, mais ça serait merveilleux* – tout bas, dans ma tête. Pas une seconde je ne l'avais imaginé.

Alors, je commence à dire partout que je vais avoir une fille, après avoir parlé d'un garçon, et les copains sont gentils, pas contrariants : « Formidable ! Une petite fille, elle viendra sur tes genoux, tu la prendras par la main. Un garçon, ç'aurait été différent, tu en aurais fait un petit loubard à ton image, un petit cow-boy, tandis qu'une fille,

ce ne sera que de la douceur, de la tendresse. » Voilà, c'est bien ce que je disais, depuis que le ventre de Dominique s'arrondit, nous avons la grâce, le monde entier nous aime et tout me semble magnifique et lumineux.

Coluche ne se trompait pas, et c'est encore lui qui débarquera un soir à la maison, après la naissance de Lolita dont il était le parrain, pour nous faire cette demande que je refuserai :

« Si Dominique et toi vous disparaissiez, je veux être le tuteur de Lolita. Pas seulement son parrain, mais officiellement son tuteur, celui qui l'aimera et l'élèvera. Alors j'ai préparé un papier et je voudrais que vous acceptiez tous les deux de le signer. »

Un moment, nous en resterons sans voix. Comment signer un engagement sur l'éventualité de notre mort ? Sur la possibilité que Lolita se retrouve un jour orpheline ? Même venant d'un parrain aussi plein d'amour et de gentillesse, cela m'a semblé comme un défi lancé à la fragilité de la vie, à la mort que l'on sait rôder sans cesse, et je me suis entendu dire non.

« Non, Coluche, je comprends et ça me touche. Mais je ne signerai aucun papier de ce genre. »

Curieusement, c'est durant cette période bénie que je reviens à des chansons plus sombres, en rupture avec la tendresse exprimée dans l'album *Ma gonzesse* qui contenait des titres tels que *J'ai la vie qui m'pique les yeux*, *Chanson pour Pierrot*, ou encore, bien sûr, *Ma gonzesse*. Je suppose que, tiraillé entre l'accomplissement d'un rêve de famille avec Dominique et le plaisir que j'éprouve à passer des soirées au bistrot avec mes potes, mon cœur ne cesse de balancer, et je fais vivre dans mes chansons ce que la vie m'accorde ou me refuse momentanément. En réalité, je ne saurais pas trop dire, si ce n'est que les textes me viennent sur des images qui me traversent soudain, sur des sensations, des émotions intenses, et qu'aussitôt je me mets à écrire, sur la nappe du restaurant, ou sur mon paquet de cigarettes. Voilà, j'essaie d'attraper très vite ce qui me vient, et ne me demandez pas d'où ça vient, ni pourquoi.

Avec *Marche à l'ombre*, qui va me donner le titre de ce quatrième album, je m'inscris donc dans la continuité de *Laisse béton*. De nouveau dans un bar, le narrateur voit défiler une galerie de personnages – un baba cool, une petite-bourgeoise, un punk, etc. –

qu'il vire en quatre vers appelés à devenir une sorte de gimmick chez mes copains d'Argenteuil :

Et j'lui ai dit : Toi, tu m'fous les glandes,
Pis t'as rien à foutre dans mon monde,
Arrache-toi d'là, t'es pas d'ma bande,
Casse-toi tu pues, et marche à l'ombre !

Quatre ans plus tard, Michel Blanc m'empruntera ce « Marche à l'ombre », qui claque comme un slogan, pour le titre d'un film qu'il tournera avec Gérard Lanvin.

Dans mon HLM, autre chanson phare de l'album, s'inscrit, elle, dans la continuité d'*Hexagone*, dressant en six minutes le portrait d'une France sans rêves, aigrie et sans cœur, où chacun poursuit sa pitoyable obsession : au rez-de-chaussée, une espèce de barbouze qui surveille les entrées et tire sur tout ce qui bouge, « c'est vous dire s'il est con ! » ; au premier, un jeune cadre dynamique qui n'aime pas les enfants, « c'est vous dire s'il est triste ! » ; au deuxième, une bande d'allumés qui ne paient pas leur loyer et qui écrivent à *Libé* quand les huissiers déboulent, « c'est vous dire s'y sont cool ! » ; au troisième, une espèce de connasse qui bosse dans la pub et qui ne veut pas d'enfants parce que ça fait vieillir, elle l'a lu dans *L'Express*, « c'est vous dire si elle lit ! » ; au quatrième, celui que les voisins appellent « le communiste » et que tout l'immeuble soupçonne à chaque nouveau graffiti dans la cage d'escalier, « n'empêche que "Mort aux cons", c'est moi qui l'ai marqué, c'est vous dire si j'ai raison ! », etc.

Et en ponctuation de ces portraits, ce refrain que le public reprendra bientôt avec moi dans mes concerts :

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la même du huitième, le hasch, elle aime !

On est à la fin des années Giscard, la France ronronne et s'emmerde, enkystée dans ses égoïsmes, je vois ça, comme si Mai 68 n'avait servi à rien, et j'écris l'une de mes chansons les plus violentes : *Où c'est que j'ai mis mon flingue ?*

C'est pas demain qu'on m'verra marcher
Avec les connards qui vont aux urnes,
Choisir c'lui qui les f'ra crever.
Moi, ces jours-là, j'reste dans ma turne.
Rien à foutre de la lutte des crasses,
Tous les systèmes sont dégueulasses !

J'peux pas encaisser les drapeaux,
Quoiqu'le noir soit le plus beau.
La Marseillaise, même en reggae,
Ça m'a toujours fait dégueuler.

Les marches militaires, ça m'déglingue
Et votr'République, moi j'la tringle,
Mais bordel ! Où c'est que j'ai mis mon flingue !

Pour l'enregistrement, je quitte la bande de Mourad Malki (mais pas Mourad, mon ami), pour travailler avec les musiciens hyper talentueux des studios Ramsès qui jouent déjà ensemble dans les groupes déjantés et magnifiques Au bonheur des dames et Odeurs. C'est Thomas Noton, mon ami et directeur artistique, qui me les présente : Jean-Philippe Goude au piano ou au clavecin, Alain Ranval et Laurent Gaspéris aux guitares, Amaury Blanchard à la batterie, et beaucoup d'autres, je ne peux pas tous les nommer, mais qu'ils soient tous remerciés.

L'album *Marche à l'ombre* rencontre un plus grand succès encore que le précédent (il dépassera le million d'exemplaires), me propulsant en quelques mois dans la cour des grands où jamais je n'aurais imaginé me retrouver un jour, moi qui ai démarré sur le trottoir avec une mauvaise guitare et l'accordéon de Michel Pons. Et tandis que j'interprète mes chansons assassines – Docteur Jekyll et Mister Hyde –, je prépare avec Dominique notre mariage et l'arrivée quasi simultanée de notre enfant.

Dominique et Gérard Lanvin divorcent au printemps 1980, alors que ma princesse est bien enceinte, ce qui laissera penser au juge que Lanvin est un sacré salaud d'abandonner sa femme dans cet état, avant

que le visage radieux de Dominique n'introduise soudain comme un doute en lui : et s'il y avait un amant dans l'affaire ? Gagné, monsieur le juge, c'était moi l'amant et le père du petit trésor qui se cachait sous la robe.

Dominique et moi nous marions le 1^{er} août de cette même année 1980 et, huit jours plus tard, Lolita vient au monde. Pour son faire-part de naissance, nous parodions la couverture d'un polar de la série noire, évidemment titré *Lolita*, avec ce texte : « Personne ne s'y était trompé : quand Dominique et Renaud s'étaient mariés en loucedé, tranquilles peinarde, le 1^{er} août 1980, tout le monde avait flairé l'embrouille. [...] Le 9 août 1980, à midi précis, soit huit jours plus tard exactement, de cette union naissait LOLITA, Salomé, Floriana. C'était la Saint-Amour, il faisait beau, et le monde ignorait que 2,98 kg de graine de rebelle venaient de pousser. Ça allait faire très mal. »

Le 10 mai 1981, François Mitterrand est élu président de la République. Moi, j'ai soutenu la candidature de Coluche au premier tour, par amitié, puis celle de Mitterrand au second, et je suis profondément heureux que la gauche revienne enfin au pouvoir, et en particulier le Parti communiste, puisque des ministres communistes siègent dans le premier gouvernement dirigé par Pierre Mauroy. Je ne sais pas encore grand-chose de François Mitterrand, qui va devenir, au fil des années, un homme que je vais apprendre à aimer, que je vais adorer finalement, au point de correspondre avec lui et de lui pardonner ses plus grosses conneries.

Si je me revendique plutôt anarchiste, j'ai secrètement une tendresse particulière pour le Parti communiste. Parce que nous venons de là, nous, les Mériaux, gens du Nord, fils et petits-fils de mineurs. Jamais je n'oublie que par mon grand-père, Oscar Mériaux, par ma mère, Solange Mériaux, je suis à moitié de là-bas, enfant des corons et des premiers militants communistes qui rendirent leur fierté aux gueules noires dans les années 1920. Enfant du quotidien *L'Humanité*, également, créé par le grand Jaurès. Oui, secrètement, je suis fier d'appartenir par Oscar à cette belle et généreuse famille des communistes, même si les partis d'aujourd'hui, à Paris comme à Moscou, ne soulèvent plus guère mon enthousiasme.

C'est d'ailleurs durant ce tournant que vit la France, comme

ramené par les événements à mon histoire familiale, que j'écris *Oscar*, en l'honneur et en mémoire de mon grand-père.

L'avait fait 36 le Front populaire
Pi deux ou trois guerres pi Mai 68
Il avait la haine pour les militaires
J'te raconte même pas c'qu'y pensait des flics
Il était marxiste tendance Pif le chien
Syndiqué à mort inscrit au Parti
Nous traitait de fainéants moi et mes frangins
Parc' qu'on était anars tendance patchouli
Il était balaise fort comme un grand frère
Les épaules plus larges que sa tête de lit
Moi qui suis musclé comme une serpillière
Ben de c'côté là j'tiens pas beaucoup de lui.

« Le succès de mon fils me tue »

En ce début des années 1980, je suis un homme comblé, amoureux d'une femme qui me le rend largement, bouleversé par chacun des sourires de notre petite fille, plébiscité par un public de plus en plus nombreux. Et riche, même si je n'ai jamais cherché à l'être. Suffisamment riche, en tout cas, pour que l'argent ne soit plus un souci.

Et pourtant, un soir chez Coluche, un événement tout à fait imprévisible va me prouver que j'attends de la vie quelque chose de plus, ou quelque chose de différent. Nous dînons cette fois-là avec Alain Pellet, bassiste dans l'orchestre de Coluche, et sa fiancée Doudou. Ils racontent qu'ils sont en train de se faire construire un bateau et qu'ils vont partir faire le tour du monde à la voile. Ils ne connaissent rien à la mer, mais ils sont en train d'apprendre et ils sont confiants : ils démarreront modestement et petit à petit ils acquerront le pied marin.

Quelle mouche me pique soudain ?

« Nous aussi, on va se faire construire un bateau et partir ! »

Je m'entends le dire, alors que deux heures plus tôt je n'y pensais pas. Et dans mon enthousiasme, je tape du plat de la main sur la table.

Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que je cherche à fuir ? Je le devine confusément de retour chez nous, revoyant mon emballement soudain pour la solitude en famille sur un bateau – loin des côtes, loin des foules. Voilà, oui, *la foule me fait peur*. C'est la première fois que je parviens à me le formuler si clairement. Je suis un chanteur populaire, on m'offre des salles de plus en plus grandes, j'inaugurerai bientôt le Zénith de Paris (plus de six mille places)... et j'ai peur de la foule !

Pourtant, je suis incroyablement touché par ses manifestations d'amour, ses applaudissements, ses « Renaud on t'aime », les milliers de lettres que je reçois chaque semaine, les demandes d'autographes, de photos. Oui, mais au fond de moi j'imagine que tout cela pourrait se retourner du jour au lendemain et que ces milliers de visages souriants pourraient parfaitement se métamorphoser d'un seul coup en autant de masques de haine et de colère. Plus il y a de personnes réunies dans un seul espace, plus s'estompe la capacité de chacun à penser, à raisonner. Une foule, c'est un seul cœur qui bat, une seule intelligence en marche, et c'est effrayant quand on prend le temps d'y songer. Certes, mais pourquoi est-ce que je me figure que ces gens qui m'aiment et me le hurlent pourraient soudain me haïr et me condamner ? Je ne sais pas, c'est une peur obscure que je porte en moi, et c'est bien cette peur qui me pousse à fuir le monde dans mon rêve soudain de bateau. Je n'ai même pas trente ans, cinq années seulement se sont écoulées depuis la sortie de mon premier album, et on dirait déjà que je n'en peux plus du succès. Pourtant, c'est bien au succès que je semble désormais condamné, à voir l'accueil réservé à *Marche à l'ombre*, mon quatrième album. Alors où aller ? Que décider ? Cette nuit-là, je m'endors à 6 heures du matin, dans un trouble profond, en me disant que la vie décidera pour moi.

Dominique me suit, Dominique semble mieux comprendre que moi tout ce qui me traverse. Si je ressens le besoin de partir sur un bateau avec elle et Lolita, il faut que je le fasse. Je dois m'écouter, prendre soin de moi. C'est une condition pour que nous soyons heureux tous les trois. Un voilier, elle n'a aucune idée de ce que c'est, elle ne s'intéresse pas trop à la mer, mais elle aimera, c'est sûr, et nous ferons ce tour du monde, et le silence et la solitude me guériront de mes angoisses, et je rapporterai de ce grand voyage des chansons qui me réconcilieront avec les foules. Dominique semble posséder tout ce qui me manque : l'équilibre, la sérénité et la lucidité, quand moi je passe en un instant de la gaieté à l'infinie tristesse, quand je me laisse influencer et suis capable, sur un coup de tête, de prendre une décision qui engage ma vie. Fière et déterminée, en bonne fille de sa Corse natale – nom de jeune fille : Quilichini –, Dominique a l'intelligence des situations et des gens, de sorte que j'apprends à me reposer sur elle.

Durant quelques semaines, je rêve de m'offrir une goélette Schpountz, je rends visite à son architecte, mais même riche comme je le suis devenu, elle est très au-dessus de mes moyens. Alors, je décide de me faire construire ce genre de bateau-là, mais en aluminium plutôt qu'en bois, et après avoir avalé une tonne de bouquins, je passe commande d'un voilier de quatorze mètres dont je vais suivre la construction durant des mois, la tête pleine de mon rêve d'ailleurs et de solitude.

Dans le même temps, j'enregistre mon cinquième album, *Le Retour de Gérard Lambert*, toujours avec la merveilleuse bande des studios Ramsès : Ranval, Goude, Blanchard, etc.

L'une de mes chansons préférées, sur cet album, est peut-être *Banlieue rouge* qui dit assez bien, avec le recul, dans quel écartèlement je me retrouve entre la construction de mon yacht d'un côté, et de l'autre mon attachement viscéral à la banlieue et ma tendresse pour ceux qui y survivent dans le dénuement (celui qu'ont connu mon grand-père Oscar et ma mère durant toute son enfance) :

Elle habite quelque part
Dans une banlieue rouge
Mais elle vit nulle part
Y a jamais rien qui bouge
Pour elle la banlieue c'est toujours gris
Comme un mur d'usine comme un graffiti.

Elle a cinquante-cinq ans
Quatre gosses qu'ont mis les bouts
Plus d'mari pas d'amant
Et pi quoi des bijoux ?
Y a bien qu'son poisson rouge
Qui lui cause pas de soucis

Encore que y a des nuits
Quand elle l'entend qui bouge
Elle s'lève pour aller l'voir
Des fois qu'y s'rait parti
Après c'est toute une histoire

Pour s'endormir ouallou !
Elle essaie Guy Des Cars
Mais elle comprend pas tout.

Quant à Gérard Lambert, double ironique et taquin de Gérard Lanvin, déjà présent dans l'album *Marche à l'ombre*, il fait donc son retour dans ce dernier pour une nouvelle aventure un peu minable, mais bien dans son style :

À travers l'essuie-glace y en a qu'un qui fonctionne
Y voit la pluie qui tombe sur le périphérique
L'a raté la sortie le v'là dans l'bois d'Boulogne
L'est complètement paumé dans ce lieu maléfique.

Commence à paniquer pi surtout y s'énervé
Il avait un rancart à Paris avec une meuf
S'il arrive à la bourre il a perdu l'affaire
Y manquerait plus qu'y s'fasse arrêter par les keufs.

Lanvin m'en a voulu d'en remettre une couche :
« Tu as brisé ma carrière avec ta chanson à la con, tu m'as pris
comme modèle pour ce petit voyou criminel.
— J'aime bien rigoler, Gérard, tu sais bien.
— Ben moi ça ne me fait pas rire. T'es qu'un enfoiré ! »
Aujourd'hui, le temps a passé. Gégé m'a pardonné. Ouf ! Merci
mon Dieu.

Ce nouvel album dépasse le précédent et m'ouvre l'année suivante les portes de l'Olympia. De mon récital, il sera enregistré un album live, *Un Olympia pour moi tout seul*, qui se vendra à cinq cent mille exemplaires.

Rien ne semble pouvoir entraver un succès qui m'a échappé depuis longtemps. Qui aurait parié trois bonbecs sur mes petits poèmes écrits en travers de cahiers d'écolier et mis en musique avec une guitare à deux balles dont je n'aurais même pas su nommer les notes ? Sûrement pas mon pauvre père, qui semble abasourdi par ce qui

m'arrive. Il m'avait prévenu qu'en abandonnant mes études je porterais seul la responsabilité d'avoir raté ma vie, or dix années plus tard ma vie est sous les projecteurs, je donne des interviews, je fais la une des magazines, je passe en boucle à la radio, on m'invite à venir chanter sur les plateaux de télévision. En l'espace de cinq années seulement, j'ai gagné plus d'argent, bien plus d'argent, que mon père durant toute sa vie. Mon pauvre papa qui a renoncé à sa carrière d'écrivain, si bien partie jusqu'à la veille des années 1950, pour nous élever. Pour ses six enfants, il est devenu professeur, traducteur, auteur de livres pour enfants, autant de tâches alimentaires menées contre sa volonté profonde qui aurait été d'écrire de grands romans comme ceux de Jean Giono, qu'il admirait plus que tout, de René Fallet ou de François Mauriac. Ma réussite, tout cet argent ont quelque chose d'indécent pour lui. Et j'ajouterais même d'*insultant*. Ce fils qui n'a pas dépassé la classe de seconde, n'est-ce pas, qui n'a même pas réussi à décrocher son BEPC, qui continue de porter les cheveux longs, comme par provocation, qui s'habille d'un jean, s'exprime en verlan, insulte *La Marseillaise*... Il n'a pas besoin de me dire ce qu'il pense, je le lis sur son visage, je l'entends dans son silence.

Qu'est-ce qui me prend, un dimanche où je rends visite à mes parents, d'entrer dans le bureau de mon père ? Une envie de revoir sa vieille Underwood qu'il n'a toujours pas remplacée, de respirer l'odeur de cette pièce où je tremblais de pénétrer quand j'étais enfant, tellement cet homme me semblait immense. Et qu'est-ce qui me prend, passant soudain derrière son bureau, d'ouvrir son journal intime, un de ces gros cahiers à couverture toilée noire ? Le désir, peut-être, de revoir son écriture. Je ne veux pas lire, je ne dois pas lire, et cependant, comme le mouvement des pages s'interrompt un instant entre mes doigts indiscrets, une phrase me saute aux yeux : « Je n'en peux plus, le succès de mon fils me tue. »

Il me semble que mon cœur se glace, et que je pourrais m'abattre là de tout mon long, comme foudroyé. J'ai laissé le cahier se refermer et maintenant je tremble, me retenant d'une main au dossier de son fauteuil. Ai-je bien lu ? Mais oui, les mots se sont gravés en moi au fer rouge. Mon père que je place si haut – se peut-il que je sois en mesure de lui faire autant de mal ? De le tuer ? Moi qui n'ai pas vraiment changé depuis ce jour terrible où il m'a brisé une guitare sur les jambes. « Comment oses-tu nous insulter, petit merdeux ! Comment

oses-tu ! » Moi qui suis resté un petit merdeux, oui.

Ce jour-là, je quitte mes parents comme un somnambule, écrasé par la culpabilité. Ce livre dont il nous parle à demi-mot depuis quelques années, ce « grand livre » censé lui rendre sa place parmi les écrivains contemporains, se peut-il qu'il ait renoncé à l'écrire par ma faute ? Ou pire : qu'il ne parvienne plus à l'écrire parce que je lui fais de l'ombre ? Parce que ma célébrité l'accable, le tue ? Il veut y raconter le roman de sa vie, son premier mariage, sa guerre, la mort de son fils aîné et de sa première femme sous les bombes américaines, sa rencontre avec notre mère, Solange Mériaux, la beauté et le grand cœur de celle-ci qui aussitôt adopte Christine, puis la construction de notre famille dans ces immeubles modestes de la porte d'Orléans, et sans doute aussi le sacrifice de sa carrière d'écrivain. Pour nous. Pour moi, en particulier, qui lui ai donné tant de souci, jusqu'à cette ultime estocade : le priver de ce livre, l'empêcher de l'écrire, le condamner d'une certaine façon à s'effacer dans l'anonymat quand il aurait pu vieillir dans cette gloire discrète des écrivains reconnus et invités à s'exprimer ici ou là.

Dans les semaines qui suivent, je ne pense plus qu'à ça. Et plus j'approfondis, plus je m'accable. Comment pourrait-il écrire alors qu'il est devenu, bien malgré lui, « le père de Renaud » ? Rien de ce qu'il dira n'échappera plus désormais à cette affreuse réalité, ô combien blessante pour lui, je le devine : être le père d'un chanteur aux cheveux longs qui chie sur *La Marseillaise*. Il était Olivier Séchan, écrivain reconnu dans les années 1940, et dorénavant, en dépit de tout ce qu'il tentera, de tout ce qu'il écrira, il sait bien qu'on le résumera à cette identité de « père de Renaud, le chanteur ». Voilà pourquoi il ne peut plus écrire, bien sûr, je lui ai coupé les ailes, j'ai pris toute la lumière pour moi seul, je l'ai condamné à se taire, à rester dans l'ombre. Je l'ai tué, oui, il a raison, et ce « crime » commis contre ma volonté, dans l'inconscience la plus totale, contribue à aggraver cette sourde angoisse que le succès a fait naître en moi. Le sentiment confus que les choses m'échappent, que je peux faire du mal sans le vouloir et qu'on pourrait ainsi ne plus m'aimer, me rejeter, me condamner, moi qui rêve secrètement d'un monde plus juste, plus généreux, plus équitable, et qui ne fait que le répéter à travers mes chansonnettes.

Après la mort de mon père, en 2006, j'évoquerai devant notre mère le poids de ma culpabilité, m'accusant de l'avoir empêché

d'écrire ce « grand livre » en lequel il avait placé tant d'espoirs. Notre mère ne me démentira pas et, quelques jours plus tard, elle me lira plusieurs passages du journal de notre père dans lesquels il répète combien ma réussite l'écrase, l'humilie, le paralyse.

Lola, j'suis qu'un fantôme quand tu vas où j'suis pas

Le baptême de notre voilier est un moment de grande émotion. Après des mois à en rêver, ça y est, notre départ prend soudain une réalité saisissante avec cette longue coque noire et luisante qu'une grue met à l'eau sous nos yeux. J'ai appelé mon bateau la *Makhnovtchina*, en mémoire du héros de mon adolescence, l'anarchiste ukrainien Nestor Makhno (1889-1934), et les lettres rouges de son nom claquent magnifiquement sur la poupe.

Nous descendons la Seine au moteur jusqu'à Rouen, puis Fécamp. C'est là, dans le port de Fécamp, que nous mâtons – autre cérémonie inoubliable. Et quel choc encore, quelques jours plus tard, quand nous nous décidons enfin à hisser pour la première fois les voiles, après avoir abusé du moteur. Alors un vent léger nous prend par le travers, le bateau paraît se cabrer puis, prenant de la gîte, il s'élance soudain avec élégance, fendant les flots, se jouant comme par miracle de la houle. Dominique est éblouie, à la fois émue et ravie. Lolita semble sidérée, et moi je m'essaie à barrer pour la première fois ce grand oiseau des mers dont les ailes attrapent si bien le vent. Un des constructeurs est à bord, et c'est avec lui que je prends mes premières leçons de navigation. Notre projet est de caboter le long de la côte normande, puis bretonne, allant de crique en crique pour atteindre tranquillement le sud de la Bretagne.

Tout se passe formidablement jusqu'à Concarneau où nous embarquons un nouveau skipper. Cette fois, nous visons le Portugal, mais la traversée du golfe de Gascogne se révèle épouvantable. La mer est très mauvaise et notre skipper ignore manifestement comment

prendre des ris, en d'autres termes comment réduire la voilure, de sorte que nous faisons toute la route le pont sous le vent carrément dans l'eau, des paquets de mer s'écrasant violemment sur la proue et nous donnant le sentiment que le bateau pourrait se disloquer d'une minute à l'autre. Réfugiées à l'intérieur de la cabine, Dominique et Lolita vivent le cauchemar de leur vie. Quel est l'imbécile qui a prétendu que les enfants n'avaient *jamais* le mal de mer ? Lolita vomit, vomit, et Dominique, aussi malade qu'elle, sort par moments la tête du roof pour me hurler qu'elle n'en peut plus, qu'elle ne remontera plus jamais sur ce cercueil, et merde !, quand est-ce qu'on arrive ?

Nous avions prévu de traverser l'Atlantique en famille et le projet tombe à l'eau, si j'ose dire. Dominique et Lolita me rejoindront désormais en avion pour partager quelques jours avec moi dans un port, ou caboter si la mer est bonne. C'est ainsi qu'aux îles Canaries, Dominique sera présente pour me voir échapper de peu à la noyade sur la plage de Los Cristianos (île de Tenerife). Notre skipper, à ce moment-là, est mon copain Pays – ainsi surnommé parce qu'il est originaire du « pays » de Bretagne – et c'est lui qui m'alerte :

« Viens vite, Renaud, un bateau est en train de s'échouer, il faut l'aider, sinon il va se briser sur la plage. »

On gonfle le Zodiac, on le met à l'eau, et on fonce vers le bateau en détresse qui commence déjà à taper le fond.

Quand nous arrivons sur lui, je lance un grappin au type dans l'idée qu'il y accroche son bateau et que nous le tirions de là grâce au puissant moteur du Zodiac. Mais le gars ne parvient pas à attraper le grappin et, dans les secondes qui suivent, une vague monumentale que je n'avais pas vue venir retourne le Zodiac et nous précipite à la mer. Outre que je nage comme une enclume, je reçois le moteur sur la tête, un gros 9 CV et, à moitié assommé, je coule à pic. J'ai conscience que je me noie, que je vais mourir, et ce reste de lucidité me donne la force de me débattre, de tenter l'impossible. Comme je suis entravé par un pantalon de pyjama, je m'en débarrasse et je parviens en suffoquant à m'approcher un peu du bord tout en étant roulé cul par-dessus tête par des vagues monstrueuses. Sur la plage, une cinquantaine de personnes assistent, impuissantes, au naufrage du bateau. Par éclipses, je les aperçois. Je voudrais leur crier : « Au secours, je me noie ! », mais le ridicule m'en retient. C'est le genre de

trucs qu'on dit dans une bande dessinée, mais sûrement pas dans la vraie vie. En somme, à deux doigts de disparaître à jamais, mon amour-propre est intact. Alors, je hurle : « À l'aide ! À l'aide ! », comme si « à l'aide » était moins grotesque que « au secours ». Une femme m'entend, elle s'avance courageusement dans l'eau pour me tendre la main, mais je suis cul nu et, tout en vomissant et en éructant, je trouve la force d'enlever le haut, une chemise hawaïenne, et de la nouer comme un paréo autour de ma taille.

On m'aide à reprendre mon souffle, à finir de régurgiter les dix litres de flotte que j'ai avalés, et quand enfin on me ramène à bord et que je raconte à Dominique mon bref séjour au pays des algues, j'entends cette réflexion stupéfiante :

« Tu n'es quand même pas sorti de l'eau à poil, sans ton pyjama ?

— Ben si, je viens de te le dire. J'étais à deux doigts de me noyer, ma chérie.

— Tu veux dire que toutes les femmes de la plage t'ont vu...

— M'ont vu la bite à l'air, oui. Mais pas longtemps, puisque j'ai eu l'idée de me couvrir avec ma chemise. »

N'empêche, Dominique, qui est encore jalouse à cette époque, est très soucieuse que tant de jolies femmes aient pu entrevoir mon intimité.

Traverser l'Atlantique n'en demeure pas moins mon grand rêve, et puisque les deux femmes de ma vie ne sont plus du voyage, je m'embarque avec deux copains, l'un baba cool, rencontré quelques années plus tôt à La Pizza du Marais, l'autre navigateur. Nous appareillons du port de Faro, au sud du Portugal, par un matin lumineux, excités, les narines dilatées, les cheveux dans le vent frais, le cœur gonflé. La veille, nous avons balancé à la flotte nos dernières cigarettes car nous voulons que cette traversée soit pour nous l'occasion de relever un défi : arrêter enfin de fumer ! Pour ma part, je tourne à deux paquets de Gitanes sans filtre par jour, et j'ai décrété que ça suffisait, que je ne voulais décidément pas mourir. C'est dire si nous sommes fiers de nous lorsque nous passons le phare de Faro.

Dès l'après-midi, cependant, et tandis que nous faisons route sur Dakar, le manque devient petit à petit insupportable. Nous sommes tous les trois de très très gros fumeurs et donc il n'y en a pas un pour encourager les deux autres à tenir. C'est même le contraire qui se

passé : l'expression du manque chez l'un enflamme la fièvre des deux autres, jusqu'à nous précipiter tous les trois dans la folie. Nous commençons par aller renifler à quatre pattes en fond de cale, des fois qu'un ouvrier métallo aurait oublié son mégot entre deux soudures. On en rêve de ce mégot, on donnerait beaucoup pour mettre la main dessus, mais on ne le trouve pas. Alors on a l'idée de fumer les herbes de Provence de la cuisine, dans une vieille pipe de mon grand-père Oscar. Puis quand le paquet d'herbes est fini, on entreprend de fumer du cordage : des bouts de drisse ou d'aussière dont on bourre la pipe. Du moment qu'on a de la fumée dans les poumons, on est contents.

Jusqu'au jour où on croise enfin un voilier. On tire aussitôt des bords pour se rapprocher de lui, le skipper comprend et se dirige vers nous.

« Ho hé du bateau, vous n'auriez pas une cigarette ou deux à nous offrir ?

— Voilà ! Voilà ! »

Il nous balance gentiment à la mer trois paquets de Marlboro dans un sac étanche.

Bonheur d'en allumer une ! Un paquet pour chacun. Depuis les côtes africaines, la traversée vers les Antilles, c'est environ vingt jours : à une cigarette par jour et par bonhomme, nous y arriverons.

Seulement, le lendemain, aucun n'a tenu sa bonne résolution et le manque recommence à nous rendre dingues.

« Allez, les mecs, cap sur Dakar, on va acheter des clopes, je n'en peux plus. »

C'est moi qui le dis, mais aucun des deux ne conteste.

« Je n'ai pas tenu mon pari, je suis esclave du tabac, je suis un minable, une épave. »

Ils ne me contredisent pas plus, ces enfoirés, et aussi sec nous mettons le cap sur Dakar.

Nous y arrivons au milieu de la nuit et, comme il n'y a plus de place dans le port de plaisance, nous allons nous amarrer avec les cargos.

Je commence à errer sur les quais quand, par bonheur, j'aperçois un grand Black.

« Salut, mon frère, t'aurais pas une cigarette par hasard ? Je suis sérieusement en manque.

— Tiens, garde le paquet. »

On l'a fumé à trois, et le lendemain j'ai pris un avion pour Paris.

La surprise de Dominique, qui me croyait au milieu de l'Atlantique, de me voir débarquer à l'appartement à 6 heures du matin.

« Tu te rends compte que je viens de renoncer à cette traversée dont je rêvais par tabagisme ? »

Elle se rend compte, oui, mais elle est tellement heureuse de me retrouver ! Lolita est encore au lit – son bonheur quand elle va me voir !

Bon, et puis très vite la vie parisienne m'attrape au collet. Quelques mois avant de partir en mer, Valérie Lagrange m'a demandé si j'accepterais d'écrire une chanson pour l'Éthiopie et de fédérer ensuite autour de ma petite personne tous les artistes qui voudraient bien l'interpréter. J'ai accepté, bien sûr, depuis que je gagne du fric que c'en est indécent, je donne à beaucoup d'associations pour soulager ma culpabilité, mon éternelle culpabilité, et j'ai écrit la chanson et rameuté du monde. L'association Chanteurs sans frontières a été créée dans la foulée et ma Dominique, ainsi que Francis Cabrel, Franck Langolff, mon ami compositeur, et Rony Brauman, de Médecins sans frontières, en ont pris la direction.

La maquette d'*Éthiopie* est là, elle vient d'être livrée à Dominique et nous l'écoutons ensemble :

Ils n'ont jamais vu la pluie,
Ils ne savent même plus sourire,
Il n'y a plus de larmes
Dans leurs yeux si grands.

Les enfants d'Éthiopie
Embarqués sur un navire
Qui n'a plus ni voiles ni rames
Attendent le vent.

Loin du cœur et loin des yeux,
De nos villes, de nos banlieues,
L'Éthiopie meurt peu à peu.

Je reconnais les voix d'Alain Souchon, Coluche, Véronique Sanson, Gérard Depardieu, France Gall, Jean-Jacques Goldman, Jacques Higelin, Fabienne Thibault, Maxime Le Forestier, Valérie Lagrange, bien sûr, et beaucoup d'autres. La mienne aussi, évidemment, enregistrée avant mon départ en mer.

Le disque se vendra à deux millions d'exemplaires et rapportera vingt-trois millions de francs qui seront répartis entre les différentes associations engagées contre la famine en Éthiopie.

Mon rêve d'un ailleurs et de solitude n'est pas épuisé, mais nous ne ferons jamais le tour du monde sur mon élégante et puissante *Makhnovtchina*. Je confierai mon bateau à un copain et nous le rejoindrons à plusieurs reprises, aux Antilles notamment, avec Dominique, Lolita et notre chien Pirate, et nous naviguerons alors d'île en île.

Cependant, les premiers mois en mer m'inspirent une chanson, *Dès que le vent soufflera*, appelée à ouvrir mon sixième album :

C'est pas l'homme qui prend la mer
C'est la mer qui prend l'homme.
Moi la mer elle m'a pris
Comme on prend un taxi...

Je f'rai le tour du monde
Pour voir à chaque étape
Si tous les gars du monde
Veulent bien m'lâcher la grappe.

Ce sixième album, dédié à Lolita, j'exige de ma maison de disques, Polydor, d'aller l'enregistrer à Los Angeles. J'en ai marre de faire des albums qui coûtent trois francs six sous, alors qu'on vend des centaines de milliers d'exemplaires. Cette fois, je veux m'entourer des meilleurs. Les arrangements sont toujours signés Alain Ranval, Gérard Prévost et Jean-Philippe Goude, qui m'accompagnent aux États-Unis, mais je m'entoure là-bas des plus grands musiciens, tels Deep Purple au clavier, ou le guitariste de blues Albert Lee, qui a joué avec Eric Clapton, Jerry Lee Lewis et Joe Cocker notamment. Pour diriger toute cette troupe, j'embarque mon ami Thomas Noton qui avait réalisé le

live d'*Un Olympia pour moi tout seul*. Bilingue, sympathique, incroyablement talentueux, Thomas se charge cette fois de la réalisation et de la production.

La chanson *Morgane de toi...*, qui va donner son titre à l'album, composée avec mon ami Franck Langolff, également présent à Los Angeles, est un hymne d'amour à ma Lolita :

Y a un mariole il a au moins quatre ans
Y veut t'piquer ta pelle et ton seau
Ta couche-culotte avec les bonbecs dedans
Lolita défends-toi, fous-y un coup d'râteau dans le dos.

Attends un peu avant d'te faire emmerder
Par ces p'tits machos qui pensent qu'à une chose
Jouer au docteur non conventionné
J'y ai joué aussi, je sais de quoi j'cause.

Lola
J'suis qu'un fantôme quand tu vas où j'suis pas
Tu sais ma même que j'suis morgane de toi.

Autre chanson phare de cet album, *Déserteur*, où je revisite le texte de Boris Vian en prêtant ma plume à un jeune écolo baba cool, antimilitariste, proche de la nature et qui a quitté Paris pour aller planter des chèvres et faire pousser des fromages dans les Cévennes, le pays de mon enfance heureuse à Vialas. *Déserteur*, qui va me valoir bientôt, à Moscou, le plus violent affront de ma vie d'artiste pour quatre petits vers dont je ne retire pas un mot aujourd'hui encore :

Quand les Russes et les Ricains
F'ront péter la planète
Moi j'aurai l'air malin
Avec ma bicyclette.

Cette chanson marque mon engagement radical pour l'écologie, et en particulier au côté de Greenpeace, dont les exploits me fascinent et

dont je deviens, cette année-là, un soutien et un militant actif.

Monsieur le président
Je suis un déserteur
De ton armée de glands
De ton troupeau d'branleurs

Y z'auront pas ma peau
Toucheront pas à mes cheveux
J'saluerai pas le drapeau
J'marcherai pas comme les bœufs.

Enfin *En cloque*. Celle-ci, comme bientôt *Mistral gagnant*, fait partie de ces chansons que je crée dans un moment de grâce, ma guitare sur un genou, mon cahier d'écolier sur l'autre, mettant en musique de la main gauche ce que j'écris de la main droite, comme si les mots me dictaient la mélodie. Et cela ne dure pas plus d'une petite heure, c'est dire si ces chansons intimes jaillissent du plus profond de moi, du cœur, ou peut-être de l'âme, à supposer que nous ayons une âme :

Quand j'promène mes mains d'l'aut' côté d'son dos,
J'sens comme des coups de poing, ça bouge.
J'lui dis : t'es un jardin, une fleur, un ruisseau.
Alors elle devient toute rouge.
Parfois c'qui m'désole, c'qui m'fait du chagrin
Quand je r'garde son ventre et le mien,
C'est qu'même si j'dev'nais pédé comme un phoque,
Moi, j's'rai jamais en cloque...

Je chante le plus souvent devant un public composé de jeunes des cités, de petits loubards qui vénèrent mes chansons les plus colériques, les plus violentes. Alors, après avoir créé *En cloque*, je me dis : qu'est-ce qu'ils en ont à foutre, les blousons de cuir, mes copains bikers, que je bénisse les femmes enceintes et rêve à mon tour de porter un enfant ? Je pensais que j'allais me prendre des insultes et des canettes de bière sur la figure. « Et si tu vas au Québec, attends-toi à te faire

lyncher, m'avait prévenu une amie québécoise, là-bas ils n'aiment que le hard rock, c'est un public très très violent. »

La première fois, il m'a donc fallu un certain courage pour chanter ces chansons impudiques sur scène, *Morgane de toi...*, *En cloque* et, l'année suivante, *Mistral gagnant*. Or non seulement il ne s'est rien passé de ce que j'avais craint, mais j'ai vu naître sur ces visages de durs aux bras tatoués une tendresse insoupçonnable, et même une émotion plus ou moins vite ravalée. Pas un sifflement, mais des ovations fraternelles, comme s'ils voulaient me remercier d'avoir osé dire en chanson ce qui les traverse aussi certains soirs.

Quant aux Québécois, ils m'ont accueilli les bras ouverts, poignées de main à la fois tendres et viriles, et j'ai trouvé là-bas une seconde famille de langue française.

Moscou me rejette, Tonton me pardonne

Le 26 juillet 1985, je m'envole pour Moscou, invité, parmi d'autres artistes, du Festival mondial de la jeunesse et des étudiants.

L'année précédente, je m'étais produit à la Fête de l'Humanité, en France, pour marquer mon attachement à cette « famille » des communistes dont je me sens issu par mon grand-père Oscar, je l'ai dit. Mon attachement, aussi, aux idéaux communistes d'égalité, de justice et de fraternité, et cela, en dépit des dérives assassines du stalinisme.

Découvrir Moscou prend à mes yeux l'allure d'un pèlerinage sur les traces de mon grand-père, qui y séjourna plusieurs mois au début des années 1930, en pleine montée du stalinisme, et en rentra si profondément déçu, avec un sentiment si fort d'avoir été trompé, qu'il en vint à rejoindre Jacques Doriot et les dérives fascisantes de son Parti populaire français...

La douzième édition du festival de Moscou clame ce message qui rejoint précisément les luttes qui me mobilisent depuis Mai 68 : « Pour la solidarité anti-impérialiste, pour la paix et l'amitié. » Oscar était parti pour Moscou sous la même banderole et, dans les années 1970, quand je défilais en tête de cortège contre l'impérialisme américain et la guerre du Viêtnam, j'aurais pu reprendre ce slogan mot pour mot. Bien sûr, en cette année 1985, l'URSS de Mikhaïl Gorbatchev fait à peu près en Afghanistan ce que les Américains faisaient au Viêtnam, mais je ne confonds pas les peuples et leurs dirigeants, et je suis profondément touché de rencontrer la jeunesse d'un pays que je porte dans mon cœur.

C'est la star soviétique, la chanteuse et comédienne Alla Pougatcheva, qui m'accueille sur scène lors de mon premier concert et me présente, en termes très chaleureux, à un public qui très vite m'ovationne (il est vrai que la salle de mille deux cents places est pleine aux deux tiers de Français).

Le second concert est prévu le lendemain, au théâtre de verdure du parc Gorki, devant huit ou dix mille spectateurs. L'amphithéâtre à ciel ouvert est plein lorsque j'entonne *Dès que le vent soufflera* pour ouvrir la fête et chauffer l'atmosphère. J'ai bien remarqué que si tous les premiers rangs sont occupés par mon public habituel, des jeunes, des durs au cœur tendre, des bikers, au-delà, ce sont plutôt des personnes de l'âge de nos parents, mais je ne me méfie pas. Puis je chante *Hexagone, Chanson pour Pierrot, En cloque*, et la foule devant la scène, manifestement ivre de plaisir, reprend en chœur les refrains et m'applaudit debout.

Qu'est-ce qui me fait prononcer quelques mots pour annoncer *Déserteur* ? Peut-être l'intuition que mon anarchisme écolo, ou mon antimilitarisme viscéral, pourrait moins bien passer ici qu'en France. « Un chanteur doit être impertinent, provocateur, dis-je à la cantonade. Et puisqu'en France le socialisme s'arrête à la porte des usines et des casernes, voici une chanson impertinente. L'impertinence est une vertu de l'artiste face aux grands de ce monde. »

Oui, c'est ce que je crois de toutes mes forces, car sans l'impertinence, l'air du monde, soudain glacé, ne serait plus respirable, mais à l'instant où j'en arrive au couplet : « Quand les Russes les Ricains / F'ront péter la planète / Moi j'aurai l'air malin / Avec ma bicyclette », j'observe avec stupeur que les projecteurs se tournent comme par magie vers le public et que trois ou quatre mille personnes se lèvent comme un seul homme pour quitter l'amphithéâtre. Dans la seconde, je pressens le piège : tout a donc été soigneusement préparé, prémédité, le public des rangs supérieurs avait ordre de se lever « spontanément » quand je mettrai en cause « les Russes » et les caméras de télévision, également dans le coup, devaient à cet instant suivre les projecteurs et ne rien rater de ce mouvement protestataire en forme d'hémorragie.

Je n'en termine pas moins le concert, sans élever la moindre protestation pour ne pas gâcher la fête, mais c'est une désillusion terrible qui me ramène, bien sûr, à celle qu'a dû vivre mon grand-père

un demi-siècle plus tôt dans ce même pays, dans cette même ville. Avec nos idées généreuses, notre naïveté aussi, nous venons à la rencontre d'un peuple censé partager nos idéaux, mais alors nous prenons conscience que tout est faux, qu'en fait de liberté les gens ont peur ou sont manipulés, qu'on nous tourne le dos quand nous élevons la voix comme si nous étions des traîtres, et le sol se dérobe sous nos pas.

Je suis en pleine confusion lorsque je regagne mon hôtel. Le monde a soudain pris pour moi un masque terrifiant. Je croyais y tenir une place, pouvoir exprimer sincèrement à travers mes chansons ce que je pense de juste, de bien ; dans mon ingénuité imbécile, j'avais compris qu'on m'invitait à Moscou pour célébrer ces idéaux, or on m'a trompé, on m'a tendu un piège. Ils voulaient en vérité me faire payer mon impertinence, m'humilier, me condamner publiquement, et ils y ont réussi au-delà de tout puisque ce que retiennent les journaux télévisés de mon concert, c'est ce moment où la foule se lève pour me tourner le dos.

Au fil des heures de la nuit, enfermé dans ma chambre d'hôtel, le brusque revirement de cette foule vient soudain réveiller en moi cette angoisse qui m'a fait fuir le monde sur mon bateau quelques mois plus tôt. Comme si le cauchemar, soudain, devenait réalité : oui, le masque de la haine et du mépris brandi à mon encontre par des milliers de personnes. S'ils ont été capables d'ourdir cet énorme complot contre moi, ils sont capables de bien pire, me dis-je. Et je sens monter une angoisse phénoménale jusqu'à me trouver précipité dans une forme de délire.

Ils contrôlent tout, ils ne vont plus me laisser repartir, je ne reverrai jamais Lolita et Dominique... Par chance, je ne suis pas seul, mon ami Mourad Malki, désormais régisseur, est du voyage, et tous mes musiciens sont également dans l'hôtel. Ils se relaient près de moi, mais c'est étonnant comme dans ces circonstances les mots des autres, les mots les plus rassurants, ne vous atteignent plus. L'image de cette foule qui se lève pour me tourner le dos m'obsède : c'est contre moi qu'elle en a, c'est moi qui demeure seul au bout du compte, désigné, condamné, et à la merci de ce pays qui me rejette.

Je n'ose plus sortir, je me sens entouré d'ennemis, et à la cantine je redoute qu'on ne m'empoisonne. Pour me rassurer, mon ami Shitty, un choriste de mon orchestre, goûte tout ce qu'on me sert à manger,

notamment l'infâme bouillon du soir à la surface duquel flottent des morceaux de carcasse de poulet, du cartilage, des filaments de chair. Le même bouillon chaque soir. « Ce n'est pas une soupe, dit-il pour me voir sourire, c'est une autopsie. »

Durant les jours suivants, je me claquemure, refusant de rencontrer qui que ce soit d'étranger et attendant, sans pouvoir fermer l'œil, la fin du festival et le vol de retour. Mourad ne me quitte pas d'une semelle, il a compris que j'étais la proie d'une angoisse que je ne parvenais pas à contrôler et, dans l'avion, il s'asseyait à côté de moi. À mes yeux, c'est l'épreuve finale. Puisqu'ils n'ont pas réussi à avoir ma peau à Moscou, ils ont évidemment piégé l'avion et nous allons nous abattre quelque part entre Moscou et Paris. Je suis assez perturbé pour imaginer qu'ils pourraient sacrifier deux cent cinquante innocents pour la seule satisfaction de se débarrasser à jamais de ma petite personne. Assez perturbé pour rédiger un testament sommaire sur une page de mon cahier, sans même prendre conscience que si l'avion explose en vol, il ne restera rien non plus de mes dernières volontés.

Mon soulagement quand, après avoir passé la douane française, j'aperçois ma Dominique dans le grand hall de Roissy ! Je tombe dans ses bras, je sens que tout se dénoue en moi : sauvé, je suis sauvé, la vie heureuse va reprendre entre ma femme adorée, ma Lolita et mes amis...

Qu'a compris Dominique de ce que j'ai pu lui raconter de mon séjour à Moscou ? Que j'avais assurément vécu le pire cauchemar de mon existence. Mais comment cet affront, minutieusement orchestré par les Jeunesses communistes (nous l'apprendrons par la suite) pour me punir d'avoir critiqué l'invasion de l'Afghanistan par l'Armée rouge, a-t-il pu me précipiter dans un tel délire paranoïaque ? C'est une question à laquelle ni elle ni moi ne sauront répondre. Avec le recul, j'y vois confusément le poids du destin de mon grand-père, communiste de la première heure, rejeté pour trahison par ses camarades. Je crois que je porte en moi la culpabilité de cet homme qui, s'il s'est trompé, l'a fait par idéal, pour ne pas trahir sa foi en l'humanité, et qu'en me rejetant à mon tour ces mêmes communistes ont pu me laisser croire que nous, les Mériaux, étions frappés à vie d'indignité, d'infamie, et que cet opprobre me poursuivrait jusque dans la tombe.

Oui, l'impertinence est une vertu de l'artiste face aux grands de ce monde, et je l'ai été avec François Mitterrand que j'ai pourtant aimé plus que tout – comme on aime un père.

Bien avant de le rencontrer, j'avais acquis un immense respect, déjà teinté d'affection, pour l'homme qui se dévoilait parfois dans des entretiens à la presse écrite ou devant une caméra, celui qui aimait les arbres, les livres, les promenades solitaires, celui qui pouvait citer de mémoire Lautréamont ou Victor Hugo, et avec cela le propos toujours malicieux.

Je le croise pour la première fois à l'inauguration du Zénith, en 1984. À la suite de cette rencontre, il m'invite à l'Élysée avec d'autres artistes tels que Jane Birkin, Alain Souchon ou Yves Simon. Je vois combien il est fidèle au personnage qui me touche et, puisqu'il écoute avec tant de curiosité et de bienveillance ce que lui disent ses hôtes, je prends l'habitude de lui écrire de petits mots que je signe « Renaud le chanteur ». Qu'une initiative de sa part me plaise, ou me choque, qu'un événement survienne dans lequel une intervention de lui serait la bienvenue, et je lui écris quelques lignes depuis l'endroit où je me trouve, sur une simple carte postale parfois. Je milite par exemple pour la libération d'Abraham Serfaty, emprisonné au Maroc, pour celle d'Otelo de Carvalho, le héros de la révolution des Œillets, au Portugal, emprisonné dans son propre pays, pour la libération également de Nelson Mandela, et à plusieurs reprises je demande à François Mitterrand d'intervenir.

Pas une fois il ne laisse un de mes courriers sans réponse. « Avec mon admiration et ma fidélité qui vous sont acquises à jamais », ajoute-t-il de sa main sous un texte explicatif tapé à la machine. De la même façon, je lui adresse chacun de mes albums, et je reçois en retour un carton manuscrit : « Je me fais un plaisir d'écouter vos chansons, cher Renaud. Amitié et fidélité. »

Puis à un moment j'arrête, parce que je crains de l'embêter, mais quelque temps plus tard, je suis convié à un dîner, en l'honneur de Mandela, justement. Danièle et François Mitterrand reçoivent Winnie Mandela ainsi que des ambassadeurs, dont celui de l'Afrique du Sud. À un moment, le président me prend à part :

« Cher Renaud, ça me fait bien plaisir de vous voir. Dites-moi, je ne reçois plus vos délicieuses cartes postales qui me mettaient en joie...

— C'est vrai, monsieur le président. Je me suis interrompu parce que je crains de vous blesser avec mes impertinences, et au fond je m'en voudrais.

— Mais non, mais non... Reprenez, je vous le demande, c'est toujours une joie pour moi de vous lire. Comme de vous écouter chanter, du reste. »

Je lui en ai violemment voulu, en 1985, quand la France a coulé le *Rainbow Warrior*, navire amiral de Greenpeace, dans le port d'Auckland, en Nouvelle-Zélande, et je le lui ai écrit. Je l'ai également maudit, en septembre 1990, quand il a engagé la France dans la guerre en Irak, au point de défiler sous une banderole : « Bush assassin, Mitterrand est son chien. » Je trouvais le slogan un peu dur, mais idéologiquement j'étais d'accord. Il l'a vu, ou il en a entendu parler, je le sais, et il ne m'en a pas tenu rigueur, grand seigneur qu'il était.

C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'écris ma chanson impertinente, *Tonton*, qui paraîtra en 1991 dans l'album *Marchand de cailloux* :

Tonton est colère
Tout va de travers
L'Histoire, la gloire, tout foire
Parc'que ce soir
Le vieil homme a, c'est dur,
Un caillou dans sa chaussure
Un vieux rhume qui dure
Et puis cette nuit, misère
Il a rêvé
Qu'un beau jour
La gauche revenait.

J'ai pu lui en vouloir, mais je n'ai jamais été déçu par l'homme. Je l'aimais tellement que j'ai refusé d'être porteur de cette étiquette infamante de « déçu du socialisme » (en dépit de ce que ma chanson peut laisser penser).

Pour son enterrement, je me suis contenté d'écrire une chanson sur la tristesse de son chien, Baltique, qui avait été laissé sur le parvis de

l'église, sous la pluie, aux bons soins de Michel Charasse qui préfère la pluie aux bondieuseries. *Baltique* sortira en 2002 dans l'album *Boucan d'enfer* :

Z'ont peut-être eu peur que je pisse
Sur le marbre du bénitier
Ou, pire, que je m'accroupisse
Devant l'autel immaculé.

Ils ont considéré peut-être
Qu'c't'un amour pas très catholique
Que celui d'un chien pour son maître
'lors ils m'ont privé de cantiques.

Un jour pourtant, je le sais bien
Dieu reconnaîtra les chiens.

Baltique, que je viendrai chanter sur le plateau de Michel Drucker, à la demande de Danièle Mitterrand, son invitée ce dimanche-là.

Mon insolent succès

L'année de ce terrifiant séjour à Moscou sort l'album *Mistral gagnant*, qui va se vendre en quelques semaines à plus de deux millions d'exemplaires et qui sera suivi d'un mois au Zénith où cent quatre-vingt mille personnes viendront m'écouter.

Ce septième album est celui de tous les records, d'un succès insolent pour le petit chanteur de rue que j'étais dix ans plus tôt seulement, et cependant il est empreint, presque malgré moi, de désenchantement et d'une profonde nostalgie. J'en suis plus conscient aujourd'hui, avec le recul des années, que sur le moment.

Tristesse et désenchantement avec *Morts les enfants* :

Chiffon imbibé d'essence,
Un enfant meurt en silence
Sur le trottoir de Bogota.
On ne s'arrête pas.
Déchiqu'tés aux champs de mines,
Décimés aux premières lignes,
Morts les enfants de la guerre
Pour les idées de leurs pères.

Mort l'enfant qui vivait en moi
Qui voyait en ce monde-là
Un jardin, une rivière,
Et des hommes plutôt frères.
Le jardin est une jungle,
Les hommes sont devenus dingues

La rivière charrie les larmes
Un jour l'enfant prend une arme.

Amère déception et sentiment de culpabilité avec *Fatigué* :

Jamais une statue ne sera assez grande
Pour dépasser la cime du moindre peuplier
Et les arbres ont le cœur infiniment plus tendre
Que celui des hommes qui les ont plantés.

Pour toucher la sagesse qui ne viendra jamais
Je changerai la sève du premier olivier
Contre mon sang impur d'être civilisé,
Responsable anonyme de tout le sang versé.

Fatigué, fatigué,
Fatigué du mensonge et de la vérité,
Que je croyais si belle et voulais aimer
Et qui est si cruelle que je m'y suis brûlé.

L'album s'ouvre par *Miss Maggie*, qui est un hymne aux femmes, à leur pacifisme, à leur tolérance et à leur tendresse, et qui a été réduite au croche-pied que je faisais à Mme Thatcher : « Même à la dernière des connes / Je veux dédier ces quelques vers / Issus de mon dégoût des hommes / Et de leur morale guerrière / Car aucune femme sur la planète / Ne s'ra jamais plus con que son frère / Ni plus fière, ni plus malhonnête / À part peut-être Mme Thatcher. » Il se poursuit par *P'tite conne*, sur la disparition de Pascale Ogier, la fille de Bulle, morte d'une crise cardiaque la veille de ses vingt-six ans, sans qu'on sache si elle a succombé à une overdose de médicaments ou d'autre chose. Sa mort m'avait choqué, beaucoup atteint. On y trouve aussi *Le Retour de la Pépette*, heureusement plus amusante que les précédentes chansons.

Pour enregistrer ce disque, nous sommes retournés à Los Angeles, financés cette fois par Virgin que j'ai décidé de rejoindre après six albums chez Polydor. Nous sommes vingt-cinq Français, dont mon précieux Thomas Noton, Franck Langolff, et un nouveau venu, Jean-

Pierre Bucolo, qui composera désormais pour moi plusieurs chansons. Bonheur de retrouver le perfectionnisme et l'immense talent des musiciens américains qui nous accueillent !

Nous avons pratiquement terminé toutes les prises, j'ai hâte de revoir Dominique et Lolita, l'éloignement et la fatigue m'ont mis le moral en berne quand, un après-midi, je me surprends à jeter quelques mots nostalgiques sur mon cahier d'écolier. Comme toujours chez moi, c'est dans les souvenirs d'enfance que je trouve un réconfort éphémère. Ils me ramènent à Lolita, qui me manque tellement, et c'est donc pour elle que je commence à écrire *Mistral gagnant* :

Ah... m'asseoir sur un banc
Cinq minutes avec toi
Et regarder les gens
Tant qu'y en a
Te parler du bon temps
Qu'est mort ou qui r'viendra
En serrant dans ma main
Tes p'tits doigts
Pis donner à bouffer
À des pigeons idiots
Leur filer des coups d'pied
Pour de faux
Et entendre ton rire
Qui lézarde les murs
Qui sait surtout guérir
Mes blessures...
Te raconter un peu
Comment j'étais minot
Les bonbecs fabuleux
Qu'on piquait chez l'marchand
Car-en-sac et Mintho
Caramels à un franc
Et les mistrals gagnants...

Puis je prends ma guitare, et tandis que je continue d'écrire je commence à composer une petite musique. Les mots et les notes

viennent sans peine, comme si la main de Dieu me guidait (moi qui ne suis même pas certain que Dieu existe vraiment, mais alors qui me soufflerait à l'oreille tout cela s'il n'existe pas ?).

Alors, j'appelle Dominique à Paris pour entendre sa voix. Dominique qui devine que ça ne va pas très fort.

« Comment se passent les enregistrements, mon chéri ?

— Vraiment bien, nous finissons.

— Alors, tu reviens bientôt ?

— Oui, vous me manquez beaucoup. En pensant à Lolita et à toi, je viens d'ailleurs d'écrire une petite chanson. Tu veux que j'essaie de te la chanter au téléphone ?

— Oh oui, bien sûr ! Chante-la-moi ! »

Pour la première fois, donc, je chante à ma femme *Mistral gagnant*.

« Mais elle est magnifique, ta chanson ! Tellement touchante !

— Tu crois ?

— J'en ai les larmes aux yeux, mon amour. Je n'ai aucun doute.

— Elle est trop impudique, trop personnelle. Je te l'offrirai si tu veux, mais je ne vais pas l'enregistrer.

— Comment ça, tu ne vas pas l'enregistrer ?

— Elle me vaudrait des insultes et des canettes de bière dans la figure. Elle est bien trop tendre. Qu'est-ce qu'ils en ont à faire, mes copains en cuir, mes loubards de banlieue, des petits doigts de Lolita et de son rire que nous sommes les seuls à connaître ?

— Écoute-moi : si tu n'enregistres pas cette chanson, je te quitte. Elle est une des plus belles que tu aies écrites, alors, enregistre-la, je te le demande. Tu veux bien ? »

J'hésite, puis je donne la partition à mon pianiste, Randy Gurber, un Américain incroyablement doué. Il commence à me jouer une version un peu lyrique, et tout de suite je dis : « Non, je préférerais un piano plus enfantin, plus piano punaise... Un orgue de Barbarie au besoin. » Il comprend, et le soir même il me joue *Mistral gagnant*, la chanson telle qu'elle va exister. Jean-Philippe Goude, mon arrangeur de génie, y ajoute dans la nuit cette petite merveille qui fait l'intro et le pont musical au milieu, et le lendemain je l'enregistre *in extremis*, à la veille de notre retour, sans me douter une seconde qu'elle est appelée à devenir la chanson préférée des Français, élue « Chanson française de tous les temps », devant *Ne me quitte pas*, de Jacques Brel,

et *L'Aigle noir*, de Barbara.

L'énorme succès de l'album *Mistral gagnant* devrait me consoler de toutes mes peines secrètes, mais au lieu de cela, il creuse encore un peu plus ce sentiment de culpabilité qui m'habite et me ronge depuis tant d'années. C'est indécent de gagner autant d'argent par rapport à l'homme que je suis, n'est-ce pas, qui n'a pas fait d'études, même pas réussi à décrocher son BEPC... J'essaie d'assumer cette espèce de honte en me disant que je rends les gens heureux avec mes chansons, mais ça ne suffit pas. Alors j'offre une bonne partie de mon argent à ceux qui se battent contre la misère et l'injustice, les premiers fléaux de notre monde ignoble. Donner, donner, donner, c'est bien meilleur que de recevoir. Je dis souvent que c'est même une forme d'égoïsme, car on est tellement heureux quand on offre, quand on donne, et qu'on voit le sourire de celui qui reçoit.

« Vous vous prenez pour le Christ, m'a dit un jour un psychiatre, vous voulez porter toutes les souffrances du monde sur vos frêles épaules parce que vous souffrez d'un profond sentiment de culpabilité. » Merci, je l'avais deviné, mais l'entendre formuler par un autre m'a tout de même aidé à identifier les racines du mal. Sans doute ma culpabilité est-elle apparue autour de mes dix-huit ans, quand, après m'être fait traiter de « fils de collabo », j'ai découvert de surcroît la faute de mon grand-père Oscar, moi qui déjà militais de toutes mes forces pour un monde moral, de justice et d'égalité. Ai-je pensé que je devais racheter aussi bien le comportement de mon père pendant la guerre que celui de mon grand-père ? Sans doute, oui, sourdement blessé. Puis, promis par mon père à une vie ratée, je l'ai bientôt écrasé sans le vouloir de ma réussite et je n'ai cessé de penser, comme lui au fond, qu'elle n'était pas complètement méritée, que je ne valais pas toute cette gloire et tout cet argent qui me plaçaient loin des gens, dans une sorte de prison dorée. La culpabilité, et l'angoisse confuse de devoir payer pour des fautes que je n'avais pas commises, se sont enkystées plus solidement avec la confirmation de mon succès d'album en album, et je me suis mis à penser que j'aurais dû mourir à trente ans, comme le Christ ou comme Rimbaud. « Vivre jeune, mourir vite et faire un beau cadavre », comme disait James Dean, le héros de ma jeunesse avec Tarzan et Zorro. Encore un peu, me suis-je dit, et je vais me sentir coupable de vivre.

J'aurais voulu que mon père accepte que je lui offre une maison dans les Cévennes, mais je n'ai sans doute pas su le lui proposer simplement, confus, moi le fils « raté », d'oser ainsi paraître devant le père pour lui faire l'aumône d'une maison, lui qui n'a jamais pu s'en offrir une, même modeste, en dépit de toute une vie d'honnête labeur. Il a prétendu qu'il n'en voulait pas, qu'il ne songeait plus à quitter Paris, et je n'ai pas eu l'audace d'insister de crainte de l'humilier un peu plus. Aujourd'hui, c'est le regret de ma vie, j'aurais tellement aimé le savoir heureux, au pied du mont Lozère, au soir de sa vie.

Tirailé entre la morale protestante des Séchan et la morale ouvrière des Mériaux, je me refuse à endosser la parure éblouissante de l'artiste reconnu, de la « star », comme disent les médias, et sans cesse je tends à revenir vers le peuple de Jaurès. Je veux qu'on m'y garde une place, je ne veux pas qu'on m'en chasse. Outre les multiples dons que je fais pour qu'on me pardonne de gagner trop d'argent, je suis un contribuable si scrupuleux que j'en deviens ridicule dans ce monde où la fraude s'est transformée en un sport chez les plus fortunés. Je suis sans doute l'un des rares Français à avoir été gratifié de deux remboursements de l'État après les deux contrôles fiscaux auxquels j'ai eu droit. C'est que je déclare trop, de crainte d'être associé à un fraudeur, ce qui pourrait me foudroyer dans la seconde.

Comme tous les gens qui ont un problème avec l'argent, je cumule les gaffes et les maladresses. Qu'est-ce qui me prend de dire oui à la maison Kanterbräu, qui me propose de tourner trois films publicitaires pour ses bières, sur trois ans, à raison d'un million de francs par an ? « Mon frangin, mon poto, si t'as besoin de moi t'as qu'à me siffler, siffler une Kanterbräu, ho ho... » Honte à moi. Mais donc j'accepte, et quand le célèbre professeur Got tombe sur cette pub, il fait un scandale, immédiatement relayé par toute la presse, réclamant qu'on interdise aux artistes de faire de la promotion pour des boissons alcoolisées, du tabac, ou toute autre substance nuisible à la santé. En l'entendant, je me dis qu'il a raison, bien sûr, d'autant plus que les ventes de Kanterbräu se sont envolées grâce à moi chez les jeunes. Du coup, j'annule les deux prochains films et je fais don du million déjà touché au Muséum national d'histoire naturelle, qui en a bien plus besoin que moi.

Accroché aux mots pour ne pas tomber

J'ai longtemps rêvé d'avoir une maison à Vialas, ou à La Paillette, les lieux nostalgiques et somptueux de mon enfance dans les Cévennes, mais le destin en a décidé autrement et, en 1983, je suis devenu citoyen de l'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Vaucluse.

C'est ici qu'ont vécu mon oncle Milo et Laurette, la sœur cadette de mon père. Milo était « le docteur des pauvres », on l'appelait ainsi dans le pays parce qu'il parcourait la campagne au volant d'une 2 CV sans âge, soignant les rhumatismes des vieux, les bronchites des enfants, accouchant les femmes et acceptant une poule ou un jambon en remerciement de ses visites si le patient n'avait rien d'autre à lui offrir. Les gens adoraient cet homme simple et infiniment bon qu'on pouvait déranger à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et dont l'autre passion était les vieilles pierres qu'il ramassait au bord des routes et rapportait chez lui pour construire des fontaines, ou autres petits édifices charmants, dans son jardin.

Enfants, nous allions chaque été passer deux ou trois jours avec nos parents chez Laurette et Milo, dans leur petite maison de l'Isle-sur-la-Sorgue baptisée « La Pétouse », du nom de ce minuscule oiseau provençal, un roitelet en vérité, qui vole si haut qu'on prétend qu'il peut aller toucher le soleil.

La mort de Milo, au début des années 1980, laisse Laurette inconsolable. Elle ne veut plus habiter La Pétouse, pleine de souvenirs devenus trop douloureux, et me propose de l'acheter car elle aimerait que la maison reste dans la famille.

« Renaud, te souviens-tu de l'amandier contre lequel Milo allait

chaque après-midi s'adosser pour faire sa petite sieste ?

— Oh oui, bien sûr !

— Eh bien, huit jours après sa mort, il est mort à son tour. C'est te dire combien cette maison est toute habitée de Milo.

— Je comprends, Laurette.

— Je ne veux pas qu'elle tombe dans n'importe quelles mains.

— Dis-moi combien tu en veux et je ne discuterai pas. »

Et voilà comment je me retrouve dans le Vaucluse, plutôt que dans les Cévennes.

En 1985, tandis que *Mistral gagnant* bat tous les records, j'entreprends de grands travaux pour agrandir La Pérouse, vraiment trop petite pour nous héberger tous : Dominique, Lolita, moi et nos nombreux amis de passage. Sur les deux hectares de terrain, je laisse l'un couvert d'oliviers et de cyprès, mais sur l'autre je plante des chênes blancs, des chênes verts et des noisetiers dans l'espoir de pouvoir un jour ramasser des truffes.

Si je suis heureux dans ma tête, si je sens Dominique heureuse, je le suis également dans cette maison baignée de soleil en hiver, ombragée l'été, et que nos amis appellent « la maison aux scorpions », tant ils sont nombreux à venir chercher la fraîcheur sous le carrelage. Les cigales, les grillons et les lézards nous tiennent également compagnie, et même les araignées, dont j'ai une sainte horreur, mais que je m'interdis de tuer, jugeant qu'il y a suffisamment de morts innocents comme cela dans ce monde cruel pour ne pas en ajouter.

Mon amitié pour Pierre Desproges s'épanouit aussi à La Pérouse, où Hélène et lui viennent passer une partie de l'été. J'aime cet homme qui observe la vie avec une distance que je n'ai pas. Et, cependant, nous refaisons le monde ensemble en frappant nos balles de golf, secoués de rire certains jours. C'est lui qui m'initie à ce sport de snobs, de riches, moi le chanteur rebelle petit-fils de mineur. Adversaire de tous les sports, musclé comme un flan aux pruneaux, je me régale curieusement dans celui-ci. Je reconnais au son quand une balle est bien frappée, et nous profitons tous les deux des gazons magnifiques du golf de Saumane, encore déserts car l'endroit vient tout juste d'être inauguré.

La mort soudaine de Coluche, le 19 juin 1986 au guidon de sa moto, nous précipite, Dominique et moi, dans un chagrin immense.

Elle vient balayer nos vies comme une tempête, rendant dérisoires toutes nos préoccupations, tout ce qui nous traverse, tout ce qui nous tracassait la veille encore. Est-ce donc ainsi que nous finissons, arrachés en plein vol à l'existence en l'espace d'une seconde ? Alors, à quoi bon se torturer pour la marche du monde, tenter de mettre des mots inlassablement sur nos joies et nos souffrances si d'un coup de baguette la mort peut frapper quand elle veut et tout éteindre ? Pauvres Sisyphe, nous roulons notre pierre, rageant contre la dureté des choses, cherchant à bien faire, discourant ou chantant, et le destin du bout de sa botte vient soudain nous rappeler que nous ne valons rien, pas plus qu'une fourmi, que rien ne dure, que rien ne restera.

Au retour de l'enterrement, j'écris *Putain de camion*, qui donnera son nom à ce huitième album dédié aux deux fils de Coluche, Marius et Romain, à Lolita qui a perdu son parrain, et à Dominique qui sanglote.

Lolita a plus d'parrain
Nous, on n'a plus notre meilleur copain
T'étais un clown mais t'étais pas un pantin
Enfoiré on t'aimait bien
Maintenant on est tous orphelins
Putain de camion, putain d'destin, tiens, ça craint.

La pochette est illustrée d'un coquelicot sur fond noir, la fleur préférée de Coluche, celle qu'il s'était fait tatouer sur la poitrine.

J'écris toutes les chansons de ce nouvel album avec une boule dans le ventre, une boule de haine contre cette vie-là, contre la connerie des gens qui tuent et la connerie des accidents et de la maladie. Je me trimbale ce chagrin durant des mois.

Pour ne rien arranger, j'ai eu la faiblesse stupide de tromper ma Dominique, et cela m'inspire une chanson qui dit ma tristesse de n'être finalement qu'un homme, *Me jette pas* :

Ben tu vois
Même moi
J'ai craqué

J'ai glissé
Quelquefois...
Qu'est-c'tu crois ?
Qu'j'uis en bois ?
Qu'ces pisseuses
Aguicheuses
Me laissent froid ?
Même moi
Qu'est-c'tu crois ?
Qu'j'suis un ange ?
Qu'ça m'démange
Pas un peu ?
Déteste-moi
Mon amour
J'aimerais ça,
Pas toujours
Mais un peu...

Mais me jette pas
J'suis consigné chez toi
Me jette pas
Ou jette-toi avec moi...

Tout cela fait que je refuse de faire la moindre promotion pour cet album qui ne dépassera pas les huit cent mille exemplaires. Je me sens affreusement malheureux, je n'ai pas la tête à courir les plateaux de télévision et je suis encore fatigué de la promo que m'a imposée *Mistral gagnant*.

La vie semble nous en vouloir, décidément, puisque moins de deux ans après Coluche, Pierre Desproges meurt à son tour, le 18 avril 1988, emporté par le cancer dont il s'était tellement moqué : « Je n'ai pas peur du cancer. D'abord, je déteste la mort et le cancer ne m'aura pas. »

Il me revient de choisir l'endroit de sa dernière demeure pour y déposer ses cendres et donc, un matin à l'aube, je parcours les allées du Père-Lachaise flanqué de son régisseur, un de mes amis d'enfance. Et je découvre ce que je cherchais : un emplacement paisible sous un

arbre, à dix mètres de la tombe de Frédéric Chopin. Il ne voulait ni pierre tombale ni symbole religieux, ni fleurs ni couronnes, juste une petite arche de fer sur un amoncellement de terre, et nous avons respecté sa volonté.

Ce qui est étonnant dans cette putain d'existence, c'est notre capacité à continuer de rouler notre pierre tant que nous en avons la force. Au lieu de s'asseoir au bord de la route et de dire simplement : « Ça suffit comme ça, je reste là, je ne ferai pas un pas de plus. »

Après la sortie de *Putain de camion*, j'occupe le Zénith durant trois semaines (cent mille spectateurs), puis je pars en tournée en France, en Allemagne, en Espagne, au Portugal, en Suisse, en Belgique, au Québec...

Et pendant que je suis sur scène, les événements se multiplient autour de ma petite personne. La SACEM me décerne son Grand Prix pour l'ensemble de mon œuvre – je n'ai que trente-sept ans et cela me donne le sentiment d'en avoir le double. *Putain de camion* décroche coup sur coup le Grand Prix national du disque du ministère de la Culture et le Grand Prix du disque de la Ville de Paris. Les éditions du Seuil publient un recueil de toutes mes chansons. Mon frère Thierry publie *Le Roman de Renaud* aux mêmes éditions. Le photographe Claude Gassian me consacre tout un livre de photos. Le photographe Claude Raimond-Dityvon, dont j'avais connu le fils à la Sorbonne, publie *Mai 68* dont j'ai écrit les textes, etc., etc.

Et moi, je continue à écrire, comme accroché aux mots et à la musique pour ne pas tomber.

La chanson *Marchand de cailloux*, qui va donner son titre à mon neuvième album, est de nouveau consacrée à Lolita, sauf que c'est elle qui s'adresse à moi pour obtenir des réponses à son désarroi devant les violences incompréhensibles du monde :

Dis, papa, quand c'est qui passe
Le marchand de cailloux
J'en voudrais dans mes godasses
À la place des joujoux
Avec mes copines en classe
On comprend pas tout

Pourquoi des gros dégueulasses
Font du mal partout.
Pourquoi les enfants d'Belfast
Et d'tous les ghettos
Quand y balancent une caillasse
On leur fait la peau
J'croyais qu'David et Goliath
Ça marchait encore
Qu'les plus p'tits pouvaient s'débattre
Sans être les plus morts
Dis, papa, quand c'est qu'y passe
Le marchand d'liberté
L'en a oublié un max
En f'sant sa tournée
Pourquoi des mômes crèvent de faim
Pendant qu'on étouffe
D'avant nos télés comme des crétins
Sous des tonnes de bouffe
Dis, papa, quand c'est qu'y passe
Le marchand de tendresse
S'il est sur l'trottoir d'en face
Dis-y qu'y traverse.

Je me paye nos dirigeants dans *Le Tango des élus* et *Tonton*, la pensée prémâchée dans *Aquarium*, et au passage le rallye Paris-Dakar dans *500 connards sur la ligne de départ* – mais je rends hommage à la pêche à la ligne : « Tant qu'il y aura des ombres / Des truites et des vandoises / Croule la terre, craque le monde / Nous irons dans les eaux turquoise / Les rivières profondes... »

René Fallet disait : « Les heures passées au bord de l'eau sont à déduire de celles passées au paradis. » Avec le golf, que j'ai pratiquement arrêté à la mort de Desproges, la pêche est une de ces passions silencieuses qui me réconcilient (momentanément) avec la vie. Je la pratique dans le culte du grand Fallet et c'est pourquoi, quand sa veuve m'a fait cadeau de sa boîte à pêche et de deux de ses cannes gravées à son nom, plus de son tire-bouchon personnel pour ouvrir mon pinard, je me suis retrouvé sans voix, ému aux larmes.

Pour enregistrer *Marchand de cailloux*, j'abandonne l'électronique chère aux Américains pour revenir à l'acoustique et me rapprocher d'une musique un peu celtique, un peu irlandaise qui me plaît beaucoup. Sous la houlette de mon indispensable Thomas Noton, Écossais d'origine, qui va de nouveau assurer la direction artistique, nous partons donc pour Londres enregistrer aux studios Sarm, qui appartiennent à Trevor Horn, l'un des plus grands réalisateurs britanniques. Pete Briquette, que je rencontre à cette occasion, un Irlandais génial, va prendre en charge arrangements et réalisation.

Sorti en 1991, l'album obtient le Grand Prix de l'Académie du disque Charles-Cros, qui est au disque ce que la Palme d'or à Cannes est au cinéma. Et j'enchaîne par cinq semaines à guichets fermés au Casino de Paris.

C'est à cette époque que j'accepte de tenir une chronique dans *Charlie Hebdo* pour dire autrement qu'en chanson mes colères contre ce monde cruel et sans conscience.

Comme je le chanterai plus tard dans *Les Mots* :

Écrire et faire vivre les mots
Sur la feuille et son blanc manteau
Ça vous rend libre comme l'oiseau
Ça vous libère de tous les maux.

C'est un don du ciel, une grâce,
Qui rend la vie moins dégueulasse
Qui vous assigne une place
Plus près des anges que des angoisses.

Moi, Étienne Lantier, petit-fils d'Oscar

Comment est-ce que je me retrouve à incarner Étienne Lantier dans *Germinal*, de Claude Berri ?

Berri m'avait vu à Bobino en 1980. Après le récital, il était entré comme un fou dans ma loge :

« Renaud, tu es un acteur prodigieux !

— Je ne suis pas acteur, je suis chanteur.

— Oui, mais j'ai vu comme tu savais dire un texte, tu l'incarnes, tu le portes, bien au-delà des mots... C'est magnifique !

— Merci.

— Je veux te faire tourner. Ça prendra peut-être du temps, mais je vais te trouver un rôle. »

Bon, et puis la chose était tombée dans l'oubli.

Jusqu'en 1991 où je reçois un coup de téléphone de mon agent :

« Claude Berri a un rôle pour vous.

— Ah bon. Mais moi, je n'ai pas précisément envie de faire du cinéma...

— Vous allez aimer, il veut adapter *Germinal*, le roman de Zola. Il voudrait vous proposer le rôle de Lantier. »

Honte à moi, je n'avais pas lu *Germinal*. Je cours acheter le bouquin et je me le colle dans la nuit. Je découvre la place monumentale d'Étienne Lantier, mineur au grand cœur, socialiste proche de l'anarchisme, qui va prendre la tête de la grève, galvaniser ses camarades... et les mener dans le mur. Je me sens en effet très proche du personnage, mais l'incarner excède très largement mes petites capacités de comédien.

Du coup, je rappelle Claude Berri :

« C'est un rôle extraordinaire, merci d'avoir pensé à moi, mais je n'ai pas les épaules.

— Bien sûr que si ! Prends le temps de réfléchir si tu veux, mais je te le demande : accepte ! C'est un rôle pour toi, tu en as la force et la fragilité. Pour moi, tu es Lantier, je n'en vois aucun autre parmi les acteurs de ta génération.

— Non, non, je ne suis pas comédien, je vais me faire éreinter par la profession et démolir par la critique. Je préfère rester à ma petite place de chanteur. »

En fait de réfléchir, je chasse le truc, j'oublie sans oublier, secrètement troublé qu'on me propose de marcher sur les traces de mon grand-père, de coiffer son casque de mineur, moi qui porte dans mon cœur le douloureux destin de cet homme depuis tant d'années.

Jusqu'au jour où je rencontre Vincent Lindon dans un avion pour Beyrouth :

« J'ai entendu dire que Berri te propose le rôle de Lantier.

— Ouais, mais j'ai dit non.

— T'es cinglé ! Tu n'as pas refusé ÇA ! »

Lindon avec ses tics et ses tocs, ses mouvements incontrôlés, qui depuis lors est devenu plus qu'un ami, un frère.

« Si, si, je n'ai pas envie d'être la risée de tout le cinéma.

— Tu vas accepter, Renaud ! Tu vas le faire, c'est un rôle pour toi !

— Merci, je sais. Claude Berri me l'a déjà dit. »

Pendant tout le vol, il me tanne, pas une minute de répit.

« Tu vas faire dix millions d'entrées... »

« Tu auras le César du meilleur espoir masculin... »

« Tu vas faire une révolution dans le petit monde du cinéma... »

« Tu vas tout bousculer... »

« Tu vas tous les enterrer », etc., etc.

En arrivant à Beyrouth, je suis tout de même ébranlé.

Mais ce qui emporte ma décision, c'est un énième coup de fil de Claude Berri :

« Renaud, j'ai dîné hier soir avec Patrick Bruel, il m'a fait toute la soirée du rentre-dedans, genre : "Claude, prends-moi pour Étienne Lantier, tu feras huit millions d'entrées !" »

— Sans blague !

— Toi, tu ne veux pas du rôle, mais peu m'importe, c'est toi que je

veux. »

Je ne saurai jamais si c'était vrai, mais j'ai signé l'après-midi même. La mine, c'est mon histoire secrète, ce rendez-vous avec Lantier c'est mon grand-père qui me l'a organisé depuis l'endroit où il se trouve, je l'ai pensé très fort soudain, et je me suis senti comme un déserteur, comme un traître, de ne pas oser y aller.

Me voilà parti pour le Nord-Pas-de-Calais, Valenciennes, le pays d'Oscar Mériaux où débarquent avec moi Miou-Miou, Gérard Depardieu, Jean Carmet, Bernard Fresson, Laurent Terzieff, et quelques autres stars. Le grand Terzieff qui me fera le plus beau compliment jamais reçu de ma vie brève de comédien : « Tu me fais penser à Reggiani dans *Casque d'or*. »

Le tournage avec Berri se révèle épuisant. Il sur-dirige ses acteurs, et surtout moi le débutant. Je fais une première prise, dont je suis sûr qu'elle est bonne, malgré le trac, ou plutôt grâce à lui, car le trac donne une grande émotion à la scène. « Coupez, on la refait ! » La deuxième est moins convaincante. À la huitième, je bafouille carrément et Berri me hurle dessus.

Sorti de son rôle de metteur en scène, c'est pourtant un être d'une gentillesse exceptionnelle. Il m'appelle « mon chéri » et me couvre d'éloges. S'excuse de s'être emporté, m'assure que nous faisons un travail extraordinaire, etc.

Au début, je prends mes repas avec les comédiens et l'équipe technique, tandis que les trois cents figurants sont relégués sous un chapiteau, loin des vedettes. Depardieu pète à table, Carmet lui donne la réplique et c'est à celui qui pétera le plus fort. Je finis par en avoir marre de bouffer avec eux et je vais prendre mes repas avec les figurants. Eux m'ont accueilli le premier jour comme un des leurs, comme un enfant prodigue, avec des demandes d'autographe, de photos dédicacées et, au fond, je me sens plus à ma place sous leur chapiteau qu'à la table des acteurs.

Nous apprenons à nous connaître, je signe désormais « amitiéusement », un mot ch'timi pour dire « amicalement », et eux me donnent du « Renaud eul ch'timi » en me tapant dans le dos. Nous jouons au tiercé avec toute l'équipe du film, eux sont pauvres, ils ne misent pas gros, moi non plus parce que je ne joue que pour les accompagner, mais Depardieu mise gros et il gagne des milliers de

francs. « C'est normal, glousse-t-il de sa grosse voix, l'argent va à l'argent. » Ou aussi : « Je fais ce métier pour manger de la viande tous les jours. » Et il éclate de son rire énorme.

Je note que Berri et Pierre Grunstein, le producteur exécutif, traitent les figurants comme du bétail :

« Pause déjeuner. Reprise du tournage à 14 heures.

— Mais ça fait moins d'une demi-heure pour manger, chef.

— Oui, ben fallait vous activer un peu plus ce matin. Allez, allez, on accélère. »

La plupart sont d'anciens mineurs, ça me fait mal de les voir si peu considérés, et je me mets en devoir de les défendre. Meneur syndical dans le film, je deviens Étienne Lantier dans la réalité quotidienne. Je poste à la production des lettres de menaces : « À partir de demain, si nous ne sommes pas augmentés, nous nous mettons en grève illimitée. » Signé : « Pour les figurants, le corbeau. » Pierre Grunstein et son assistant, Patrick Bordier, savent parfaitement que je suis l'auteur des lettres, mais ils ne peuvent rien me dire, je suis un des premiers rôles, aussi indispensable que Depardieu. Alors, ils cèdent, doublent le revenu des figurants. Et sont plus attentifs à les respecter.

À force de passer mes soirées avec eux autour d'un brasero, en compagnie de Miou-Miou, l'adorable Miou-Miou que j'ai connue vingt ans plus tôt au Café de la gare, j'apprends les chansons du Nord, ou plutôt ils prennent la peine de me les apprendre, en patois, en ch'timi. Chansons bouleversantes, à la fois drôles, sensibles et tendres. Et c'est comme cela qu'une nuit l'idée de faire un album me saute soudain au cœur. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Je vais chanter le Nord, celui des gueules noires, celui de mon grand-père Oscar, et ainsi mettre des mots sur mes origines.

Je déniche un studio à Lille, je prends contact avec le Conservatoire pour les répétitions, et désormais tous les soirs, à peine entendu le « Journée terminée, merci, à demain », lancé par Claude Berri dans son mégaphone, je quitte Valenciennes pour rejoindre Lille et chanter dans cette langue que j'adore. Un copain m'a passé une cassette avec une sélection d'une trentaine de chansons, parmi lesquelles j'en ai choisi douze que je travaille. Après une semaine de répétitions, nous enregistrons sous la direction de Simon Colliez, un ancien mineur devenu chansonnier, poète et compositeur. Tous les morceaux sont quasiment saisis en live, ce qui donne au disque un

petit air balloche, une ambiance fête de famille qui me plaît beaucoup.

Ma chanson préférée s'intitule *Meneur de chevaux, Ch'méneu d'quévaux*, « C'est pas toujours rigolo d'être méneu d'quévaux... ». Elle raconte l'histoire de ces bêtes qu'on descendait au fond de la mine et qui jamais n'en remonteraient. Elles tiraient une vingtaine de wagonnets pleins de charbon, et si d'aventure on en ajoutait un vingt et unième, elles refusaient obstinément d'avancer. Après dix ou quinze années de ce labeur, elles mouraient sans avoir jamais revu la lumière du jour.

Je pensais qu'on ne dépasserait pas les cinquante mille exemplaires, mais ce dixième album, *Renaud cante el'Nord*, dédié « À Solange et Oscar Mériaux », se vendra à plus de trois cent mille.

Et pendant ce temps-là, le tournage continue. Six mois, largement le temps de connaître tous les figurants par leur petit nom. J'organise des fêtes presque tous les soirs, champagne et tout, et la moitié de mon cachet y passe. L'autre moitié, je la donne à un des gars, un ancien mineur qui arrive un matin décomposé sur le tournage : sa maison a brûlé dans la nuit, il a tout perdu.

« Tiens, je t'offre tout ce qu'il me reste de mon cachet, vingt-cinq bâtons. Avec ça, tu dois pouvoir t'en construire une autre.

Alors Depardieu :

— T'es cinglé, Renaud ! Garde ton fric. Sa maison a brûlé, d'accord, ben on va faire une quête générale...

— C'est ça, faire aussi payer les pauvres pour le plus pauvre d'entre eux. Sûrement pas. »

Même avec l'argent des autres, Depardieu est chiche. C'est une maladie, il n'y peut rien, et c'est pourquoi je l'aime bien quand même.

Je sais que ma mère et son frère cadet, mon oncle Pierrot, les deux enfants d'Oscar, ont beaucoup pleuré en découvrant le film. Mais mon père, qui les accompagnait, n'a manifesté aucune émotion, fidèle à son personnage de protestant austère. Pourtant, je suis certain qu'il a été fier de moi, mais qu'une fois encore il n'a pas osé me le manifester.

La veille, la première avait eu lieu à Lille, en présence de François Mitterrand dont j'avais dit quelque temps plus tôt : « J'aime bien ce petit bonhomme. »

J'arrive dans la salle de cinéma, et on me propose aussitôt de m'asseoir à côté du président de la République.

« Alors, Renaud, me dit François Mitterrand, vous me trouvez si petit que ça ?

— Oh, monsieur le président, c'était un mot affectueux de ma part...

— Je sais lire entre les lignes, mon cher Renaud, surtout les vôtres ! »

J'assiste à la projection à côté de cet homme immense et quand arrive la scène où je sors à poil de la douche, où l'on voit mon kiki, je suis véritablement mortifié.

Décidément, nul n'échappe à sa pauvre humanité.

Le jour où je mourirai

En cette année 1993 où sort *Renaud cante el'Nord*, tout va mieux dans ma vie. Je suis si heureux auprès de Dominique que je passe de longues heures à la maison, pas bien loin d'elle, à écrire et à composer. Nous habitons désormais boulevard Edgar-Quinet, dans le XIV^e, mon arrondissement de prédilection, un grand appartement pourvu d'une terrasse dont nous profitons beaucoup aux beaux jours.

Après avoir rendu hommage au Nord des Mériaux, j'écris sur le Sud ensoleillé des Séchan, ce Sud où mon père a vu le jour (à Montpellier, le 14 janvier 1911). Je me rappelle avec émotion ma découverte de Marseille, à 16 ans, invité chez ma première petite amie dont la mère était marchande de poisson et le père grutier, membre du Parti communiste. Je suis alors complètement séduit par l'ambiance du quartier ouvrier de La Belle de Mai, par la fraternité bruyante qui y règne, si différente de celle du Nord et cependant aussi vivante et émouvante. Alors tiens, j'écris une chanson, *À la Belle de Mai*, dans le patois marseillais, cette fois, et c'est elle qui va donner son titre à mon prochain album, le onzième.

Le disque s'ouvre par *La Ballade de Willy Brouillard*, où je chante avec tendresse la vie d'un petit flic de banlieue, prenant ainsi le contrepied de ce que j'ai fait jusqu'alors – chier sur les flics.

Quand il était p'tit y voulait faire
Gardien de square comme son grand-père
Voulait vivre entouré d'minots
Protéger les p'louses les moineaux
Ben y vit entouré d'béton

Au milieu d'une jungle à la con
Y protège l'État, les patrons
Ceux qui fourguent la came aux nistons.

Et puis encore une chanson pour Lolita, *Le Petit Chat est mort* (il est tombé du toit...), que je console en lui disant le prix de la liberté :

C'était un vrai sac à puces
Encore plus libre qu'un chien
Pas l'genre pour un su-sucre
À te lécher la main
Mais la liberté tu vois
C'est pas sans danger, c'est pour ça
Qu'elle court pas les rues ni les toits.

Je me paye les militaires dans *La Médaille* :

Maréchaux assassins
Sur vos bustes d'airain
Vos poitrines superbes
Vos médailles ne sont
Que fientes de pigeons
De la merde.

Un jour, je la chante sur France Inter et j'ai droit le lendemain à une plainte de l'Association de défense des militaires, comme si l'armée française avait besoin d'être défendue contre moi. Comme si elle était en danger devant un pauvre saltimbanque ! Ils ont été déboutés, et ça m'a bien fait rigoler.

La chanson qui me touche le plus dans cet album est peut-être *Le Sirop de la rue*, pleine de nostalgie sur l'enfance, de nouveau, et de désillusion sur l'âge adulte :

Le jour où je mourirai

Puisque c'est écrit
Qu'après l'enfance
C'est quasiment fini
Devant l'autr'charlot
J'espère arriver
La boule à zéro
Et la morve au nez
Du Mercurochrome
Sur mes g'noux pointus
Qu'y connaissent l'arôme
Du sirop d'la rue.

C'est le printemps quand arrive le moment d'enregistrer et je suis si heureux en famille, à ce moment-là, que je prends la décision de tout faire à la maison. Je veux que l'album soit totalement acoustique : pas de batterie, pas de guitare électrique, uniquement des guitares sèches, du piano, des petites percussions et des cordes. Les guitares et la contrebasse, on les enregistre dans mon bureau. Les percussions dans la chambre d'amis. Les trompettistes dans le salon. Le piano dans le couloir. Quant à la console, elle est installée sur la terrasse, dans une espèce de verrière. Et moi je chante... dans les chiottes ! Une pièce tout en longueur, absolument parfaite pour le son.

À 17 heures, nous nous retrouvons tous sur la terrasse où Dominique, sainte femme qu'elle est, nous sert du thé et des galettes de Pont-Aven.

Ce onzième album s'écoule à plus de six cent mille exemplaires et il est bientôt suivi par la sortie de compilations magistrales de la part de mes deux maisons de disques, Polydor et Virgin : *The Meilleur of Renaud 1975-1985* et *The Meilleur of Renaud 1985-1995*. Quelques semaines plus tard sort *L'Intégrale Renaud*, un coffret de dix-huit CD.

Si d'aventure je n'en avais pas été avisé, cela fait en effet vingt ans que je chante en cette année 1995 où je suis à la fois extraordinairement heureux en famille, entre Dominique et Lolita, qui entre dans sa quinzième année, et publiquement célébré par cette avalanche de compiles.

Cette année-là, et pour fêter dignement cet anniversaire, je décide

quant à moi de chanter Brassens.

Après la pose d'une plaque en fonte que j'avais moi-même sculptée, impasse Florimont, là où habitait Brassens, je commence à bavarder avec Gibraltar, son secrétaire et ami rencontré au STO pendant la guerre. Nous sympathisons, nous nous retrouvons quelques jours plus tard et là nous passons la soirée à chanter du Brassens. C'est comme cela que me vient l'idée de reprendre ses plus belles chansons, ou du moins celles qui me touchent le plus. J'en parle à Thomas Noton, qui trouve l'idée formidable et se dit prêt à en diriger la réalisation. Puis je m'entoure de deux guitaristes extraordinaires, Manu Galvin et François Ovide, d'un excellent contrebassiste, Yves Torchinsky, et, bien sûr, de Jean-Louis Roques, mon accordéoniste.

Sur les quatorze albums de Brassens, nous sélectionnons une trentaine de chansons, et comme de nouveau je ne veux pas m'éloigner de ma femme, nous installons le studio d'enregistrement chez nous.

Quelle émotion de chanter Brassens ! Je l'avais rencontré à l'âge de dix ans avenue Paul-Appell et il avait bien voulu me dédicacer son dernier disque. Puis une autre fois seulement, sur un plateau de télévision. Entre deux grands timides, cela avait donné le dialogue suivant, tout en retenue, quand j'aurais voulu l'embrasser, le serrer dans mes bras :

Lui : « Oui, oui, je connais un peu vos chansons, Renaud... Je les trouve très bien construites. »

Moi : « Merci. Si je peux oser ce compliment en retour : j'ai tout appris de vous, monsieur Brassens. Tout. Depuis la petite enfance jusqu'à aujourd'hui. Vous êtes mon maître à penser, à écrire... »

Sur la trentaine de chansons que nous avons enregistrées, nous en avons gardé vingt-trois. J'étais anxieux de savoir ce qu'allait en dire Gibraltar. C'est un peu prétentieux de ma part de rapporter ici ses commentaires, mais je ne résiste pas parce qu'ils m'ont infiniment touché :

« C'est le plus bel album hommage qu'on lui ait rendu, Renaud. Tu sais, on dirait que ces chansons ont été écrites pour toi. »

Prétentieux encore, j'aurais voulu que Brassens écoute *Mistral gagnant*, *En cloque*... Qu'il sache combien son talent m'a porté, mais il est parti trop tôt.

Quand sort ce douzième album, *Renaud chante Brassens*, j'ignore que le prochain ne viendra que sept années plus tard, après une douloureuse descente en enfer.

Dans le viseur des KGBistes

C'est un voyage à Cuba, en 1997, douze ans après mon séjour à Moscou, qui va brusquement raviver en moi le sentiment terrifiant d'être menacé.

Cette fois, je m'envole sur les traces d'Ernesto Guevara, le « Che », héros de ma jeunesse radicale et auquel j'ai rendu hommage dans une chanson, *Adios Zapata*, incluse dans l'album *À la Belle de Mai* :

Adios Che Guevara !
Que viva Marijuana !
Pour eux la mort
Pour nous samba.

Grand révolutionnaire au service du peuple, cet homme n'en a pas moins été à l'origine d'exécutions sommaires et des premiers camps de rééducation au lendemain de la révolution cubaine. Cependant, je veux me rendre sur les lieux de son action, demeurés mythiques dans mon esprit, et respirer l'air de la prétendue démocratie cubaine.

Une fois encore, mon vieux complice Mourad Malki m'accompagne, lui qui m'avait tenu compagnie dans ma prison dorée de Moscou et réconforté dans l'avion du retour quand j'étais certain que nous n'arriverions pas vivants.

Durant les premières heures, nous sommes reçus comme des amis par les hommes mis à notre disposition, un chauffeur et un certain Geronimo Alvarez, censé nous servir de guide, ou de garde du corps, on ne sait pas trop. Je ne suis pas un étranger à Cuba, mes chansons y

sont connues, et il n'est donc pas anormal qu'on me protège (ou me surveille).

Le chauffeur, qui prétend ne pas parler un mot de français, au point de ne pas pouvoir dire merci quand je l'invite au restaurant, c'est-à-dire tous les jours, a un comportement vraiment bizarre. Dès que nous nous mettons à parler politique, Mourad et moi, il enfile une cassette dans ce que nous présumons être un lecteur, sauf qu'il n'en sort jamais aucune note de musique, de sorte que nous en concluons qu'il s'agit en fait d'un enregistreur et que notre chauffeur parle parfaitement le français, du moins suffisamment pour choisir dans nos propos ceux qui peuvent intéresser ses chefs du KGB local.

Quant à Geronimo Alvarez qui nous tient compagnie durant le voyage de Santiago de Cuba à La Havane, en avion, il nous mène dès l'aéroport un drôle de jeu qui finit par me précipiter dans une angoisse sans nom. Il est équipé d'une mallette métallique qu'il pose systématiquement à nos pieds avant de s'éloigner.

« Pourquoi laisse-t-il sa mallette ? je demande la première fois à Mourad. Tu ne trouves pas ça curieux ?

— Si, je suppose qu'elle enregistre nos conversations. »

Alors, à notre tour, nous nous éloignons.

Mais Alvarez revient, prend sa valise, nous rejoint, échange quelques mots avec nous avant de repartir précipitamment (un coup de téléphone urgent)... en abandonnant de nouveau son bagage à nos pieds. Assez stupidement, je finis par me figurer qu'en fait d'enregistreur, sa mallette pourrait bien contenir une bombe. Et donc je prends soudainement Mourad par le bras, et nous filons à l'autre extrémité de l'aéroport.

« Viens vite, ce connard fait semblant d'aller téléphoner, mais aussi bien il a un détonateur dans la poche. »

Nous surveillons la valise de loin.

Elle ne reste pas longtemps à l'abandon, Alvarez revient, la prend, nous la rapporte et repart aussitôt vers sa prétendue cabine téléphonique.

À notre tour, nous nous éloignons, plantant là sa mallette...

Le manège se prolonge ainsi jusqu'à l'appel des passagers pour La Havane.

Étrangement, tandis que nous sommes fouillés comme des malandrins avant d'embarquer, aucun flic ne demande à notre

« guide » d'ouvrir sa valise.

Tout cela a fini par me précipiter dans l'espèce de paranoïa qui m'avait saisi à Moscou après que la moitié des spectateurs du parc Gorki m'avaient soudainement tourné le dos, me signifiant ainsi leur condamnation. Pourquoi, de la même façon, m'en veut-on à Cuba ? Pourquoi se méfie-t-on de moi ? Qu'ai-je fait pour être si mal traité ? Trompé, espionné, traqué ? Je me sais innocent, mais j'éprouve toujours ce sentiment surnois de culpabilité, comme si je devais payer pour des fautes que je n'ai pas commises.

Fragilisé et angoissé, je décide d'appeler l'ambassade de France à La Havane avant de monter dans l'avion et de demander sa protection.

« Ne vous faites pas de souci, me rétorque très aimablement l'ambassadrice, je vous attendrai à l'aéroport.

— Oh, oui, venez surtout. Je compte sur vous. »

Durant tout le vol, Alvarez conserve sa valise sur les genoux. Et lui qui était si bavard à l'aéroport ne nous adresse plus la parole.

Par bonheur, l'ambassadrice est bien présente à notre descente d'avion et c'est avec elle que nous partons attendre nos bagages. Mais alors le manège de la valise recommence, Alvarez la dépose à nos pieds et s'éloigne. À deux ou trois reprises, je prends donc l'ambassadrice par le bras pour nous éloigner.

Quand nous débarquons à l'hôtel, accompagnés de notre protectrice et toujours flanqués de notre ange gardien cubain, nous notons qu'il disparaît aussitôt derrière la réception, comme s'il était chez lui, probablement pour expédier son rapport, cette fois. Nous le laissons là, posons nos affaires et partons pour l'ambassade, où je souhaite obtenir des assurances pour notre protection à La Havane.

Une fois arrivés à l'ambassade, nous faisons le point avec l'ambassadrice dans son bureau. Puis elle nous invite à rejoindre un salon mitoyen où l'on va nous servir du café, car elle a, nous dit-elle, des coups de téléphone à passer.

On nous sert en effet café et boissons, mais il se passe alors une scène qui me glace le sang. J'ai oublié mes cigarettes dans le bureau de l'ambassadrice, et j'y retourne donc, après avoir frappé. Me voyant, elle raccroche précipitamment et je l'entends clairement dire à son interlocuteur : « Je vous rappelle. »

Que lui racontait-on sur mon compte ?

En tout cas, à partir de là, elle change radicalement de ton.

Alors qu'il avait été question un quart d'heure plus tôt de nous loger à l'ambassade jusqu'à notre retour en France, elle nous prie sèchement de retourner à notre hôtel. Elle nous met proprement à la porte, pour dire les choses carrément, demandant à son chauffeur de nous raccompagner.

Nous nous retrouvons alors exactement dans la même situation qu'à Moscou : je me cloître à l'hôtel. Je me sens en danger et je refuse de sortir, ne serait-ce que pour aller prendre un verre. À tort ou à raison, j'interprète comme des indices de complot tout ce qui se passe autour de moi. Qu'un jeune garçon me propose un dollar pour me convaincre de se faire photographier en ma présence, et je pense aussitôt que la police veut me compromettre dans une affaire de tourisme sexuel. Je me trompe peut-être, mais il me semble désormais que le danger est partout.

Enfin arrive le soir du départ, et durant tout le vol je suis affreusement tendu, incapable de dormir. Je crains, comme à mon retour de Moscou, que cette police cubaine, omniprésente et sournoise, ne tente un ultime coup tordu contre moi.

Mon soulagement quand j'aperçois dans le grand hall de l'aéroport ma Dominique, accompagnée pour l'occasion de Philippe Val, le directeur de *Charlie Hebdo* ! Sauvé ! Dans un grand désordre, je leur raconte nos mésaventures, épuisé que je suis par ces jours d'angoisse sans sommeil, et nous partons pour la maison, Dominique au volant, moi à son côté, et Philippe Val à l'arrière.

C'est à ce moment-là que je remarque derrière nous la présence d'une Renault 4 conduite par deux hommes barbus, avec deux échelles sur le toit. Quand, dix minutes plus tard, je me retourne à nouveau, la même Renault 4 nous suit toujours de près et je note alors qu'elle est immatriculée dans le 91 – l'Essonne.

Il est peut-être 9 heures du matin quand nous arrivons boulevard Edgar-Quinet et nous passons par la boulangerie pour acheter des croissants.

Tandis que Dominique nous prépare du café et que je commence seulement à me détendre, je vais à la fenêtre pour m'assurer que nous sommes enfin tranquilles. Or je m'entends lâcher un « oh ! » de stupeur : la Renault 4 est là, stationnée devant notre porte. C'est la même, aucun doute possible, deux échelles sur le toit, et les deux

barbus assis devant. D'ailleurs, en me penchant, je peux vérifier qu'elle est bien immatriculée dans le 91.

C'est ainsi que s'ouvre pour moi une longue période de terreur qui va raviver cette angoisse qui m'habite depuis si longtemps. Les communistes me veulent du mal, ils veulent ma mort, sans que je sache ce que j'ai commis pour mériter ce châtiment – si ce n'est porter le fardeau des miens, moi qui me prends pour le Christ, comme me l'avait dit un psychiatre.

Désormais, je ne peux plus sortir de chez moi sans remarquer la présence d'une voiture immatriculée dans l'Essonne – fief des KGBistes cubains, j'en suis persuadé. Sur notre répondeur téléphonique, je trouve d'étranges messages, pas vraiment rassurants : émanent-ils de fans qui me traquent partout pour avoir une photo dédicacée, ou d'agents de Cuba ou de Moscou qui voudraient ma peau, ou en tout cas me rendre dingue ?

Comme nous avons pour voisin un vieux militant communiste, je finis par me convaincre que ce type est de mèche avec les KGBistes et qu'ils ont installé chez lui des micros perfectionnés pour espionner nos conversations.

« Renaud, me disent les copains, si tu dois avoir peur de certaines personnes, ce sont des mecs d'extrême droite. Tu chantes à la Fête de l'Huma, tu as tourné *Germinal*, appelé à voter à gauche, pourquoi les communistes voudraient-ils ta mort ?

— Les gars, ne confondez pas le peuple avec les services secrets. Les KGBistes sont des assassins. N'oubliez pas tout le sang qu'ils ont sur les mains à La Havane comme à Moscou. »

J'ai peur pour Dominique et Lolita et je m'arme d'une vieille pétoire que j'ai restaurée, sans doute incapable d'abattre un pigeon unijambiste, mais la posséder me rassure.

Ici repose Renaud, chanteur à la con

En fait de protéger Dominique, je la rends folle. Ma folie et l'alcool que j'ingurgite pour domestiquer l'angoisse la rendent folle et affreusement malheureuse.

Nous ne partageons plus la même chambre, car moi je passe mes nuits à boire et à surveiller depuis nos fenêtres les mouvements suspects dans la rue.

« Je ne peux plus vivre comme ça, me dit-elle un matin en me caressant la joue. Il faut que tu bouges, mon chéri. Que tu penses à nous... »

Mais je ne bouge pas, j'en suis incapable, paralysé par l'angoisse et me mettant à boire au saut du lit pour supporter la journée qui s'annonce.

« On va se séparer pour quelque temps, me propose alors Dominique. Veux-tu partir, ou c'est moi qui m'en vais ? »

C'est elle qui s'en va. Elle achète un appartement qu'elle revend au bout d'un mois et revient boulevard Edgar-Quinet.

« Vous êtes ma famille, je ne peux pas vivre sans vous, j'ai besoin de vous, j'ai envie de vous. »

Mais ça ne s'arrange pas, et quelques semaines plus tard ma Dominique, en larmes, me supplie de partir.

« Promets-moi de veiller sur toi, mais séparons-nous, Renaud, je suis à bout. Va, cherche-toi un appartement, et reprends-toi, retrouve-toi. »

Je déniche un appartement juste au-dessus de La Closerie des Lilas, au deuxième étage, le premier étant occupé par les bureaux du

restaurant. Je n'ai qu'à descendre pour prendre mes repas, mais surtout pour boire.

J'ai retrouvé récemment dans mes archives le récit de ces journées abominables dont je tiens la chronique dans un cahier d'écolier, à l'automne 1998 :

Je me réveille en sueur, les draps trempés, à tordre, la chiasse au bide, les jambes engourdies de rhumatismes, le genou gauche douloureux, courbaturé de partout, les mollets, la plante des pieds et les orteils pleins de fourmillements pénibles (mauvaise circulation ? problèmes neurologiques ? Allez savoir...) et surtout, comme chaque matin, la tête dans le cul, le moral au fond des bottes. J'allume la première de mes soixante clopes de la journée, entame pour quelques minutes ma quinte de toux grailonneuse, refoule une nausée naissante qui fait remonter quelques gorgées de bile que je m'empresse d'ingurgiter avec dégoût, n'ayant pas prévu de cracher au pied de mon lit, puis me décide à me lever. J'ouvre les doubles rideaux de ma piaule. Tu vas voir qu'il va faire moche, je me dis. À moins qu'il fasse beau... Ça arrive parfois, même en novembre. De toute façon, rien à cirer. Il y a quelques années encore, le simple fait de me réveiller vivant et de constater que le jour était là, beau ou moche, m'emplissait pour la journée entière d'une joie sans pareille. Aujourd'hui, c'est plutôt : « Encore une journée à vivre, et merde ! »

Il fait un temps de chiotte. Un temps à ne pas mettre un poivrot dehors. M'en fous, je vais jamais dehors. Après une rapide toilette, j'enfile mes pauvres fringues de vieux chanteur qui ne veut surtout pas se faire remarquer par quelque élégance ou extravagance vestimentaires, chausse mes vieilles tiags, enfille mon zomblou et quitte cet appart' de notaire où je vis depuis quelque temps et qui me sort par les yeux. Deux étages à dévaler en boitant du genou, un bonjour à la concierge, dix mètres dans la rue (dix mètres de trop...) et me voilà chez moi, dans mon rade, mon bistrot,

ma brasserie, mon asile, mon assommoir. Qu'il est doux ce cocon où je passe les journées les plus glauques de ma vie.

Un café, deux cafés, un Seresta 50 mg, un Solian 200, un Deroxat je ne sais pas combien, et hop ! un Ricard ! Je me suis pourtant promis ce matin, en me brossant les dents, que j'arrête aujourd'hui ou que, du moins, je n'attaque pas le « jaune » avant 18 heures. Pas le choix, mes bras, mes mains sont pris de tremblements incontrôlables qui me font renverser mon café sur mes genoux. Je file aux gogues pour gerber ce premier « jaune » – les prochains, comme chaque jour, vont passer sans encombre, et les tremblements s'interrompre.

« Fred ! Le même s'il te plaît ! »

Je constate une fois encore qu'il a la main lourde sur le dosage.

À multiplier par dix ou douze d'ici ce soir tard, ça ne me fait pas loin d'une bouteille par jour.

« T'es vraiment fada, me disent mes potes, il y a un produit dans le pastis qui s'appelle l'anéthol, comme dans l'absinthe, c'est une saloperie qui te bousille à jamais les neurones. Je ne sais pas, moi, bois du vin, de la bière, c'est moins nocif ! »

Je n'aime pas le vin, surtout le rouge. Le blanc, oui, mais il me fout des crampes dans les jambes et me donne la migraine. Quant à la bière, j'en ai tâté l'année dernière, elle me fait grossir, gras du bide, gras des joues, et tout et tout. Alors merci ! Moi qui rêve d'être mince comme à vingt bergeres, de retrouver cette silhouette que les journalistes qualifiaient de « famélique », je me suis fait taxer récemment dans la presse de « quadragénaire bedonnant », voire « bouffi ». Soit je continue l'anéthol, soit je passe à l'eau. Mais non, je déconne... Pourquoi pas arrêter de fumer aussi !

Après quelques heures de solitude et de gamberge, seul à ma table, la 101, les différentes substances ingurgitées commencent à produire l'effet escompté : une douce euphorie, un semblant de bien-être et un m'en-foutage du reste. À part cloper mes clous de cercueil les uns après les

autres, et hormis la lecture rapide de la presse quotidienne fournie par la maison : *Libé* ou *Le Figaro*. Lecture qui ne m'absorbe pas plus de quelques minutes vu l'état déplorable de ma vision de taupe (double cataracte). Il ne me reste plus qu'à prendre mon mal en patience jusqu'à la venue, en général vers 15 heures, de mes potes.

En les attendant, j'essaie de répondre pour la énième fois à cette lancinante question : suis-je dépressif parce que je bois, ou buvé-je parce que je suis dépressif ? Je penche plutôt pour la seconde hypothèse.

Étienne Roda-Gil, dit « le Catalan », arrive vers 15 h 30.

« Comment vas-tu, le Renard ? Déjà au Ricard ? Je vais t'accompagner, tiens. Fred ! Une punition s'il te plaît ! »

Le barman lui apporte son whiskey Famous Grouse dosé commac' (il en boit un bon litre par jour), et nous trinquons comme d'hab', à l'amitié.

« *Amor et pesetas !* »

Ça, c'est moi qui l'ajoute, même si l'amour et l'argent sont devenus des valeurs étrangères à mes préoccupations quotidiennes. L'amour parce que je n'y crois plus, l'argent parce que j'en ai, en tout cas suffisamment pour m'abreuver jusqu'à plus soif, nourrir ma famille et cesser toute activité professionnelle tant que la passion de chanter m'a quitté.

« Alors, ton album, ça avance ? Putain, mais fais-le-nous ce disque ! T'as combien de chansons ? Quatre ? Eh ben, t'en écris encore six ou huit et c'est bon ! Je te soupçonne, d'ailleurs, d'écrire et de jeter... Tu dois nous faire lire avant, d'accord ?

– Les quatre chansons en question ont déjà un an ou deux. Je te garantis que, depuis, je n'ai pas écrit une ligne. Que dalle ! Laisse tomber, j'écirai plus jamais ! Plus la sève, plus l'envie, la source est tarie et ce métier me gave. J'ai plus rien à dire. Et puis même si, par miracle, j'arrivais à finir ce disque, je n'aurais même pas envie de le défendre, sûrement pas dans ces médias de daube et surtout ces télé à la con, et peut-être pas non plus sur scène... Un peu ras l'bol de faire

le saltimbanque sur les routes de France pour aller colporter mes chansonnettes. Je suis fatigué de tout ça, fatigué de tout. Quant à aller raconter ma vie à des journaloux en radio ou dans la presse écrite, mes problèmes, mes sentiments, mes idées, ou ce qu'il en reste, ça me fait gerber d'avance... Se livrer à ces gens-là, leur offrir mon âme en pâture, je trouve ça aussi obscène qu'une strip-teaseuse qui montre son cul. Quoique, des fois, elles ont de beaux culs, et moi j'ai une sale tronche. Non, mon pote, pour vivre heureux, vivons cachés.

– Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Rester des années entières ici à te pochetronner ?

– Peut-être écrire un bouquin. J'ai toujours eu envie, j'avais pas le temps, mais maintenant je l'ai. Ou alors je continue ma descente aux enfers jusqu'à la délivrance : allez hop ! Adieu la vie, adieu l'amour ! Un petit bout de terre au cimetière du Montparnasse. Tiens, mon épitaphe, j'y pense beaucoup ces derniers temps. "Eh Seigneur, un Ricard sinon rien !" Mais je crois que j'opterai pour un truc plus simple, genre : "Ici repose Renaud, chanteur à la con."

– Tu sais quoi écrire pour ton bouquin ? T'as une idée ?

– J'ai surtout des titres : *Le Secret du mystère*, *Le Roman de Renaud le Renard*, ou encore *Hôtel de la nuit*. »

« Tu penses que Thierry va passer ? me demande un peu plus tard Stéphane, un autre habitué.

– Il ne devrait pas tarder... Je ne l'ai pas vu de la journée, mais l'apéro du soir devrait nous l'amener. »

Thierry est mon frère. Mon frère aîné. Depuis quelques mois, je l'héberge dans mon appart'. La cohabitation avec lui et ses différentes fiancées officielles ou occasionnelles se passe plutôt bien. Il s'occupe de la maison, remplit le Frigo, fait des lessives et le PQ ne manque jamais dans les gogues. Il passe pas mal de temps à travailler, écrire, quand je n'y suis que pour dormir ou y faire mes ablutions quotidiennes. Je n'ai jamais utilisé la cuisine, ne m'y suis jamais fait cuire un œuf, n'y ai jamais bu un café. Je quitte ce lieu aussitôt levé et ne le réintègre, titubant, que tard dans la nuit pour y

retrouver mon plume dans ma chambre monacale. J'y suis un peu comme à l'hôtel, quoi.

Moi qui suis terrorisé à l'idée de vivre seul depuis ma séparation d'avec mon épouse et la jolie maison où nous habitions avec notre fille, désespéré à la perspective de vieillir et de mourir seul, la présence rassurante de mon grand frère m'apporte un semblant de réconfort.

Et puis, tout comme moi, mon frère boit. Mon frère, un des meilleurs écrivains de sa génération que j'aime en dépit de nos différends. Il boit pour oublier, il boit parce que c'est bon, parce qu'il est bon de se détruire quand on a du mal à se construire, il boit parce qu'il pense que les dandys doivent boire, parce qu'il a arrêté de fumer il y a dix ans et qu'il faut bien avoir quelques vices pour mieux exploiter les vertus, il boit pour se suicider à petit feu, tout comme moi. Parce qu'il a peur de la mort et presque autant de la vie.

Tiens, ce matin, Sergueï est au piano, et la petite dame est déjà là.

Sergueï est moldave, premier prix de piano du Conservatoire de Chisinau, il joue magnifiquement Chopin, Satie, Charles Trenet et quelques autres, et semble vexé d'être réduit à cette humble fonction de pianiste de bar. Jouer huit heures d'affilée dans le brouhaha des conversations animées ou le silence des heures creuses avec moi pour seul public. Quand, profitant de ses pauses, il s'est enfilé suffisamment de bières pour voir son âme pleurer, il vient s'asseoir à ma table et se laisse aller à la mélancolie. Sa femme et ses enfants, restés au pays, n'ont toujours pas obtenu de permis de séjour. Il me sort des photos de ses mômes et ses grands yeux gris-bleu se noient.

Quant à la petite dame, elle occupe ma table. Bien fait pour moi, je n'avais qu'à arriver cinq minutes plus tôt, alors, c'est elle qui aurait dû s'installer à la 100 ou à la 102. Elle a déjà squatté *Libé* et, sa lecture terminée, me le propose sans un mot. Je la remercie du bout des lèvres. Lorsque j'arrive avant elle, c'est l'inverse qui se produit. Je lui tends *Libé*, mais je garde ma table, la 101, qui fut occupée avant moi

par André Gide, Jean Giraudoux, Romain Gary et Paul Éluard.

La petite dame et moi, nous nous croisons depuis que je vis ici. N'avons quasiment jamais échangé la moindre parole et ne nous disons « bonjour », ou « au revoir », que rarement, lorsque nos regards se rencontrent, ce qui, chez les deux timides que nous sommes, ne se produit qu'occasionnellement.

Un jour, pourtant, il y a quelques mois de cela, elle s'est penchée dans ma direction et m'a tendu une lettre :

« Tenez, je vous ai écrit ceci... »

Une lettre magnifique, dans laquelle elle évoque avec des mots simples nos solitudes, nos timidités, nos désarrois cachés. Elle s'amuse de la façon dont je réponds chaque matin au serveur un « Ça va très bien » plein d'assurance, quand elle devine que ça va très mal. Elle s'inquiète de mes quintes de toux, et se dit désespérée, démunie et désemparée devant l'infinie tristesse de mon regard. « C'est la vie », ai-je envie de lui dire, me figurant qu'elle pourrait alors me répondre, paraphrasant Frédéric Dard : « Oui, je connais, je l'ai eue. » Mais, au lieu de ça, je me contente de lui bredouiller quelques remerciements et compliments sincères sur la beauté et la lucidité de sa lettre.

Franck Langolff et « Titi » Bucolo arrivent ensemble vers 17 heures. Il était temps, je viens de passer trois heures tout seul à écluser force pastis et à gamberger. Franck et Titi sont deux de mes plus anciens potes. Au premier, je dois entre autres la musique de *Morgane de toi*, et au second celle de *Miss Maggie*. Ce sont des gentils, des bons, je pressens, à les voir ensemble (ce qui arrive rarement), qu'ils mijotent quelque chose dans mon dos, qu'ils ont ourdi quelque complot pour me « sauver », qu'ils vont l'un après l'autre m'assener leurs sempiternelles leçons de morale.

Effectivement, Franck annonce aussitôt la couleur :

« Bon, Renard, il faut qu'on te parle ! »

Des mois et des mois que Franck me « parle ». Pas un jour sans qu'il me remonte les bretelles, me fasse part de son inquiétude devant ma pochetronnerie quotidienne, mon

mutisme, mon incapacité à sortir du trou, à écrire la moindre ligne, à envisager l'enregistrement d'un nouvel album. Pas un jour sans qu'il me foute la honte pour la souffrance que mon comportement inflige à mes proches, au premier rang desquels ma femme Dominique et ma fille Lolita. Titi approuve.

Leur sollicitude me touche infiniment, mais ils parlent à un mur. Je n'arrêterai pas de boire et je n'écirai plus jamais.

Romane, ma renaissance, mon printemps

Durant ces cinq années épouvantables – 1997-2002 –, je fais quelques cures de désintoxication qui me permettent, malgré tout, de reprendre épisodiquement mon métier de saltimbanque.

Entre octobre 1999 et mars 2001, poussé par mes musiciens, Alain Lanty et Jean-Pierre Bucolo, je me lance dans une tournée marathon baptisée « Une guitare, un piano et Renaud » : deux cent deux dates, uniquement dans de petites salles de province. Tournée strictement acoustique, puisque seuls Lanty et Bucolo m'accompagnent sur scène. J'ai revu récemment quelques images de ces récitals pathétiques, quasi thérapeutiques, j'y apparais le visage bouffi, les yeux pochés, et je n'ai pratiquement plus de voix. Et cependant, je chante chaque soir à guichets fermés, mon public est là, vibrant de reconnaissance, de tendresse, et moi je suis bouleversé de les découvrir au rendez-vous, bouleversé par leur fidélité.

Cette même année 2001, on me remet une Victoire d'honneur aux Victoires de la musique, pour l'ensemble de mon œuvre. On estime manifestement que si je ne suis pas encore mort, ça ne devrait plus trop tarder, et je vis cette soirée comme un enterrement : le mien. Tous les ingrédients y sont, jusqu'à la *standing ovation* que me fait le public après m'avoir entendu massacrer *Mistral gagnant*, à tel point qu'aujourd'hui je ne peux pas revoir cette séquence sans en avoir le rouge au front. Manifestement, chacun pense que cette soirée sera ma dernière apparition publique, mon chant du cygne, et autant que le pauvre Renaud quitte la scène sous les applaudissements, n'est-ce pas, plutôt que sous les tomates.

Le cygne chante, en effet, avant de mourir, mais moi, j'aurais mieux fait de mourir avant de chanter.

Contre toute attente (à commencer par la mienne), je ne meurs pas. Deux événements, de portée tout à fait différente, me redonnent l'envie de vivre et de créer : ma rencontre avec Romane Serda, dont je tombe immédiatement amoureux, et le défi que me lance un jour mon ami Pascal Fioretto, alors journaliste à *Fluide glacial*.

Cela faisait des mois, voire des années, que Pascal, qui est homosexuel, me demandait d'écrire une chanson sur les pédés.

« Aznavour l'a déjà fait, je lui répondais, et tellement bien, avec *Comme ils disent*.

— D'accord, mais moi j'aimerais que tu parles des petits pédés de banlieue, de province, comme moi. Des petits homosexuels rejetés par leur famille, par les voisins, par les commerçants. Et qui doivent se planquer pour exister. »

Ce soir-là, Pascal me retrouve à La Closerie des Lilas. Je sors d'une cure de désintoxication et l'alcool me manque à en crever.

« Écoute-moi, me dit-il, si tu m'écris ma chanson, je t'offre un Ricard.

— Non-assistance à personne en danger.

— Je t'autorise à en boire un, mais un seul, si tu m'écris ma chanson. Une chanson, un Ricard.

— D'accord. Fred, un Ricard pour la 101 ! »

Le manque me fait tellement trembler qu'il m'est impossible d'écrire moi-même et que je dois lui tendre mon crayon.

« Tiens, prends en note », je te dicte :

T'as quitté ta province coincée
Sous les insultes les quolibets
Le mépris des gens du quartier
Et de tes parents effondrés.

À quinze ans quand tu as découvert
Ce penchant paraît-il pervers
Qu'tu l'as annoncé à ta mère
J'imagine bien la galère !

Petit pédé...

Incroyable, la chanson tient la route ! Écrite sur un coin de nappe, *Petit Pédé* vient s'ajouter à *Boucan d'enfer*, qui va donner son titre à l'album de mon retour et que j'ai écrite après ma séparation d'avec Dominique et chantée presque tous les soirs durant ma tournée « Une guitare, un piano et Renaud » :

Mon amour a claqué la porte
Mais j'étais pas du bon côté
Me v'là pareil à une feuille morte
Sur le pavé
J'ai beau chercher auprès des potes
Le réconfort de l'amitié
Bientôt z'en auront plein les bottes
De m'voir pleurer
Parc'que dans ces cas-là, mon pote
Tu te fous de la dignité
Quand tu sais qu'tes amours sont mortes
À tout jamais.

Puis Pascal Fioretto, encore, me souffle l'aventure de BHL, qui vient de se prendre une tarte dans la figure, et j'écris aussitôt *L'Entarté* : « La suffisance est son métier / Mais putain c'qu'on a rigolé / Quand il a voulu s'révolter / Avec ses petits poings crispés. »

Insensiblement, me voilà donc remis au travail grâce au double coup de pouce de mon ami Pascal.

Et ainsi, la chanson suivante s'impose : elle est celle du cauchemar que je viens de traverser. Avec *Docteur Renaud*, *Mister Renard*, j'évoque pour la première fois l'ambivalence dont je suis la proie : gentil poète aux « merveilleuses chansons » d'un côté, comme disent mes fans, mais de l'autre grand mélancolique, angoissé et colérique, soignant son mal par l'alcool :

Le Renaud ne boit que de l'eau
Le Renard carbure au Ricard
Un côté blanc, un côté noir
Personne n'est tout moche ou tout beau
Moitié ange et moitié salaud.

Enfin, je renoue avec l'engagement politique en écrivant *Manhattan-Kaboul*, qui m'est inspirée par les monstrueux attentats du 11 septembre 2001 et leurs trois mille morts :

Un 747
S'est explosé dans mes fenêtres
Mon ciel si bleu est devenu orage
Lorsque les bombes ont rasé mon village
Deux étrangers au bout du monde, si différents
Deux inconnus, deux anonymes, mais pourtant
Pulvérisés sur l'autel
De la violence éternelle.

Enregistré avec la merveilleuse Axelle Red, sur une musique de Jean-Pierre Bucolo, le single de *Manhattan-Kaboul* va rencontrer un succès immédiat auquel je ne m'attendais pas (six cent mille exemplaires), annonçant l'explosion de l'album *Boucan d'enfer* qui dépassera largement les deux millions, me permettant ainsi de renouer avec le succès de l'album *Mistral gagnant*, dix-sept ans plus tôt. *Boucan d'enfer* décrochera en outre trois Victoires de la musique : Chanson de l'année, Artiste masculin de l'année et Album de l'année.

Quand sort ce treizième album, celui de ma résurrection, j'ai déjà rencontré Romane Serda.

Je la vois pour la première fois à La Closerie des Lilas et je suis immédiatement soufflé par sa beauté. En dépit de ma timidité, je trouve le courage de l'aborder et j'apprends ainsi qu'elle est chanteuse. Honte à moi, je ne la connaissais pas, mais je ne demande qu'à réparer ma faute.

« Où puis-je vous écouter chanter ? Avez-vous déjà enregistré quelque chose ? »

Alors, elle fouille dans son sac, en sort la maquette d'un CD, inscrit son email au dos et me le tend :

« Tenez. Avoir votre avis m'importerait beaucoup. »

Et moi, déjà conquis :

« Si j'aime votre voix, si j'aime vos chansons, je vous écrirai tout un album. Vous êtes tellement belle !

— Vous feriez ça, vraiment ?

— Promis ! »

À la deuxième rencontre, nous devenons amants et Romane, en me réconciliant avec l'amour, avec le bonheur, me donne le désir de reprendre soin de moi et de tourner (momentanément) le dos à l'alcool.

J'ai écouté ses chansons, suis tombé sous le charme de sa voix et j'ai donc décidé de produire son premier album, tout en en assumant la direction artistique. Elle chante sur des textes de Jean Fauque, sur des mélodies qui lui sont propres, et je lui présente mes deux meilleurs musiciens et amis, mon pianiste Alain Lanty, et Jean-Pierre Bucolo, compositeur de génie. Mon frère Thierry lui écrit quelques beaux textes et François Bernheim, de très jolies musiques.

Cela fait, mis en verve par l'amour que je porte à Romane, je lui écrirai plus tard les douze chansons de son second album !

Je suis fou amoureux d'elle, je veux qu'elle sache tout de moi et je l'emmène dans ma maison de L'Isle-sur-la-Sorgue. La regarder, lui faire l'amour, la regarder encore et encore me précipite dans un désir fiévreux d'écrire, comme si je devais rattraper tout ce temps perdu à m'alcooliser à La Closerie des Lilas. C'est elle qui m'inspire : « Ma princesse catalane, ma nef, mon église, ma vaticane, ma Rome, ma Venise... » Catalane par son père, suédoise par sa mère, Romane me bouleverse et, durant les premiers mois de notre vie commune, je remplis des cahiers entiers de poèmes pour la célébrer. Quelques-uns de ces textes deviendront des chansons et prendront place dans *Rouge sang*, l'album qui suivra *Boucan d'enfer*, mais des dizaines sont demeurées inédites, comme celui-ci que je retrouve dans mes archives tandis que j'écris ce livre :

Princesse catalane, je te cherchais sans plus y croire

Dans la fumée des Gitanes comme une impossible histoire
Lorsque tu as poussé les portes à tambour
De ce rade où je mourais peinard
Aussitôt j'ai pensé putain mais c'est l'amour
Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !
Princesse catalane
J'étais épris de la fée verte
Mais pour ton cœur pour ta flamme
Je l'ai jetée aux oubliettes
Princesse catalane
Ma renaissance, mon printemps
Je t'ai promis pour demain des châteaux en Espagne
Des rivières des enfants
Si tu ne lâches pas ma main.

Romane ne lâche pas ma main et, très vite, nous envisageons de nous marier et d'avoir un enfant. Avec elle, le rire est revenu dans ma vie et nous nous risquons au golf que je n'avais plus pratiqué depuis la mort de mon partenaire et ami, Pierre Desproges. Mais Romane frappe une balle de golf comme on lance une boule de pétanque, et cela aussi devient un sujet d'hilarité.

Les projets soudain se bousculent comme s'il y avait urgence à vivre : j'emmène Romane à Patmos où j'ai acheté une ruine vingt ans plus tôt – mon amour des îles ! Ainsi, tous les étés, nous y reviendrons. Puis nous rêvons d'Angleterre – encore une île – et j'achète une maison à Londres, une merveilleuse petite maison sur Turnchapel Mews, la ruelle qui tourne le dos à la chapelle. Nous y habiterons une partie de l'année pour fuir la monotonie. Rêves et fantaisie se conjuguent pour faire de notre vie toute neuve une sorte de tourbillon et que jamais ne faiblisse le plaisir d'être ensemble et de s'aimer. Bien sûr, avec le recul, je comprends aujourd'hui qu'il s'agit aussi pour moi de conjurer la culpabilité et l'angoisse que je sens rôder dans l'ombre dès que Romane s'éloigne, aussitôt rendu à ma solitude.

À l'opposé de *Je vis caché*, l'une des plus sombres chansons de *Boucan d'enfer* – « Pour vivre heureux je vis caché / Au fond de mon bistrot, peinard / Dans la lumière tamisée / Loin de ce monde de bavards » –, j'écris *J'ai retrouvé mon flingue* :

Il était dans mes rimes,
Attention je déglingue
Je dégomme, je décime.

Façon de rétorquer, à ceux qui me lançaient sur scène « Eh, Renaud, où c'est que t'as mis ton flingue ? », que j'ai survécu, qu'il ne faudrait pas m'enterrer trop vite, et que ça va cogner de nouveau dans ce prochain album au titre sans équivoque : *Rouge sang* (mais aussi RS, comme Romane Serda et Renaud Séchan).

Ça va cogner, oui. D'ailleurs, avant même la sortie du disque, j'ai repris la lutte pour les causes qui me tiennent à cœur : Greenpeace et la protection de notre planète, les guerres indignes menées par des dictateurs, la lutte anti-corrida, les peuples affamés, l'école de Mirabel-aux-Baronnies qui n'aurait pas vu le jour sans mon concours, et... Ingrid Betancourt. Ingrid qui se trouve aux mains des FARC colombiennes depuis bientôt trois ans et dont le destin ne semble plus intéresser grand monde. Pour elle, j'écris une chanson, *Dans la jungle*, j'organise des concerts de soutien dans plusieurs grandes villes de France, je finance des survols de la jungle colombienne pour permettre à son ex-mari de jeter des milliers de photos de leurs deux enfants, Mélanie et Lorenzo, dans l'espoir qu'elles tomberont entre les mains de leur mère, et enfin je contribue financièrement aux études des enfants.

Ainsi l'album *Rouge sang* reflète-t-il parfaitement l'état de plénitude dans lequel je me trouve depuis ma rencontre avec Romane : amoureux dans ma vie privée, de nouveau engagé et ardent dans mes chansons et ma vie publique.

Romane est enceinte quand sort le disque, et déjà je consacre une chanson à notre enfant – *Malone* (prénom mixte, mais nous avons la conviction d'attendre un garçon) :

Nous t'apprendrons, mon ange
À lutter chaque jour
Pour que ce monde change
Pour un peu plus d'amour

T'apprendrai à écrire
Pour chanter tes colères
Et pour voir ton sourire
Illuminer la terre.

Entre-temps, Romane et moi nous sommes mariés, le 5 août 2005 à
Châteauneuf-de-Bordette, dans la Drôme provençale, où ses parents
possèdent une maison.

Malone, ton papa est bien là

Mon père meurt le 7 juillet 2006 sans être parvenu à écrire le grand livre qu'il avait rêvé de laisser et Malone, notre fils, vient au monde sept jours plus tard, le 14 juillet 2006.

L'un s'en va, me précipitant dans la culpabilité abyssale d'avoir brisé par mon succès sa vocation d'écrivain et, de surcroît, de n'avoir jamais su lui dire combien je l'aimais. L'autre arrive et je tremble déjà à la pensée de ne pas savoir mieux trouver les mots pour lui exprimer mon amour immense. Lorsque nous rendons visite à notre mère, âgée, mais en bonne santé au moment où j'écris ce livre, je note avec quelle facilité mon frère David parvient à la reconforter, à l'embrasser, à lui dire combien nous l'aimons, quand moi je reste cadennassé dans une réserve timide qui me fait sangloter de l'intérieur. Est-ce cette pudeur qui a fait de moi un poète ? Sans doute, oui. Comme s'il fallait bien trouver le moyen de déposer quelque part – et en l'occurrence, bien souvent, sur un coin de nappe – ce qui m'entrave et me pèse si lourdement sur le cœur.

En octobre de cette même année 2006 paraît l'album *Rouge sang* qui va se vendre à sept cent mille exemplaires et dont la deuxième chanson, *RS&RS*, est une promesse d'attachement à Romane jusque dans la mort : « Pour l'éternité / Ton nom, ma colombe / Sera emmêlé / Au mien sur la tombe / Pareille à nulle autre. »

D'ailleurs, on me célèbre cette année-là comme si j'étais déjà mort, ou devenu une icône avant l'âge – je n'ai pourtant que cinquante-quatre ans : la Poste édite un timbre à mon effigie, j'entre dans le Petit Larousse, je reçois le trophée des « Nuits de la presse » pour l'ensemble de mon œuvre, les éditions Textuel publient tous mes

manuscris (chansons, lettres personnelles, premiers poèmes, dessins et quelques inédits), enfin, trois biographies de moi sortent en librairie, dont celle écrite par mon frère Thierry, *Le Roman de Renaud*.

Pendant ce temps-là, Romane et moi nous sommes réfugiés à Londres avec notre petit Malone, dans cette charmante maison sise dans la rue « qui tourne le dos à la chapelle ». Contrairement à ce que prétend la rumeur, nous ne sommes pas là-bas pour échapper au fisc, car je continue de payer mes impôts en France, et rubis sur l'ongle, comme je l'ai toujours fait. Je veux participer à la construction de nos écoles, de nos routes, de nos hôpitaux, de nos dispensaires, de nos crèches, je veux aider à indemniser ceux qui n'ont pas de travail et plus rien à bouffer, et je suis donc fier de payer beaucoup d'impôts. J'ai toujours préféré regarder ce que me laisse le fisc plutôt que ce qu'il me prend, même si cela atteint parfois les 60 %. Je me rappelle ce mot de Coluche, au milieu des années 1970, quand je ramais pour me payer ma bière et qu'il ne savait plus quoi faire de tout son fric : « Je te souhaite de payer un jour cent briques aux impôts, mon pote, parce que ça voudra dire que tu en as gagné deux cents. Tu verras, payer beaucoup d'impôts, ce n'est pas un problème. »

Puis nous envisageons de regagner la France, d'autant que Romane va sortir son deuxième album, *Après la pluie*, celui pour lequel je lui ai écrit douze chansons, et que, de mon côté, je vais partir en tournée et occuper Bercy en mars 2007.

Seulement Romane ne veut pas exposer notre petit Malone aux gaz d'échappement des Parisiens et elle rêve pour lui de campagne autour de Paris. Pourquoi pas ? Nous visitons des maisons à Chatou, à Garches, un peu partout, et elle finit par tomber amoureuse d'une villa, avec un grand jardin et une piscine, à Meudon.

La maison est très belle, en effet, située sur l'avenue de la Paix, la bien nommée puisqu'elle conduit tout droit au cimetière où repose ce bon vieux Céline (auquel je me promets d'aller rendre visite régulièrement). Elle se dresse entre un marbrier et un fleuriste. Bientôt, je la détesterai, mais lors de la première visite elle me semble parfaite. Nous y aurons chacun notre bureau, chacun notre chambre pour les nuits où je ne dors pas, ou ronfle, plus une chambre commune pour les nuits d'amour. Malone lui-même y aura deux pièces, l'une pour dormir, l'autre pour jouer, comme nous en quelque

sorte. Bref, une bonne grosse maison bourgeoise, dans une banlieue bourgeoise mais néanmoins charmante, et bien aérée, sûrement mieux en tout cas que mon légendaire XIV^e arrondissement.

Romane est enthousiasmée et notre vie se présenterait sous les meilleurs auspices si je n'étais pas rattrapé par cet obscur sentiment de culpabilité qui me fait imaginer que l'on en veut à ma peau et me précipite dans une angoisse affreuse. D'autant plus que les KGBistes cubains ont retrouvé ma trace et, pour peu que je sois vigilant, j'en repère un faisant les cent pas sous nos fenêtres et l'autre en planque, un peu plus loin, dans une voiture évidemment immatriculée dans l'Essonne. Je ne dors pas, je tourne en rond des nuits entières, la tête en feu, le ventre noué, grillant cigarette sur cigarette pour tenir le choc. J'ai recommencé à boire, car seul l'alcool soulage l'angoisse, cette bête immonde, tissant un cocon douillet entre elle et moi. Elle ne l'anéantit pas, je sens toujours sa sombre présence, mais la menace est étouffée, comme anesthésiée, et je peux gamberger tranquillement ou écouter gamberger les copains, la tête et l'âme dans du coton.

J'ai besoin d'alcool pour ne pas sombrer, j'ai besoin du soutien de mes camarades de boisson, mais j'habite désormais à une bonne heure de La Closerie des Lilas, ce qui me fait petit à petit prendre en grippe tant cette maison que cette banlieue. Si je descends en voiture, je dois demander à un pote de me raccompagner au milieu de la nuit pour ne pas risquer un retrait de permis au premier contrôle d'alcoolémie. Et puis plus un seul copain ne passe me voir – « C'est trop loin, fais chier... Tu me vois prendre le train à Montparnasse, et puis quoi encore !... Y a pas un bistrot fréquentable dans ta banlieue. Putain, reviens à Paris, merde !... Cette idée aussi d'aller t'enterrer à Meudon !... ».

Romane commence à en avoir assez de m'entendre rentrer bourré un soir sur deux, et ce qui me sauve – nous sauve –, c'est une fois encore de me remettre au travail. Quand j'enregistrais *Marchand de cailloux*, à Londres, en 1991, j'avais été subjugué par la musique de la verte Irlande. À tel point que je passais tout mon temps libre à fouiner chez les disquaires pour récupérer de nouvelles chansons. J'avais rapporté de là-bas des dizaines de disques que je n'ai plus cessé d'écouter – des mélodies magnifiques, à la hauteur de ce peuple courageux, admirable, de ce pays d'une beauté sublime. Or voilà que soudain, coïncé à Meudon, l'idée me vient de reprendre, pour un

nouvel album, les chansons irlandaises qui me touchent le plus.

Romane approuve aussitôt.

« Formidable ! dit-elle. Depuis le temps que tu me parles de ce pays. Fais cet album, mon chéri. Fais-le. J'imagine déjà, ça va être magnifique ! »

Je sélectionne une quinzaine de chansons, plus sur les mélodies que sur les paroles, et je me mets en quête de musiciens, d'un studio, d'à peu près tout, quoi...

Mon fidèle Thomas Noton me manque, particulièrement pour cet album-ci, lui l'Écossais, mais je n'ose pas l'appeler, car nous nous sommes un peu engueulés autour de *Boucan d'enfer*, et plus parlé depuis.

Or, un jour, je reçois un SMS de lui : « Je viens d'apprendre que tu envisages d'enregistrer un album irlandais. Si je n'en suis pas, je fais péter le studio à la bombe. »

« Tu en es, Thomas. Je n'attendais plus que toi ! »

Nommé aussitôt réalisateur, au côté de l'incontournable Pete Briquette, le génial Irlandais qui était déjà dans l'aventure de *Marchand de cailloux*, Thomas Noton nous emmène dans le meilleur studio de Dublin, le Windmill Lane Studio, qui a appartenu à U2. Les musiciens arrivent, moment de gêne pour moi qui comprends à peine ce qu'ils me disent. Mais, par bonheur, ils connaissent presque toutes les chansons que j'ai sélectionnées. Au début, j'ai un peu honte d'entonner devant eux ces mélodies fabuleuses, avec ma pauvre voix, mes pauvres cordes vocales, et en français pour ne rien arranger, mais l'ambiance est très vite amicale, arrosée toutes les deux ou trois heures à la Guinness, et nous enregistrons le disque en une douzaine de jours.

L'album *Molly Malone*, dédié à mes deux enfants, Malone et Lolita, sort en 2009 et ne rencontre pas le succès des précédents puisqu'il ne dépasse guère les deux cent cinquante mille exemplaires, ce qui est tout de même considérable si l'on tient compte du défi qu'il représentait et des critiques assassines qui l'ont accueilli sur Internet. Je me suis fait démolir, et c'est ce qui m'a dissuadé de monter sur scène – ni tournée ni spectacle parisien pour mes chansons irlandaises.

Quel père suis-je pour Malone ? Un homme de près de soixante ans quand il commence à s'ouvrir aux autres et au monde, un homme

pétri d'angoisse, cheminant au bord de la dépression. Lolita a eu plus de chance, conduite dans la vie par le trentenaire que j'étais quand elle faisait ses premiers pas. Lolita, qui a vingt-neuf ans en cette année 2009 et qui se marie avec un chanteur (du même âge qu'elle), comme sa mère : Renan Luce. Un garçon formidablement talentueux qui composera la musique de certaines de mes futures chansons pour l'album *Toujours debout*.

Bon, mais quel père suis-je pour Malone ? C'est à L'Isle-sur-la-Sorgue que nous apprenons à nous connaître, bien plus qu'à Meudon où je ne suis pas heureux. À La Pétouze, que nous aimons tous les trois – Romane adore cette maison, quand Dominique ne s'y plaisait pas trop –, Malone et moi travaillons ensemble le potager. Sur la gauche des chênes truffiers, j'ai délimité un terrain de bonne terre où poussent tomates, courgettes, aubergines, salades, carottes, radis, etc. Malone arrose, cueille, découvre les mystères de la nature, et certains après-midi, devant son goûter et sa citronnade, je lui raconte Vialas, mon biclou sans freins, les mistral gagnants, les bonbecs fabuleux qu'on piquait chez la marchande, et il devine que moi aussi j'ai été minot.

Pour ses sept ans, il me demande une batterie, et c'est comme un regard de grand qu'il poserait soudain sur moi, une façon de me dire sans les mots : « En dépit de ta tristesse certains jours, papa, j'admire l'artiste que tu es, et tu vois, j'aimerais marcher sur tes traces. » Enfin, c'est ce que je veux croire, pour excuser mes insuffisances, mes silences et mes trop longues absences.

Cette batterie que je lui offre m'inspirera une chanson pour lui, mon fils aimé, tellement aimé, *Ta batterie* :

Tu voulais faire du bruit
Comme j'en ai fait parfois
Ça m'a bouffé la vie
Fais gaffe à tes p'tits doigts.

Tu voulais faire du bruit
Que j't'entende, que j'te vois
Mon amour, mon ami
Je n'entends plus que toi.

Moi j’fais plus beaucoup d’bruit
Tu l’as remarqué déjà
Oublie tous les vautours
Ton papa est bien là.

Dominique, ma Dominique, qui jamais n’a quitté mon cœur en dépit de notre divorce, m’adressera ce SMS après m’avoir entendu chanter *Ta batterie* :

« Oh ! Renaud, j’adore et je pleure... C’est beau, c’est triste, mais vivant. Je t’adore quand tu t’exprimes. On a si souvent l’impression de te perdre dans tes silences. Il fallait que Malone tape comme un sourd pour que Renaud ne soit plus muet. Je suis heureuse. DOM. »

Christ sans croix

Mon couple avec Romane se fracasse sur les mêmes écueils que celui que nous formions avec Dominique : ma paranoïa, ma peur des Cubains, ma souffrance, mon angoisse, que je noie sous des flots d'alcool pour supporter le quotidien.

Au tournant des années 2010, je vois à quelle allure Romane se détache de moi. Au contraire de Dominique qui avait tenté l'impossible pour nous sauver, supportant mes excès et ma folie durant de longs mois, Romane s'éloigne plus résolument, manifestement désireuse de ne pas se laisser entraîner dans mon naufrage et soucieuse de sauver sa peau. Ce que je ne lui reproche pas, avec le recul, sachant combien la vie avec « Mister Renard » peut être difficile.

Ce second échec amoureux, ce second divorce, m'atteint très profondément. Il réveille les souffrances du départ de Dominique, dix années plus tôt, et me précipite, plus durement encore, dans cette solitude que je ne supporte pas. Dominique m'avait quitté la mort dans l'âme, me disant qu'elle m'aimait, qu'elle n'aimerait jamais que moi, que j'étais l'homme de sa vie, et j'avais compris qu'elle serait toujours là, même si nous n'habitions plus sous le même toit – ce qui s'est passé, en effet, puisque aujourd'hui encore il ne s'écoule guère de semaines sans que Dominique prenne de mes nouvelles et m'en donne d'elle-même. Romane me quitte plus rudement, mais elle aussi me manifestera bientôt combien je continue de compter à ses yeux, me donnant régulièrement des nouvelles de mon Malone. Je suis alors à la veille de mes soixante ans, tandis qu'avec vingt ans de moins ma princesse d'hier peut encore rêver d'une longue et belle vie – ce que je lui souhaite, bien entendu.

Notre divorce n'en est pas moins implacable, sans regrets ni larmes de son côté. Et moi, je quitte bientôt Paris pour m'installer à La Pétouze, ma maison de L'Isle-sur-la-Sorgue.

Je rêve secrètement de trouver l'inspiration dans cet endroit chargé de beaux souvenirs, de me remettre à écrire, ce qui me permettrait, j'en suis certain, de surmonter la douleur. Je rêve secrètement de retrouver là-bas le Docteur Renaud qu'aime Dominique, celui qui élève mon âme en me soufflant à l'oreille des chansons « comme des armes un peu dérisoires pour fustiger tous les blaireaux », mais je tombe malheureusement sur Mister Renard qui n'a « que des gros mots à la pointe de son stylo, la parano et le cafard, et qui se moque des engagements les plus beaux ».

Romane m'avait sauvé de La Closerie des Lilas en me redonnant l'envie de vivre et d'écrire. Qui me sauvera du nouvel assommoir où je trouve refuge à L'Isle-sur-la-Sorgue ?

Écrivant ce livre, je tombe sur ces propos désespérés que je tiens alors au journaliste et cinéaste Didier Varrod, qui s'étonne de mon silence : « Je ne sais plus faire, j'ai perdu la sève. Même mon fils, qui devrait m'inspirer de belles chansons pour parler de son avenir, de la société dans laquelle il va évoluer, ne m'inspire pas. C'est épuisant de passer ses jours et ses nuits à repenser à son enfance et à son adolescence. » Oui, car sans cesse je reviens à ces années lumineuses, des terrains vagues de la porte d'Orléans où nous fumions nos premières cigarettes aux barricades de Mai 68, des étés aériens de Vialas à mes premiers voyages en stop vers Kerascoët puis Patmos, me demandant comment cette merveilleuse insouciance qui m'animait a pu m'abandonner en chemin jusqu'à me laisser devenir ce malheureux Christ alcoolique et dépressif, trop faible pour porter sa croix et que d'obscurs démons terrassent.

Tout semble m'échapper dès lors que je n'ai plus auprès de moi une main aimante et secourable pour me reconforter et me guider. Même Lolita, même Malone, mes deux précieux trésors, sont impuissants à m'éviter cette nouvelle descente en enfer. Je sais que Lolita et Dominique s'entretiennent quotidiennement de ma déchéance, que Lolita en pleure, que je lui gâche son bonheur de jeune mariée alors que je devrais être au contraire le patriarche reconfortant dont on a besoin à son âge, mais je ne suis plus maître ni de mes choix ni de ma vie. Quant à Malone, protégé par sa mère, il ne

vient pratiquement plus me voir et son éloignement contribue encore à me faire plonger en me désignant comme seul coupable de ce chagrin.

Au terme du divorce, nous sommes censés avoir la garde partagée, mais avec raison sa mère ne peut pas envisager de confier un enfant de sept ou huit ans à un père alcoolique. Elle exige que nos rencontres n'excèdent pas deux ou trois heures, ou se déroulent toujours en présence d'une tierce personne : soit mon frère David, en qui elle a une grande confiance, soit ma sœur Nelly, ou encore une de nos amies communes. Ce sont des moments d'une tristesse absolue. Impressionné par mon état de prostration, par mon allure et mes poches sous les yeux, Malone ne m'appelle plus papa, mais Renaud, comme si nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre. Renaud, comme m'appellent les enfants anonymes que je croise dans la rue. Cela me brise le cœur, renforce ma timidité, et j'ose à peine lui parler, si toutefois je suis en état de le faire. À Lolita, je lisais des histoires, je racontais la vie, j'étais le mari de sa mère et je riaais de ce bonheur que je croyais éternel. À Malone, je n'offre rien d'autre que le spectacle de ma solitude et de ma souffrance. C'est, en plus de tout le reste, une injustice qui me dévaste.

Ma solitude, oui, mon immense solitude depuis le départ de Romane qui me place à la merci de tous ceux qui ont une bonne raison de vouloir ma peau. Comment distinguer les fans, dont l'affection me touche et qui se pointent à L'Isle-sur-la-Sorgue pour obtenir une photo dédicacée ou m'offrir un Ricard – un, parmi les quinze ou vingt que je m'enfile dans la journée –, des cinglés dont je repère parfois le manège à proximité de ma maison ?

Un jour, il y en a un qui a sonné, j'ai refusé de lui ouvrir : « J'ai des amis chez moi, je ne peux pas vous recevoir. » Bêtement, parce que je ne sais pas être désagréable, je lui ai proposé de repasser un autre jour. Cette fois, comme je n'étais pas là, il a carrément escaladé le portail, qui est pourtant très haut, a bousculé ma Lolita qui était seule à la maison et s'est installé d'autorité dans le canapé du salon pour m'attendre pendant que l'alarme sonnait à tout rompre. Alertés, les voisins ont prévenu les flics qui ont débarqué un quart d'heure plus tard. Le type avait un couteau sur lui. Il a expliqué qu'il avait eu peur que mon chien ne lui saute à la gorge et qu'il avait pris ce couteau

pour se défendre. Ce connard a tout de même bousculé ma fille et aurait pu tuer mon chien qui n'a jamais attaqué personne... Si j'avais été présent, j'en serais venu à lui taper sur la gueule, c'est certain, moi qui suis pourtant non violent, mais je n'aime pas qu'on maltraite ma fille. Plusieurs mois plus tard, ce gars-là reviendra, prétendant que je suis le Christ, et, cette fois, il sera conduit par la police à l'asile psychiatrique de Montfavet.

Enfin, cela pour dire que je me résous à engager un garde du corps. Les débuts sont chaotiques. Le premier tombe amoureux d'une fille quelques jours plus tard et s'en va très vite. Le second, qui m'est adressé par Jean-Luc Lahaye, arrive avec une valise vide et commence à mettre le nez dans mes placards, à tel point que je l'ai pris pour un agent cubain. En réalité, il voulait seulement me piquer des fringues, ce qu'il a fait d'ailleurs. En fait d'assurer ma sécurité, il se tirait la nuit avec ma bagnole pour aller retrouver des copines, si bien que j'ai dû me séparer de lui au bout de huit jours.

Le troisième a été le bon puisqu'il est toujours avec moi à l'heure où j'écris ce livre. Plombier-chauffagiste, sans boulot quand nous nous sommes rencontrés, guitariste à ses heures, passionné de musique, Bloodi est devenu à la fois mon secrétaire, mon cuisinier, mon chauffeur, mon garde du corps et, plus que tout, mon ami. Cependant, il a une femme et des enfants, et je me suis donc mis en quête d'un alter ego susceptible de le remplacer quand il rentrait chez lui. C'est comme cela que j'ai engagé Pierrot, un fan qui venait s'asseoir près de moi dans mon assommoir de L'Isle-sur-la-Sorgue. Il m'offrait un Ricard, puis un deuxième, et finalement il est venu à ma table. J'ai appris qu'il était facteur, mais qu'il pouvait me consacrer du temps, je lui ai fait confiance et l'ai « nommé » majordome. J'avais toujours rêvé d'avoir un majordome, comme dans *Monsieur*, ce film avec Gabin – « Monsieur désirerait un cigare peut-être ?... – Avec plaisir Georges, apportez-m'en un ! » Un majordome qui veillerait sur moi et ferait tout ce que je ne peux plus faire, pochetronné que je suis du matin au soir, et du soir au matin.

Ces années à L'Isle-sur-la-Sorgue sont une descente au tombeau sous le regard impuissant de ceux qui me sont le plus chers : Lolita et Malone, ma Dominique, ma Romane (qui n'est plus mienne) et les quelques amis que j'ai conservés (ou que la mort ne m'a pas encore

enlevés), qui font alors le voyage depuis Paris pour venir s'asseoir à la table de mon rade et tenter de me convaincre d'arrêter de me détruire. Je ne les entends pas, je ne les entends plus, enfermé dans l'hébétude cotonneuse que me procure mon litre de « jaune » quotidien. Et d'ailleurs, ils repartent sans avoir pu me tirer trois phrases.

Tous mes fans savent maintenant où me trouver à L'Isle-sur-la-Sorgue, la rumeur s'est rapidement répandue qu'on pouvait assister à mon agonie dans un bistrot du quai Jean-Jaurès, au bord de la Sorgue, et chaque jour m'amène de nouveaux amis, ou spectateurs. Ils arrivent de Lille, de Nantes, de Strasbourg, de Belgique, d'Allemagne et s'approchent timidement, avant de s'asseoir à une table voisine de la mienne parfois. Pleurent-ils le pauvre chanteur, ou le méprisent-ils ? Je ne sais pas, je m'en fous. Certains ont des attentions pleines de tendresse, comme de me laisser un petit bouquet de fleurs cueilli au bord de la route, ou un mot d'amour – « Renaud, quand rechanteras-tu ? Tu nous manques », « Quand va-t-on te revoir sur scène ? », « Pense à nous, tu n'as pas le droit de nous abandonner ! », des choses comme ça –, d'autres songent avant tout à repartir avec quelque chose de moi, un bandana ou un insigne quelconque qu'ils parviennent à m'arracher, ou encore une signature flageolante que je griffonne sur le bout de papier qu'ils me tendent. On raconte partout que je ne suis plus qu'une épave, que je n'en ai sûrement plus pour bien longtemps et qu'il est évident qu'on ne me reverra jamais sur les planches d'une salle de concert. Je l'entends dans mes rares moments de lucidité, et il m'arrive même de le lire dans le journal pour peu qu'un journal traîne à portée de ma main.

À La Pétouze, cette maison qui m'a connu avec Dominique et Lolita, puis avec Romane et Malone, l'ambiance est devenue crépusculaire. J'ai laissé à mes gardes du corps (en alternance Bloodi ou Pierrot) la grande chambre et la salle de bains somptueuse que mon épouse et moi partagions au temps de notre bonheur, pour me replier dans une chambre d'enfant minuscule desservie par un escalier étroit et raide. Et naturellement, encore vacillant un matin en me levant, j'ai dévalé cet escalier sur le dos, la tête la première en direction du radiateur. Ce jour-là, des fans ou des gens malintentionnés ont pu me photographier devant mon verre de Ricard, la tête au carré et la paupière gonflée, comme si je venais de me faire taper sur la gueule par un autre poivrot.

Tous mes souvenirs d'enfant et d'adolescent sont rassemblés dans cette maison – ma collection de petites voitures, mes motos miniatures, mes garages, mes bonshommes, mon train électrique, mes premières cannes à pêche, mes premiers livres, et particulièrement les polars que je rapportais à dix-sept ans de la Librairie 73 –, de sorte qu'errant dans ma grande demeure, désormais vide, je peux mesurer combien le temps est assassin, lui qui me ramène ironiquement à mes premiers rêves tandis que je marche en titubant vers ma dernière demeure.

Quant au parc, plus personne n'est là pour en prendre soin, à part mon ami Thomas Noton qui passe de temps en temps avec ses outils de jardin pour réconforter les arbres qui souffrent, comme moi, de ne plus être touchés. J'évite soigneusement d'aller me promener derrière la maison, vers les chênes truffiers, car quelqu'un m'a dit que les herbes folles avaient envahi le potager que nous soignons avec Malone et je ne veux pas m'infliger cette blessure supplémentaire.

Qui sait ce que les dieux nous réservent ?

Un après-midi du mois d'avril 2015, Grand Corps Malade apparaît soudain dans mon champ de vision. Il remonte lentement l'allée en direction de ma maison, sourit, me tend une main chaleureuse comme si rien d'anormal ne se lisait sur mon visage, sur mon corps devenu aussi chenu que celui d'un vieillard, et je m'efface pour le laisser entrer. Encore un ami, un de plus, à entreprendre le pèlerinage de L'Isle-sur-la-Sorgue pour tenter de me ramener à la vie.

Pourquoi est-ce que je l'entends, lui, tandis que les autres étaient inaudibles ? Je ne sais pas. Je suis au fond du trou, l'ombre d'un vivant, à tel point que pour écrire ces pages je dois faire appel à la mémoire de mes deux gardes du corps et amis, Bloodi et Pierrot, car mon cerveau, embué par l'alcool, ne me restitue plus les événements de cette période que par bribes confuses.

Bloodi : « Les derniers temps, tu ne mangeais plus rien. Tu tenais à peine debout, tu étais très fatigué. Tu pouvais rester quarante-huit heures sans rien manger. Tous les midis, on allait au Bouchon, notre cantine, mais tu ne voulais rien prendre, juste ton Ricard. Et tes cigarettes, bien sûr. En rentrant, vers 15 heures, je te proposais quelque chose : "Renaud, tu ne veux pas manger un morceau ? Des œufs, ou des pâtes comme tu les aimes ? – Non, j'ai pas faim, j'ai déjà mangé hier." Et tu te mettais dans le canapé avec tes cigarettes et ton Ricard et jusqu'au soir tu n'ouvrais plus la bouche. C'était vraiment dur de te voir comme ça. Parfois, la pensée me traversait que tu allais finir par mourir. »

Grand Corps Malade me demande si je suis d'accord pour faire un slam avec lui. Il a fait la même proposition à une douzaine d'artistes. La seule contrainte, c'est que nous devons tous intégrer dans notre texte la petite phrase : « Il nous restera ça. » J'acquiesce, peut-être parce que tout simplement c'est lui, avec cette gentillesse, ou cette ingénuité, qui illumine son beau visage.

Puis nous parlons un peu. Lui, de ses projets ; moi, de Malone, de la batterie que je lui ai offerte.

« Raconte-nous cette histoire dans une chanson, me souffle-t-il soudain. Ton fils, et pourquoi tu lui as offert une batterie... Une batterie, ça peut faire énormément de bruit, hein ? »

Je devine ce qu'il veut dire, mais je ne trouve rien à lui répondre. Alors, il me souffle les deux premiers vers de la chanson à venir : « C'était ton anniversaire / Tu voulais une batterie... » Puis, comme je ne poursuis pas, il me sourit et se tait. Mais un peu plus tard, après l'avoir raccompagné jusqu'à ma porte, je me vois cherchant fébrilement du papier et un crayon. Puis, comme je ne trouve rien :

« Bloodi, s'il te plaît, apporte-moi de quoi écrire, je ne tiens plus debout. »

Et pour la première fois depuis si longtemps – combien d'années se sont écoulées depuis *Molly Malone* ? Cinq ans ? six ans ? –, je me remets au travail. J'écris en tremblant la suite de *Ta batterie*, les lettres dansent sous mes yeux, mais peu importe, de nouveau je tente de me raccrocher aux mots pour ne pas tomber définitivement :

Tu voulais une batterie
Une grosse caisse, une caisse claire
Tu voulais faire du bruit...

Bloodi : « Le lendemain, tu m'as dit : "J'ai envie de refaire un album. J'ai envie de réécrire des chansons. Grand Corps Malade a réveillé en moi quelque chose que je croyais mort pour toujours." »

Je me mets à fouiller dans tous mes vieux brouillons, en quête d'inspiration, comme un homme qui retrouverait subitement le goût de la nourriture après des mois de jeûne. Et tiens, à propos de mots, je tombe justement sur cette phrase sans suite, écrite au dos d'une nappe

en papier de La Closerie des Lilas glissée dans un de mes cahiers : « Les mots, putain, qu'est-ce que ça vous tient chaud... » Et ce jour-là, j'écris la suite, le refrain de ma chanson *Les Mots* dont Renan Luce, le mari de ma Lolita, composera bientôt la musique :

C'est un don du ciel, une grâce
Qui rend la vie moins dégueulasse
Qui vous assigne une place
Plus près des anges que des angoisses.

Ta batterie et *Les Mots* sont les deux premières chansons qui me viennent.

Pierrot : « Ensuite, tu as écrit *Petit Bonhomme*. Jean-Pierre Bucolo était à La Pétouze avec nous, comme souvent. Toi, tu étais dans le canapé, le nez dans un de tes cahiers, avec ton verre de Ricard à portée de main. Et brusquement je t'ai entendu appeler Bucolo : "Jean-Pierre, viens avec ta guitare, s'il te plaît..." Et une heure plus tard, la chanson était là. »

Depuis *Rouge sang*, Bucolo est sans arrêt à me tanner pour que je me remette à écrire. Il m'emmerde avec ça – « Alors, tu as des textes à me montrer ? – Rien, je t'ai dit, plus rien, fous-moi la paix, rentre chez toi » – et il n'hésite pas à venir me harceler jusqu'à L'Isle-sur-la-Sorgue. Ce matin-là, je l'appelle en effet, et il se ramène aussitôt avec sa guitare, depuis le temps qu'il espère ce moment. Et *Petit Bonhomme* voit le jour, évidemment dédiée à mon Malone tant aimé :

C'est pour toi que je fredonne
Cette petite chanson chiffonne
Mon ange mon petit bonhomme
Sans toi je ne suis plus personne.

Bloodi : « Et *Mon anniv'*, tu as commencé à l'écrire sur ton smartphone, le 11 mai à La Closerie des Lilas, jour de tes soixante-trois ans, et tu l'as terminée deux heures plus tard à l'appartement.

Souviens-toi, on venait de regagner Paris. »

Cet appartement parisien, je l'ai acheté deux ou trois ans plus tôt pour avoir un toit à Montparnasse. Et guère habité depuis, préférant me pochetronner à l'Isle-sur-la-Sorgue. Mais, soudain repris par le désir d'écrire et de composer, je suis bien content de pouvoir remettre les pieds à Paris, rappeler mes musiciens, mes arrangeurs, retrouver mes vieux potes (ceux qui ne sont pas morts, du moins), et aussi La Closerie des Lilas située à moins de cent mètres de chez moi – je n'ai pas choisi mon adresse complètement au hasard. C'est Michaël Ohayon, mon ex-guitariste, que je rappelle et qui compose la musique de *Mon anniv'* :

Les flonflons, les bisous et les bonbons, les paroles en l'air
Je te serre, tu m'embrasses et nous chantons « bon
anniversaire »

Moi qui rêvais de rester un enfant toute ma vie
Un jour qui va, un jour qui passe, c'est ma vie qui s'enfuit.
Jamais pu blairer, jamais pu saquer les anniversaires
Chaque année un an de plus, un de plus...

Me revoilà donc à Paris. Au mois de juin de cette année 2015, mon frère Thierry annonce aux journalistes que je me suis remis à écrire et que je compte enregistrer un nouvel album au début de l'année 2016, quand toutes les chansons seront prêtes. Aussitôt, des dizaines d'articles annoncent mon retour, moi que les mêmes journaux donnaient pour quasiment mort quelque temps plus tôt – ce en quoi ils n'avaient pas complètement tort. Alors des milliers de lettres arrivent à L'Isle-sur-la-Sorgue, ma seule adresse connue en France, à tel point que je suis contraint d'embaucher un ami pour ouvrir le courrier. « Renaud, L'Isle-sur-la-Sorgue », écrivent la plupart de mes correspondants, et cela suffit pour que leur lettre tombe dans la bonne boîte.

Ce ne sont que des déclarations d'amour, de tendresse, de fidélité, des lettres bouleversantes : « Renaud, tu nous as tellement manqué ! », « Quel bonheur de t'entendre bientôt », « Tes mots nous accompagnent depuis quarante ans, on voudrait que ta voix ne s'éteigne jamais »,

« Pour nous qui t'aimons, tu dois vivre », etc. Mon ami me lit ces lettres au téléphone et, un soir, retenant mes larmes après avoir raccroché, j'écris cette phrase sur une page de mon agenda : « Je n'en peux plus de tout cet amour, je ne le mérite pas, j'ai honte. » Pauvre ivrogne que je suis, quand tous ces gens attendent de moi des phrases d'espoir, ou simplement un peu de poésie pour les aider à vivre.

Grand Corps Malade m'a remis au travail, mais ce sont ces milliers de lettres qui m'ont convaincu d'arrêter de boire, d'arrêter de me détruire. Soyez-en remercié, vous qui m'avez écrit et à qui peut-être je n'ai pas répondu comme je l'aurais voulu.

Pierrot : « Le 20 août 2015, nous sommes partis pour Bruxelles, au studio ICP, enregistrer les instruments. Tu n'as pas chanté, tu buvais encore, et tu n'avais pas décidé d'arrêter. Puis il a fallu qu'on retourne à Paris pour que la ministre Najat Vallaud-Belkacem te remette une médaille – la Médaille d'or de la francophonie – et là je me suis rendu compte que tu étais très angoissé, que tu avais peur.

« C'était l'époque où ta famille, Dominique Lolita et Romane, te suppliait de te faire soigner pour arrêter de boire, avant d'entreprendre quoi que ce soit. Elles étaient terriblement inquiètes pour toi. "On ne veut pas que tu retournes à Bruxelles tant que tu n'es pas soigné", te répétaient-elles.

« Tu m'as pris à part et tu m'as dit : "On veut m'empêcher de retourner à Bruxelles finir mon disque. Pierre, j'ai peur, j'aimerais que tu restes avec moi tout le temps maintenant. Mets-toi en arrêt de travail, je te paierai le double, j'ai besoin que tu m'aides, que tu me protèges. – Mais de qui as-tu peur ? je t'ai demandé. – Des services cubains et des communistes. Ils ont foutu ma vie en l'air, j'ai perdu Dominique et Romane par leur faute, à cause d'eux je traverse un cauchemar depuis près de vingt ans. Ils vont m'empêcher d'enregistrer mon album, j'en suis sûr."

« Tu faisais une confusion entre ta famille qui voulait te sauver, au contraire, et les KGBistes cubains qui te traquaient et voulaient te tuer, pensais-tu, depuis ton voyage à La Havane. »

Dominique et Lolita sont effondrées par mon état de délabrement lorsqu'on me remet cette médaille. Elles veulent, en effet, que je m'occupe de ma santé avant de repartir pour Bruxelles, et moi je suis

en plein délire paranoïaque. Par le docteur Lyon-Caen, une sommité, Dominique a obtenu le nom d'un addictologue qui souhaite me faire hospitaliser d'urgence, pour un temps indéterminé. Après cinq ou six jours de tergiversation, je refuse et repars pour Bruxelles avec Pierrot.

Et c'est finalement le médecin attaché au prestigieux studio ICP, où je vais enregistrer mon album, le docteur Hariga, un homme formidable, qui me fait admettre à la clinique Sainte-Élisabeth de Bruxelles, clinique privée disposant d'un étage hyper-sécurisé pour les personnes dans mon genre. On a pris soin de me donner une chambre avec un petit balcon où je peux donc fumer d'une main, tout en tenant ma perfusion de l'autre.

Bloodi : « Ce que tu refusais à Paris, tu l'as accepté à Bruxelles. Tu as bien voulu entrer en clinique le 21 septembre. Je crois que tu as eu un réflexe de survie. »

On me fait aussitôt toute une batterie d'examens. Mon taux de potassium se révèle catastrophique, et on me fait comprendre que quelques jours de plus à me négliger et je serais mort. Dominique et Lolita avaient donc de vraies raisons de s'inquiéter. En revanche, et c'est une très bonne nouvelle, on ne me trouve aucune atteinte au foie, ni aux poumons ni au cerveau. Quand je quitte ces infirmières et ces médecins extraordinaires de compétence et de dévouement, après trois semaines entre leurs murs, je ne bois plus et je suis remis sur pied.

Toujours debout, comme je l'écrirai quelques jours plus tard dans une chanson mise en musique par Michaël Ohayon et qui signera mon retour :

Toujours vivant, rassurez-vous
Toujours la banane, toujours debout
J'suis retapé, remis sur pied
Droit sur mes guibolles, ressuscité.

Octobre est là, nous rejoignons le studio, et cette fois je peux commencer à enregistrer. J'ai retrouvé un peu d'appétit à la clinique et, progressivement, je récupère ma voix. Ce studio est unique en Europe pour son confort et la gentillesse des personnes qui y

travaillent. Technique irréprochable, canapés de cuir dans toutes les pièces, écrans géants, deux mille DVD à disposition – tout est conçu ici pour permettre aux artistes de travailler dans les meilleures conditions et de se reposer entre les prises. Aux cuisines, deux femmes aussi douces et prévenantes que des mamans, Gabriella et Joëlle, s'inquiètent chaque matin de nos envies : « Renaud, qu'est-ce que vous voulez manger à midi ? – Des nouilles et des choux de Bruxelles ! – D'accord, je vous fais ça. Et pour ce soir ? – Encore des nouilles, Gabriella, depuis la petite école, c'est ce que je préfère. »

L'assassinat de mes amis de *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015, puis, deux jours plus tard, le massacre d'innocents dans l'épicerie Hyper Cacher de la porte de Vincennes, m'avaient profondément atteint et, pour la première fois depuis bien longtemps, je m'étais joint à une manifestation, celle de ce dimanche 11 janvier 2015 où nous étions plus d'un million à marcher silencieusement dans Paris contre la connerie meurtrière de fanatiques prétendument musulmans.

Bien qu'en pleine autodestruction, j'étais rentré de cette marche avec le désir de mettre des mots sur ces deuils que nous avons partagés. J'aurais pu écrire sur les morts de *Charlie Hebdo* avec lesquels j'avais travaillé, et tellement rigolé, dans les années 1990, mais finalement ce sont les flics qui ont retenu mon émotion. Ces flics sur lesquels j'avais abondamment craché durant un demi-siècle et que j'avais vus risquant leur vie pour sauver celle des otages de l'Hyper Cacher. Ces flics qui semblaient, en ce dimanche, partager notre peine et que pour la première fois, sans doute, dans l'Histoire de France, nous avons applaudis comme s'ils étaient nos frères, nos héros.

Pour ma part, j'avais même fait pire, ou mieux : j'étais carrément sorti du cortège pour prendre l'un d'entre eux dans mes bras et lui dire toute ma reconnaissance, toute ma culpabilité aussi pour les pavés et les quolibets balancés sans scrupule depuis le printemps 1968, celui de mes seize ans.

« J'ai embrassé un flic », avais-je écrit au soir de cette manifestation dans un de mes cahiers, sans me douter que ce serait le titre d'une chanson. Quand je rouvre ce cahier à Bruxelles, la phrase me saute aux yeux. Elle contient encore toutes les douleurs et les émotions de cette effroyable semaine de janvier, et les mots me viennent aussitôt :

Nous étions des millions
Entre République et Nation
Protestants et catholiques
Musulmans, juifs et laïcs
Sous le regard bienveillant
De quelques milliers de flics
Solidaires avec ceux de *Charlie*

Alors je me suis approché
Et j'ai embrassé un flic.

Dans la même journée, j'écris *Hypercacher*, me souvenant de tout :
les otages apeurés que les policiers libèrent et, dans les lumières
blafardes de ce soir d'hiver, les corps de ceux qui ne retrouveront plus
jamais les leurs :

Qu'ils reposent à Jérusalem
Sur la terre de leurs pères
Au soleil d'Israël.

Je veux leur dédier ce poème
Leur dire qu'ils nous sont chers
Qu'on n'oubliera jamais.

Bon, et pendant que le monde est à feu et à sang, une fillette de
quatre ans, nommée Héloïse, marche sereinement dans les rues de
Venise, tenant d'un côté la main de son père et de l'autre celle de sa
mère. Héloïse est ma petite-fille, l'enfant de Lolita et de Renan. Quand
Renan et moi écrivons ensemble une chanson pour elle, *Héloïse*, pour
moi, c'est bien Renan qui lui tient la main, mais pour Renan, c'est
moi. Lui veut absolument que sa fille marche entre son grand-père et
sa mère dans les rues de Venise. Alors, c'est entendu, Renan, c'est de
moi qu'il s'agit dans cette histoire, moi guidant les petits pas de ta
fille :

Tiens-moi bien la main Héloïse

Serre-la aussi fort que tu peux
Est-ce que comme moi tu réalises
Ce qui se joue devant nos yeux ?

Il y a ces choses qui s'enlisent
Et celles qui éternellement
Tiendront comme tu tiens Héloïse
Ma main et celle de ta maman.

Et pour finir, ou presque, je retombe sur une chanson écrite il y a une dizaine d'années et abandonnée : *La Vie est moche et c'est trop court*, dont le titre m'a été donné par un ami rencontré un soir de spectacle. On ne saurait mieux dire que dans ces quelques vers l'étrange rapport d'attirance et de déception que j'aurai entretenu avec la vie, de ma naissance à aujourd'hui :

Tu pleures ton paradis perdu
L'enfance à jamais envolée
Que tu ne vivras jamais plus
Que tu vois chaque jour s'éloigner.

À vingt ans tu cherches l'amour
Si tu le trouves tant mieux pour toi
Tu voudrais qu'il dure toujours
Mais un jour ou l'autre il s'en va.

Alors tu te laisses sombrer
Dans des abîmes anisés
Tu vois tes amis s'en aller
Le plus souvent bien avant l'heure.

La vie est moche et c'est trop court
À peine le temps d'être malheureux
Tu pleures plus souvent qu'à ton tour
Tu te retournes et puis t'es vieux.

Et cependant, vous voyez, je ne me résous pas à m'en aller, à me laisser mourir.

L'autre jour, comme Dominique me redisait combien elle était heureuse de me réentendre chanter, de me revoir bien vivant, je l'ai soudain interrompue pour lui demander si elle ne voulait pas, de nouveau, être ma femme.

Elle a eu un instant de stupeur, et puis elle a éclaté de rire.

« Est-ce que toutes ces années, je ne suis pas restée un peu ta femme ?

— Mais que toi et moi on se remarie, Dominique, qu'en me réveillant chaque matin je redécouvre ton visage tout près du mien, comme au temps où tout était encore possible... Tu te souviens ?

— Je me souviens de tout. »

Elle s'est tue, le regard ailleurs.

« Comme Liz Taylor et Robert Burton », ai-je ajouté alors, juste pour l'entendre rire encore une fois.

Elle n'a pas relevé.

Qui sait ce que les dieux nous réservent ?

Après cet album, qui n'est sûrement pas le dernier, je vais repartir en tournée à travers la France : Paris, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, Rennes, Strasbourg, Nice... Quand vous m'offriez des fleurs et que je vous grognais quelques mots inaudibles – d'aller vous faire voir, que plus jamais je ne chanterai, embrumé dans les vapeurs de l'alcool, je vous ai rendus malheureux, comme j'ai rendu malheureux tous les miens. Je le sais, je l'ai lu dans les milliers de lettres que vous m'avez adressées. Eh bien, dans les mois qui viennent, je vais m'efforcer de vous rendre le sourire. Et qui sait ? Peut-être même allons-nous pleurer ensemble du bonheur de nous retrouver vivants, et sous le même ciel. Toujours debout.

Toute ma reconnaissance et un grand merci à Lionel Duroy qui m'a accompagné, pas à pas, dans l'écriture de ce livre.

Entre le 30 mars et le 4 avril de cette année 2016, décidément repris par la fièvre de la création, j'ai écrit douze chansons pour enfants, dont Romane Serda et Renan Luce ont composé les musiques. Il sera dans les bacs à l'automne 2017.

Références des chansons citées

[Chapitre 1](#) : *Le Blues de la Porte d'Orléans*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

[Chapitre 1](#) : *Mon Paradis perdu*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

[Chapitre 1](#) et [chapitre 15](#) : *Mistral gagnant*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

[Chapitre 2](#) et [chapitre 11](#) : *Oscar*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

[Chapitre 3](#) : *Philistins*

Auteur : Auguste Richepin ; compositeur : Georges Brassens ; éditeur : 57 SARL

[Chapitre 4](#) : *La Révolution*

Auteur et compositeur : Joël Sternheimer

[Chapitre 4](#) : *Crève, salope !*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

[Chapitre 5](#) : *Dans l'eau de la claire fontaine*

Auteur et compositeur : Georges Brassens ; éditeur : 57 SARL

[Chapitre 6](#) et [chapitre 8](#) : *Hexagone*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

[Chapitre 7](#) : *Camarade bourgeois*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 7 : *Gueule d'Aminche*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 8 : *Société tu m'auras pas*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 8 : *Amoureux de Paname*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 8 : *Méduse*

Auteur-compositeur : Yvan Autain ; compositeur : Michel Devy ;
François Rabbath

Chapitre 9 : *Laisse béton*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 9 : *Les Charognards*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 9 et hors-texte : *Manu*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 10 : *Ma Gonzesse*

Auteur : Renaud ; compositeur : Alain Bris ; éditeur : Mino Music

Chapitre 10 : *Chanson pour Pierrot*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 11 : *Marche à l'ombre*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 11 : *Dans mon HLM*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 11 : *Où c'est que j'ai mis mon flingue ?*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 12 : *Banlieue rouge*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 12 : *Le Retour de Gérard Lambert*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Philippe Goude ; éditeurs : Budde Music France et Mino Music

Chapitre 13 : *Éthiopie*

Auteur : Renaud ; compositeur : Henri Langolff ; éditeur : Mino Music

Chapitre 13 : *Dès que le vent soufflera*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 13 : *Morgane de toi*

Auteur : Renaud ; compositeur : Henri Langolff ; éditeurs : Mino Music et Publications Francis Day

Chapitre 13 et **chapitre 14** : *Déserteur*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 13 : *En cloque*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 14 : *Tonton*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Louis Roques ; éditeur : Mino Music

Chapitre 14 : *Baltique*

Auteur : Renaud ; compositeur : Alain Lanty ; éditeur : ceci cela

Chapitre 15 : *Mort les enfants*

Auteur : Renaud ; compositeur : Henri Langolff ; éditeurs : Mino Music et Publications Francis Day

Chapitre 15 : *Fatigué*

Auteur : Renaud ; compositeurs : Henri Langolff et Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 15 : *Miss Maggie*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeurs : Mino

Music et New Publishing savour

Chapitre 16 : *Putain de camion*

Auteur : Renaud ; compositeur : Henri Langolff ; éditeur : Mino Music

Chapitre 16 : *Me jette pas*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 16 : *Marchand de cailloux*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 16 : *Tant qu'il y aura des ombres*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 16 et **chapitre 24** : *Les Mots*

Auteur : Renaud ; compositeur : Renan Luce ; éditeur : couci couça

Chapitre 18 : *La Balade de Willy Brouillard*

Auteur : Renaud ; compositeurs : Amaury Blanchard et Pierre Delas ;
éditeur : Mino Music

Chapitre 18 : *Le Petit Chat est mort*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Louis Roques ; éditeur : Mino Music

Chapitre 18 : *La Médaille*

Auteur et compositeur : Renaud ; éditeur : Mino Music

Chapitre 18 : *Le Sirop de la rue*

Auteur : Renaud ; compositeur : Julien Clerc ; éditeurs : Mino Music et
Crécelles éditions

Chapitre 18 : *Adios Zapata*

Auteur : Renaud ; compositeur : Julien Clerc ; éditeurs : Mino Music et
Crécelles éditions

Chapitre 21 : *Petit Pédé*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *Boucan d'enfer*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *L'Entartré*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *Docteur Renaud, Mister Renard*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *Manhattan-Kaboul*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *Je vis caché*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *J'ai retrouvé mon flingue*

Auteur : Renaud ; compositeur : Romane Serda ; éditeur : ceci cela

Chapitre 21 : *Malone*

Auteur : Renaud ; compositeur : Alain Lanty ; éditeur : ceci cela

Chapitre 22 : *RS & RS*

Auteur : Renaud ; compositeurs : Jean-Pierre Bucolo et Renaud ;
éditeur : ceci cela

Chapitre 22 et chapitre 24 : *Ta Batterie*

Auteur : Renaud ; compositeurs : Leslie Bourdin et Alexandre Sarrazin ; éditeurs : Anouche productions et couci couça

Chapitre 24 : *Petit Bonhomme*

Auteur : Renaud ; compositeur : Jean-Pierre Bucolo ; éditeur : couci couça

Chapitre 24 : *Mon anniv'*

Auteur : Renaud ; compositeur : Michaël Ohayon ; éditeur : couci couça

Chapitre 24 : *Toujours debout*

Auteur : Renaud ; compositeur : Michaël Ohayon ; éditeur : couci couça

Chapitre 24 : *J'ai embrassé un flic*

Auteur : Renaud ; compositeur : Michaël Ohayon ; éditeur : couci couça

Chapitre 24 : *Hyper Cacher*

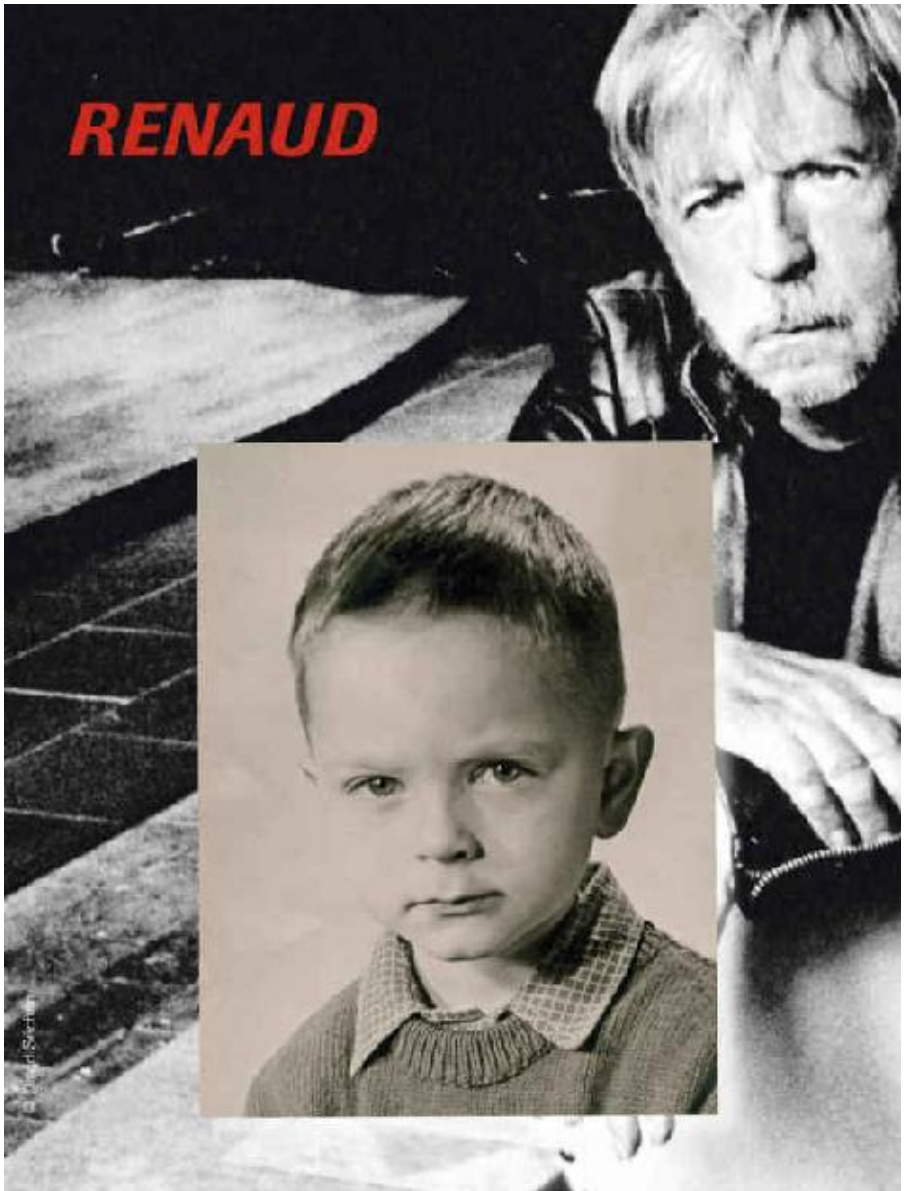
Auteur : Renaud ; compositeur : Michaël Ohayon ; éditeur : couci couça

Chapitre 24 : *Héloïse*

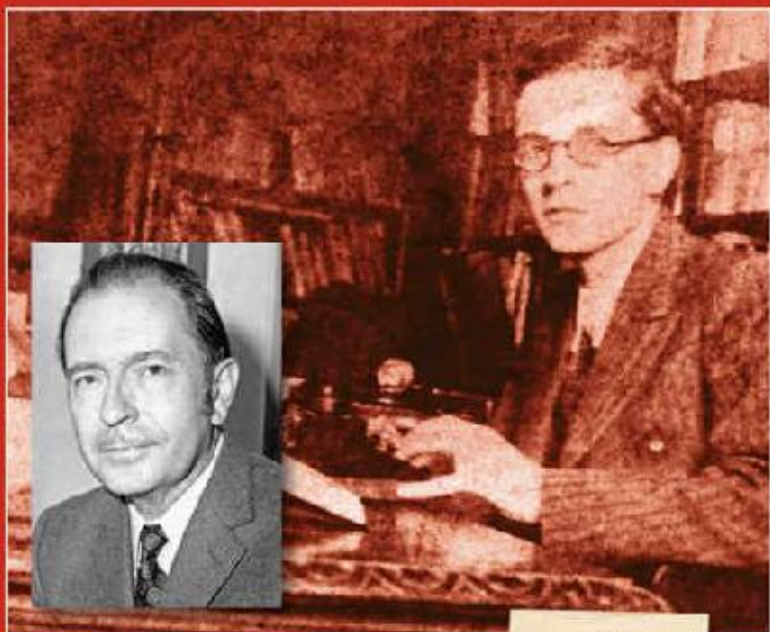
Auteurs : Renaud et Renan Luce ; compositeur : Michaël Ohayon ; éditeur : couci couça

Chapitre 24 : *La Vie est moche et c'est trop court*

Auteur : Renaud ; compositeur : Michaël Ohayon ; éditeur : couci couça



Je suis né dans une famille heureuse et dont j'ai longtemps ignoré les secrets. Ces secrets qui plus tard m'ont arraché des larmes, m'ont précipité dans la culpabilité sans que je parvienne jamais à trouver les mots pour les exprimer. Je suis né le 11 mai 1952, cinquième enfant d'une famille qui allait en compter six.



Mon père, Olivier Séchan, écrivain, dont le crépitement de la machine, une valeureuse Underwood, accompagne mes premiers souvenirs. Ma mère, Solange, entièrement dévouée aux tâches de la maison, veillant à ce que nous ne manquions de rien et à protéger son mari de nos chahuts.

Qu'écrit mon père ? Des livres pour enfants dans la Bibliothèque rose que je dévorais bientôt. Mais il suffit de pénétrer dans son bureau en son absence pour découvrir sur les murs les traces d'un glorieux passé : le prix des Deux-Magots pour *Les corps ont soif* en 1942, le prix Cazes pour *Chemins de nulle part* en 1946, le prix du Roman d'aventures, en 1951, pour *Vous qui n'avez jamais été tués...*

Notre père est un grand écrivain à n'en pas douter, connu et reconnu du monde des adultes, et, s'il se consacre provisoirement aux collections rose et verte de chez Hachette, c'est qu'il a un besoin grandissant d'argent pour élever ses six enfants.





**Olivier Séchan et sa petite
soeur Laurette**

Nous habitons alors porte d'Orléans, au numéro 6 de l'avenue Paul-Appell, dans les immeubles en brique de la ville de Paris, ancêtres des HLM. À cent mètres de là, dans le même ensemble, vivent nos grands-parents paternels, **Louis** et **Isabelle Séchan**. Louis enseigne la poésie grecque à la Sorbonne tandis que sa femme est une illustre pianiste.

Mon autre grand-père, **Oscar**, n'habite pas la porte d'Orléans, mais le XI^e arrondissement. Au milieu des années 1960, l'homme est encore une force de la nature, parlant une langue étrange. C'est qu'il est du Nord, mon grand-père Oscar, fils et petit-fils de mineur, expédié lui-même à la mine à l'âge de treize ans. Surtout, Oscar est communiste, membre encarté du Parti, abonné à *L'Humanité*, ce qui fait de lui à mes yeux une sorte de maître à penser.



**Solange
Séchan**



Chaque année, en juillet, nous louons une maison modeste et pleine d'araignées dans le petit village de Vialas, au pied du mont Lozère dont notre père connaît chacun des sentiers. Puis nous partons pour la Drôme, à La Paillette-Montjoux, un village où nous retrouvons d'autres amis protestants. Vers la fin du mois d'août, je me souviens avec quelle impatience nous guettons l'arrivée de la moissonneuse-batteuse.



Avec maman et mon frère jumeau David.



Ma grande
sœur Nelly
qui me tient
dans ses bras.



Ci-dessus, Nelly
dans son costume
de danse.



Je suis à gauche sur la photo. À mes côtés,
David, **Nelly** et **Thierry**. Je n'ai malheureu-
sement aucune photo de ma sœur aînée
Christine, que j'aime tendrement.

En vacances avec
mes cousins. Je
suis le premier à
gauche.



J'ai quatorze ans, je sais aujourd'hui que ces textes ne valent rien, mais il n'empêche que ce sont mes premiers pas vers l'homme que je vais devenir. Ma mère le devine peut-être car elle s'empresse de montrer ces petites choses à mon père :

« Olivier, regarde ce qu'écrit ton fils ! Vois comme il est sensible et intéressé par ce qui se passe dans le monde. »

Mais mon père ne voit pas, non. Je ne suis sans doute rien d'autre à ses yeux qu'un mauvais élève, promis à une vie ratée, comme si un enfant se résumait à ce qui se joue pour lui à l'école.



capture d'écran © 1315/Franz, Télévisions

Je m'y attendais,
vous aussi -
c'est fait,
la terre est en feu,
ces hommes ont peur,
les cités, rasées
la vie est finie,
le guérilla est finie -
plus de terres, plus de mens,
plus d'oiseaux, plus de fermes,
rien que du feu,
rien que du feu
de la fumée aussi,
oui !
Je m'y attendais,
vous aussi -
la bombe est tombée,
tout est fini...





À seize ans



Je vais traîner au Bréa, le bistrot des parents de mon pote Michel Pons, à l'angle des rues Vavin et Bréa. J'ai ma guitare sur le dos, je ne m'en sépare plus, ce que voyant Michel va chercher son accordéon. Nous aimons tous les deux le grand Bruant, les merveilleuses Fréhel et Piaf, Léo Ferré, Brassens, Bob Dylan, Hugues Aufray... Pourquoi ne pas reprendre certains de leurs titres et y glisser mes quelques chansons ? Et commencer à chanter sur le trottoir ? On verra bien ce que ça donne...

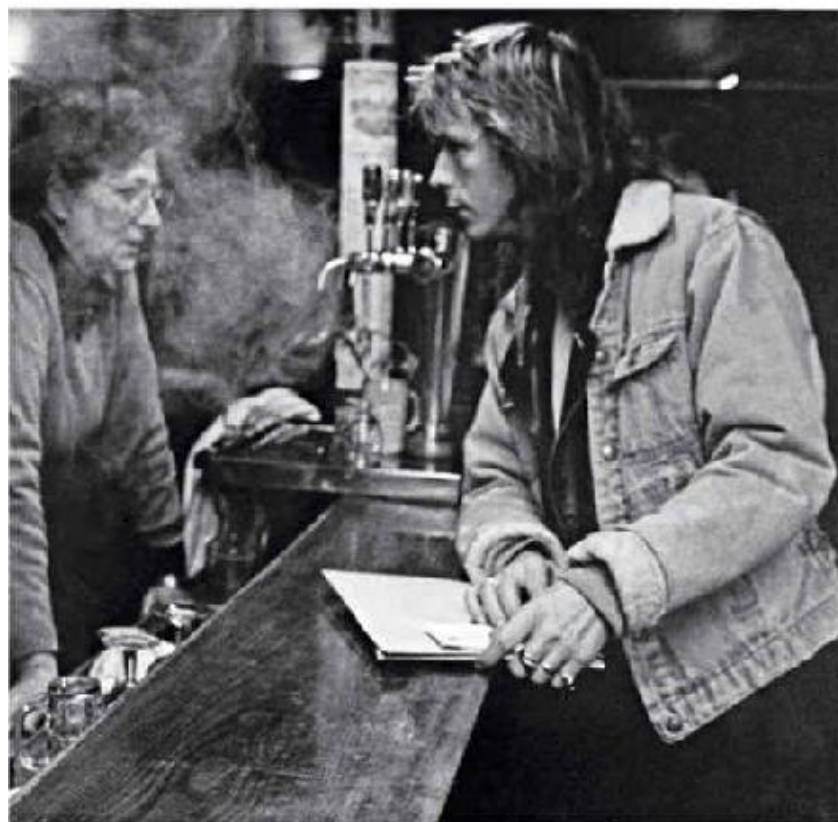




Café de la gare. Un jour, je remplace un certain Gégé qui me ressemble étonnamment. Dès que j'arrive rue d'Odessa, on m'entraîne vers les loges, on me balance mon costume, celui de Robin des Bois, et j'apprends que j'entre en scène dans cinq minutes, pas une de plus. Je ne m'en tire pas si mal et j'ai droit aux félicitations de toute la troupe. Nous jouons tous les soirs. Pour moi, ce sont 200 balles qui tombent quotidiennement du ciel et que je craque aussitôt à La Coupole, au Rosebud ou au Procope dans des dîners qui se transforment en partie de rigolades autour de Coluche, de Bouteille et de Dewaere.



Dominique... Je la croise une première fois à La Pizza du Marais. Puis une deuxième, une troisième, et chaque fois j'ai le coeur qui s'interrompt une seconde, de sorte que la tête me tourne et que je suis au bord de la syncope. Tellement séduisante, tellement belle... Le problème, c'est qu'elle est la femme de Gérard Lanvin. J'aime Lanvin sans le connaître, il me fascine par son allure, mais il est un rival pour mon amour naissant et je sens déjà poindre la culpabilité. Ce que j'ignore, c'est que Dominique est venue m'écouter chanter à La Pizza du Marais et qu'elle aussi en a eu le coeur retourné...



J'aime Dominique plus que tout, et je ne supporte pas l'idée qu'elle soit dans les bras d'un autre, fût-il son mari. Je suis malade de jalousie et les soirs où elle n'est pas là je me réfugie dans le bistrot de Mme David. Au rendez-vous des amis, à côté de La Veuve Pichard, le café-théâtre des Lanvin. Je me confie à Mme David. Je lui répète que je suis fou de Dominique, que je préfère mourir que la perdre, et elle a l'infinie bonté de m'écouter jusqu'à pas d'heure, de me nourrir, de m'abreuver. C'est en repensant à ces soirées sans fin, où je m'abrutissais à la bière, que j'écrirai quelques années plus tard *Manu*.

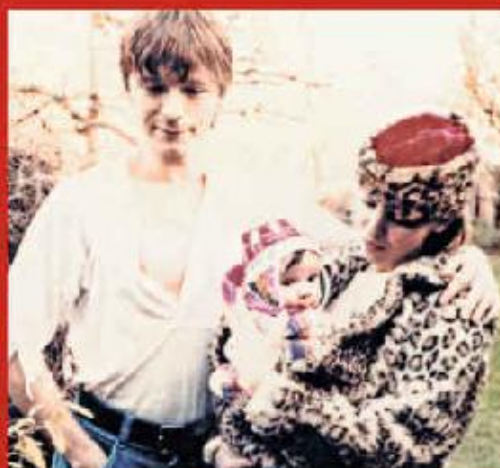
« Eh ! Manu rentre chez toi
« Y a des larmes plein ta bière
« Le bistrot va fermer
« Pis tu gonfles la taulière... »

Lolita

J'aimerais un enfant de Dominique... Cet enfant, j'en rêve la nuit. Je suis en pleine tournée, à Belfort, quand Dominique et moi concevons enfin cet enfant tant espéré. Neuf mois plus tard, le 9 août 1980, naîtra Lolita... Pour son faire-part de naissance, nous parodions la couverture d'un polar de la Série noire, évidemment titré *Lolita*, avec ce texte : « Personne ne s'y était trompé : quand Dominique et Renaud s'étaient mariés en loupé, tranquilles pé-nards, le 1^{er} août 1980, tout le monde avait flairé l'embrouille... »



Personne ne s'y était trompé : quand Dominique et Renaud s'étaient mariés en loupé, tranquilles pé-nards, le 1^{er} août 1980, tout le monde avait flairé l'embrouille... »





Si d'aventure je ne m'en étais pas avisé, cela fait vingt ans que je chante en cette année 1995 où je suis à la fois extraordinairement heureux en famille, entre Dominique et Lolita, qui entre dans sa quinzième année, et publiquement célébré par une avalanche de compiles. Cette année-là, et pour fêter dignement cet anniversaire, je décide quant à moi de chanter Brassens.



C'est un voyage à Cuba, en 1997, qui va brusquement raviver en moi le sentiment terrifiant d'être menacé. Les communistes me veulent du mal, sans que je sache ce que j'ai commis pour mériter ce châtiment. J'ai peur pour Dominique et Lolita. En fait de protéger Dominique, je la rends folle. Ma folie et l'alcool que j'ingurgite pour domestiquer l'angoisse la rendent affreusement malheureuse. « Promets-moi de veiller sur toi, mais séparons-nous. Renaud, je suis à bout, me dit-elle. Reprends-toi, retrouve-toi. »

Romane m'a réconcilié avec l'amour, avec le bonheur. Elle m'a donné le désir de reprendre soin de moi et de tourner (momentanément) le dos à l'alcool. Très vite, nous envisageons de nous marier et d'avoir un enfant. Mon père meurt le 7 juillet 2006 sans être parvenu à écrire le grand livre qu'il avait rêvé de laisser, et **Malone**, notre fils, vient au monde sept jours plus tard, le 14 juillet 2006. L'un s'en va, me précipitant dans la culpabilité abyssale d'avoir brisé par mon succès sa vocation d'écrivain et, de surcroît, de n'avoir jamais su lui dire combien je l'aimais. L'autre arrive, et je tremble déjà à la pensée de ne pas savoir mieux trouver les mots pour lui exprimer mon amour immense.



Mon couple avec Romane se fracasse sur les mêmes écueils que celui que nous formions avec Dominique : ma paranoïa, ma peur des Cubains, ma souffrance, mon angoisse, que je noie sous des flots d'alcool pour supporter le quotidien. Ces années à l'Isle-sur-La-Sorgue sont une descente au tombeau sous le regard impuissant de ceux qui me sont le plus chers : Lolita et Malone, ma Dominique, ma Romane (qui n'est plus mienne) et les quelques amis que j'ai conservés...



Qui sait ce que les dieux vous réservent ?

Après cet album, Toujours debout, je vais repartir en tournée à travers la France. Quand vous m'offrirez des fleurs et que je vous grognais quelques mots inaudibles – d'aller vous faire voir, que plus jamais je ne chanterai –, embrumé dans les vapeurs de l'alcool, je vous ai rendus malheureux, comme j'ai rendu malheureux tous les miens. Je le sais, je l'ai lu dans les milliers de lettres que vous m'avez adressées. Eh bien, dans les mois qui viennent, je vais m'efforcer de vous rendre le sourire.

© Crédits photographiques pour le hors-texte, sauf mentions contraires :
D.R. / Collection personnelle de l'auteur.

Photographie © David Séchan

© XO Éditions, 2016

EAN : 978-2-84563-914-0

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Découvrez les autres titres XO sur
www.xoeditions.com